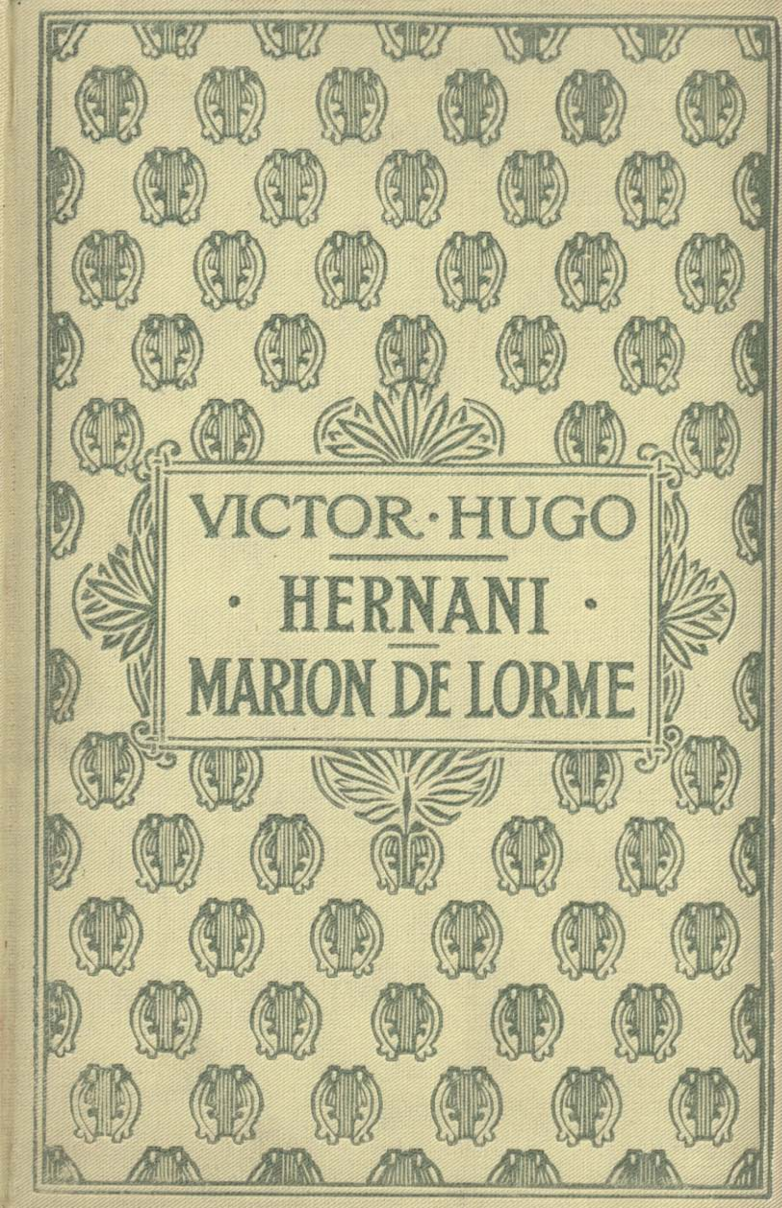

VICTOR · HUGO
· HERNANI ·
MARION DE LORME

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

HERNANI

MARION DE LORME

N N

Hernani

Marion de Lorme

Par

Victor Hugo

Paris

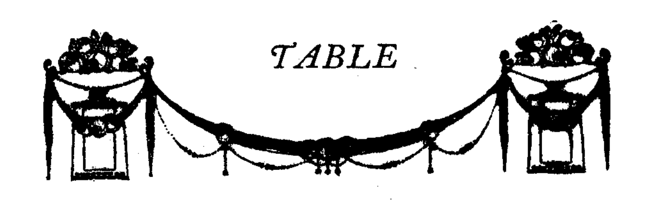
Nelson, Éditeurs

189, *rue Saint-Jacques*

Londres, Édimbourg et New-York

N N

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



TABLE

HERNANI

MARION DE LORME



PRÉFACE

L'AUTEUR de ce drame écrivait il y a peu de semaines à propos d'un poëte mort avant l'âge :

« ... Dans ce moment de mêlée et de tourmente littéraire, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent ? Sans doute, il est triste de voir un poëte de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit ; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos ? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons ; hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale ; hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence ; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté à de viles machinations de censure et de police, en butte de l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travaillent ; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois la tête avec envie vers ceux qui sont tombés derrière eux et qui dorment dans le tombeau ? *Invideo,* disait Luther dans le cimetière de Worms, *invideo, quia quiescunt.*

« Qu'importe toutefois ? Jeunes gens, ayons bon courage ! Si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal

défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, si l'on ne l'envisage que sous son côté militant, que le *libéralisme* en littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de tous les bons esprits, et le nombre en est grand ; et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques ; voilà la double bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente d'aujourd'hui ; puis, avec la jeunesse et à sa tête l'élite de la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, après le premier moment de défiance et d'examen, ont reconnu que ce que font leurs fils est une conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle, et prévaudra. Les *Ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature ; chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites, et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale ; comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique ? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV si bien adaptée à sa monarchie, elle

saura bien avoir sa littérature propre et personnelle et nationale, cette France actuelle, cette France du dix-neuvième siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance [1]. »

Qu'on pardonne à l'auteur de ce drame de se citer ici lui-même ; ses paroles ont si peu le don de se graver dans les esprits, qu'il aurait souvent besoin de les rappeler. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'est peut-être point hors de propos de remettre sous les yeux des lecteurs les deux pages qu'on vient de transcrire. Ce n'est pas que ce drame puisse en rien mériter le beau nom d'*art nouveau*, de *poésie nouvelle*, loin de là ; mais c'est que le principe de la liberté en littérature vient de faire un pas ; c'est qu'un progrès vient de s'accomplir, non dans l'art, ce drame est trop peu de chose, mais dans le public ; c'est que, sous ce rapport du moins, une partie des pronostics hasardés plus haut viennent de se réaliser.

Il y avait péril, en effet, à changer ainsi brusquement d'auditoire, à risquer sur le théâtre des tentatives confiées jusqu'ici seulement au papier *qui souffre tout;* le public des livres est bien différent du public des spectacles, et l'on pouvait craindre de voir le second repousser ce que le premier avait accepté. Il n'en a rien été. Le principe de la liberté littéraire, déjà compris par le monde qui lit et qui médite, n'a pas été moins complètement adopté par cette immense foule, avide des pures émotions de l'art, qui inonde chaque soir les théâtres de Paris. Cette voix haute et puissante du peuple, qui ressemble à celle de Dieu, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : TOLÉRANCE ET LIBERTÉ.

Maintenant vienne le poëte ! il y a un public.

[1] *Lettre aux éditeurs des poésies de M. Dovalle.*

Et cette liberté, le public la veut telle qu'elle doit être, se conciliant avec l'ordre, dans l'état, avec l'art, dans la littérature. La liberté a une sagesse qui lui est propre, et sans laquelle elle n'est pas complète. Que les vieilles règles de d'Aubignac meurent avec les vieilles coutumes de Cujas, cela est bien ; qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore ; mais surtout qu'une raison intérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges, ni bonnets rouges.

Voilà ce que veut le public, et il veut bien. Quant à nous, par déférence pour ce public qui a accueilli avec tant d'indulgence un essai qui en méritait si peu, nous lui donnons ce drame aujourd'hui tel qu'il a été représenté. Le jour viendra peut-être de le publier tel qu'il a été conçu par l'auteur [1], en indiquant et en discutant les modifications que la scène lui a fait subir. Ces détails de critique peuvent ne pas être sans intérêt ni sans enseignements, mais ils sembleraient minutieux aujourd'hui ; la liberté de l'art est admise, la question principale est résolue ; à quoi bon s'arrêter aux

[1] Ce jour, prédit par l'auteur, est venu. Nous donnons dans cette édition *Hernani* tout entier, tel que le poëte l'avait écrit, avec les développements de passion, les détails de mœurs et les saillies de caractères que la représentation avait retranchés. Quant à la discussion critique que l'auteur indique, elle sortira d'elle-même, pour tous les lecteurs, de la comparaison qu'ils pourront faire entre l'*Hernani* tronqué du théâtre et l'*Hernani* de cette édition. Espérons tout des progrès que le public des théâtres fait chaque jour.

Mai 1836.

(*Note de l'éditeur.*)

questions secondaires ? Nous y reviendrons du reste quelque jour, et nous parlerons aussi, bien en détail, en la ruinant par les raisonnements et par les faits, de cette censure dramatique qui est le seul obstacle à la liberté du théâtre, maintenant qu'il n'y en a plus dans le public. Nous essayerons, à nos risques et périls et par dévouement aux choses de l'art, de caractériser les mille abus de cette petite inquisition de l'esprit, qui a, comme l'autre saint-office, ses juges secrets, ses bourreaux masqués, ses tortures, ses mutilations et sa peine de mort. Nous déchirerons, s'il se peut, ces langes de police dont il est honteux que le théâtre soit encore emmailloté au dix-neuvième siècle.

Aujourd'hui il ne doit y avoir place que pour la reconnaissance et les remerciements. C'est au public que l'auteur de ce drame adresse les siens, et du fond du cœur. Cette œuvre, non de talent, mais de conscience et de liberté, a été généreusement protégée contre bien des inimitiés par le public, parce que le public est toujours, aussi lui, consciencieux et libre. Grâces lui soient donc rendues, ainsi qu'à cette jeunesse puissante qui a porté aide et faveur à l'ouvrage d'un jeune homme sincère et indépendant comme elle ! C'est pour elle surtout qu'il travaille, parce que ce serait une gloire bien haute que l'applaudissement de cette élite de jeunes hommes, intelligente, logique, conséquente, vraiment libérale en littérature comme en politique, noble génération qui ne se refuse pas à ouvrir les deux yeux à la vérité et à recevoir la lumière des deux côtés.

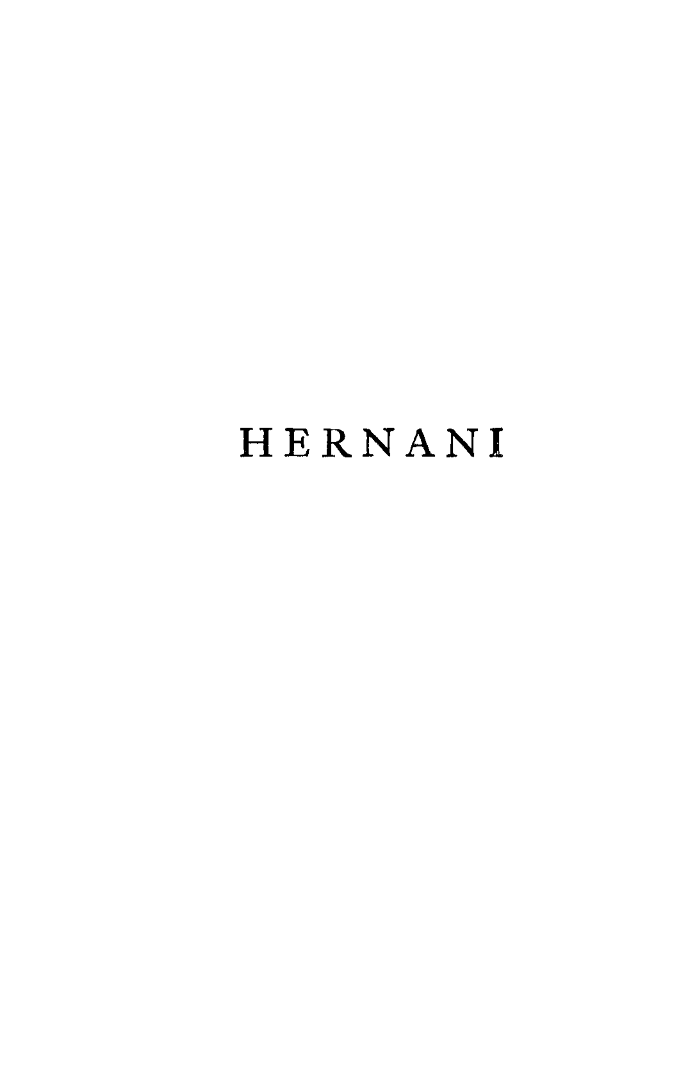
Quant à son œuvre en elle-même, il n'en parlera pas. Il accepte les critiques qui en ont été faites, les plus sévères comme les plus bienveillantes, parce qu'on peut profiter à toutes. Il n'ose se flatter que

tout le monde ait compris du premier coup ce drame, dont le *Romancero general* est la véritable clef. Il prierait volontiers les personnes que cet ouvrage a pu choquer de relire *le Cid, Don Sanche, Nicomède,* ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables poëtes. Cette lecture, si pourtant elles veulent bien faire d'abord la part de l'immense infériorité de l'auteur d'*Hernani,* les rendra peut-être moins sévères pour certaines choses qui ont pu les blesser dans la forme ou dans le fond de ce drame. En somme, le moment n'est peut-être pas encore venu de le juger. *Hernani* n'est jusqu'ici que la première pierre d'un édifice qui existe tout construit dans la tête de son auteur, mais dont l'ensemble peut seul donner quelque valeur à ce drame. Peut-être ne trouvera-t-on pas mauvaise un jour la fantaisie qui lui a pris de mettre, comme l'architecte de Bourges, une porte presque moresque à sa cathédrale gothique.

En attendant, ce qu'il a fait est bien peu de chose, il le sait. Puissent le temps et la force ne pas lui manquer pour achever son œuvre ! Elle ne vaudra qu'autant qu'elle sera terminée. Il n'est pas de ces poëtes privilégiés qui peuvent mourir ou s'interrompre avant d'avoir fini, sans péril pour leur mémoire ; il n'est pas de ceux qui restent grands, même sans avoir complété leur ouvrage, heureux hommes dont on peut dire ce que Virgile disait de Carthage ébauchée :

> Pendent opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes !

9 mars 1830.



HERNANI

PERSONNAGES

HERNANI.
DON CARLOS.
DON RUY GOMEZ DE SILVA.
DOÑA SOL DE SILVA.
LE DUC DE BAVIÈRE.
LE DUC DE GOTHA.
LE DUC DE LUTZELBOURG.
DON SANCHO.
DON MATIAS.
DON RICARDO.
DON GARCI SUAREZ.
DON FRANCISCO.
DON JUAN DE HARO.
DON GIL TELLEZ GIRON.
PREMIER CONJURÉ.
UN MONTAGNARD.
IAQUEZ.
DOÑA JOSEFA DUARTE.
UNE DAME.

CONJURÉS DE LA LIGUE SACRO-SAINTE, ALLEMANDS ET ESPAGNOLS.

MONTAGNARDS, SEIGNEURS, SOLDATS, PAGES, PEUPLE, ETC.

Espagne. — 1519.

HERNANI

ACTE PREMIER

LE ROI

SARAGOSSE.

Une chambre à coucher. La nuit. Une lampe sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

DOÑA JOSEFA DUARTE, vieille, en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique; DON CARLOS.

DOÑA JOSEFA, seule.

Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.

Serait-ce déjà lui ?

Un nouveau coup.

C'est bien à l'escalier
Dérobé.

Un quatrième coup.

Vite, ouvrons.

Elle ouvre la petite porte masquée. Entre Don Carlos, le manteau sur le nez et le chapeau sur les yeux.

Bonjour, beau cavalier.

Elle l'introduit. Il écarte son manteau et laisse voir un riche costume de velours et de soie, à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule étonnée.

Quoi, seigneur Hernani, ce n'est pas vous ! — Main forte !
Au feu !

DON CARLOS, lui saisissant le bras.

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte !

Il la regarde fixement. Elle se tait, effrayée.

Suis-je chez doña Sol ? fiancée au vieux duc
De Pastraña, son oncle, un bon seigneur, caduc,
Vénérable et jaloux ? dites ? La belle adore
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,
Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.
Suis-je bien informé ?

Elle se tait. Il la secoue par le bras.

Vous répondrez peut-être ?

DOÑA JOSEFA.

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

DON CARLOS.

Aussi n'en veux-je qu'un. — Oui, — non. — Ta dame est bien
Doña Sol de Silva ? parle.

DOÑA JOSEFA.

Oui. — Pourquoi ?

DON CARLOS.

Pour rien.

Le duc, son vieux futur, est absent à cette heure ?

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Sans doute elle attend son jeune ?

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Que je meure !

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Duègne, c'est ici qu'aura lieu l'entretien ?

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Cache-moi céans.

DOÑA JOSEFA.

Vous !

DON CARLOS.

Moi.

DOÑA JOSEFA.

Pourquoi ?

DON CARLOS.

Pour rien.

DOÑA JOSEFA.

Moi, vous cacher !

DON CARLOS.

Ici.

DOÑA JOSEFA.

Jamais !

DON CARLOS, tirant de sa ceinture un poignard et une bourse.

— Daignez, madame,
Choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

DOÑA JOSEFA, prenant la bourse.

Vous êtes donc le diable ?

DON CARLOS.

Oui, duègne.

DOÑA JOSEFA, ouvrant une armoire étroite dans le mur.

Entrez ici.

DON CARLOS, examinant l'armoire.

Cette boîte !

DOÑA JOSEFA, la refermant.

Va-t'en, si tu n'en veux pas.

DON CARLOS, rouvrant l'armoire.

Si.

L'examinant encore.

Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure
Le manche du balai qui te sert de monture ?

Il s'y blottit avec peine.

Ouf !

DOÑA JOSEFA, joignant les mains et scandalisée.

Un homme ici !

DON CARLOS, dans l'armoire restée ouverte.

C'est une femme, est-ce pas ?
Qu'attendait ta maîtresse ?

DOÑA JOSEFA.

O ciel ! j'entends le pas
De doña Sol. — Seigneur, fermez vite la porte.

Elle pousse la porte de l'armoire, qui se referme.

DON CARLOS, de l'intérieur de l'armoire.

Si vous dites un mot, duègne, vous êtes morte.

DOÑA JOSEFA, seule.

Qu'est cet homme ? Jésus mon Dieu ! Si j'appelais ?
Qui ? Hors madame et moi, tout dort dans le palais.
Bah ! l'autre va venir. La chose le regarde.
Il a sa bonne épée, et que le ciel nous garde
De l'enfer !

Pesant la bourse.

Après tout, ce n'est pas un voleur.

Entre doña Sol, en blanc. Doña Josefa cache la bourse.

SCÈNE II

DOÑA JOSEFA, DON CARLOS caché; DOÑA SOL, puis HERNANI

DOÑA SOL.

Josefa !

DOÑA JOSEFA.

Madame ?

DOÑA SOL.

Ah ! je crains quelque malheur.
Hernani devrait être ici.

Bruit de pas à la petite porte.

Voici qu'il monte.
Ouvre avant qu'il ne frappe, et fais vite, et sois prompte.

Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, un costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir, une épée, un poignard, et un cor à la ceinture.

DOÑA SOL, courant à lui.

Hernani !

HERNANI.

Doña Sol ! Ah ! c'est vous que je vois
Enfin ! et cette voix qui parle est votre voix !
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres ?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres !

DOÑA SOL, touchant ses vêtements.

Jésus ! votre manteau ruisselle ! il pleut donc bien ?

HERNANI.

Je ne sais.

DOÑA SOL.

Vous devez avoir froid !

HERNANI.

Ce n'est rien.

DOÑA SOL.

Ôtez donc ce manteau.

HERNANI.

Doña Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse ?

DOÑA SOL.

Vous avez bien tardé, seigneur ! Mais dites-moi
Si vous avez froid.

HERNANI.

Moi ! je brûle près de toi !
Ah ! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs !

DOÑA SOL, lui défaisant son manteau.

Allons ! donnez la cape, — et l'épée avec elle.

HERNANI, la main sur son épée.

Non. C'est mon autre amie, innocente et fidèle.
— Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle, est donc absent ?

DOÑA SOL.

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI.

Cette heure! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure!
Après, qu'importe ? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange ! une heure avec vous ! une heure, en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité !

DOÑA SOL.

Hernani !

HERNANI, amèrement.

Que je suis heureux que le duc sorte !
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard ;
Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure, et lui me prend ma vie !

DOÑA SOL.

Calmez-vous.

Remettant le manteau à la duègne.

Josefa, fais sécher le manteau.

Josefa sort.

Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.

Venez là.

HERNANI, sans l'entendre.

Donc le duc est absent du château ?

DOÑA SOL, souriant.

Comme vous êtes grand !

HERNANI.

Il est absent.

DOÑA SOL.

Chère âme,
Ne pensons plus au duc.

HERNANI.

Ah ! pensons-y, madame !
Ce vieillard ! il vous aime, il va vous épouser !
Quoi donc ! vous prit-il pas l'autre jour un baiser ?
N'y plus penser !

DOÑA SOL, riant.

C'est là ce qui vous désespère !
Un baiser d'oncle ! au front ! presque un baiser de père !

HERNANI.

Non. Un baiser d'amant, de mari, de jaloux.
Ah ! vous serez à lui, madame ! Y pensez-vous ?
O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée,
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille ! ô vieillard insensé !
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre ?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur !
Vieillard ! va-t'en donner mesure au fossoyeur !
— Qui fait ce mariage ? On vous force, j'espère !

DOÑA SOL.

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI.

Le roi ! le roi ! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve !
Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles !
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans ! Or, c'est en vain que les pères sont morts,
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.
Ah ! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen !
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin !

DOÑA SOL.

Vous m'effrayez.

HERNANI.

Chargé d'un mandat d'anathème,
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même !
Écoutez. L'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastraña,
Richomme d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux,
Que votre front reluise entre des fronts royaux,
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être envîra sa duchesse.
Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus,
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
Peut-être aurai-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre ;

Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,
Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Or du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre.

DOÑA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Parmi mes rudes compagnons ?
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse ?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit ?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres, et graves,
Je grandis, et demain trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille,
Être errante avec moi, proscrite, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DOÑA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DOÑA SOL.

Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Êtes-vous mon démon ou mon ange ?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. Écoutez,
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi ? je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore
Et de vous voii toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même ;
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient !

HERNANI, la serrant dans ses bras.

Ange !

DOÑA SOL.

A minuit. Demain. Amenez votre escorte,
Sous ma fenêtre. Allez, je serai brave et forte.
Vous frapperez trois coups.

HERNANI.

Savez-vous qui je suis,
Maintenant ?

DOÑA SOL.

Monseigneur, qu'importe ! je vous suis.

HERNANI.

Non, puisque vous voulez me suivre, faible femme,
Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle âme,
Quel destin est caché dans le pâtre Hernani.
Vous vouliez d'un brigand, voulez-vous d'un banni ?

DON CARLOS, ouvrant avec fracas la porte de l'armoire.

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire ?
Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire ?

Hernani recule étonné. Doña Sol pousse un cri et se réfugie dans ses bras, en fixant sur don Carlos des yeux effarés.

HERNANI, la main sur la garde de son épée.

Quel est cet homme ?

DOÑA SOL.

O ciel ! Au secours !

HERNANI.

Taisez-vous,
Doña Sol ! vous donnez l'éveil aux yeux jaloux.
Quand je suis près de vous, veuillez, quoi qu'il advienne,
Ne réclamer jamais d'autre aide que la mienne.

A don Carlos.

Que faisiez-vous là ?

DON CARLOS.

Moi ? mais, à ce qu'il paraît,
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.

HERNANI.

Qui raille après l'affront s'expose à faire rire
Aussi son héritier.

DON CARLOS.

Chacun son tour ! — Messire,
Parlons franc. Vous aimez madame et ses yeux noirs,
Vous y venez mirer les vôtres tous les soirs,
C'est fort bien. J'aime aussi madame, et veux connaître
Qui j'ai vu tant de fois entrer par la fenêtre,
Tandis que je restais à la porte.

HERNANI.

En honneur,
Je vous ferai sortir par où j'entre, seigneur.

DON CARLOS.

Nous verrons. J'offre donc mon amour à madame.
Partageons. Voulez-vous ? J'ai vu dans sa belle âme
Tant d'amour, de bonté, de tendres sentiments,
Que madame, à coup sûr, en a pour deux amants.
Or, ce soir, voulant mettre à fin mon entreprise,
Pris, je pense, pour vous, j'entre ici par surprise,
Je me cache, j'écoute, à ne vous celer rien ;
Mais j'entendais très mal et j'étouffais très bien.
Et puis je chiffonnais ma veste à la française.
Ma foi, je sors !

HERNANI.

Ma dague aussi n'est pas à l'aise,
Et veut sortir.

DON CARLOS, le saluant.

Monsieur, c'est comme il vous plaira.

HERNANI, tirant son épée.

En garde !

Don Carlos tire son épée.

DOÑA SOL, se jetant entre eux.

Hernani ! ciel !

DON CARLOS.

Calmez-vous, señora.

HERNANI, à don Carlos.

Dites-moi votre nom.

DON CARLOS.

Hé ! dites-moi le vôtre !

HERNANI.

Je le garde, secret et fatal, pour un autre
Qui doit un jour sentir, sous mon genou vainqueur,
Mon nom à son oreille, et ma dague à son cœur !

DON CARLOS.

Alors, quel est le nom de l'autre ?

HERNANI.

Que t'importe ?
En garde ! défends-toi !

Ils croisent leurs épées. Doña Sol tombe tremblante sur un fauteuil. On entend des coups à la porte.

DOÑA SOL, se levant avec effroi.

Ciel ! on frappe à la porte !

Les champions s'arrêtent.

Entre Josefa par la petite porte et tout effarée.

HERNANI, à Josefa.

Qui frappe ainsi ?

DOÑA JOSEFA, à doña Sol.

Madame ! un coup inattendu !
C'est le duc qui revient !

DOÑA SOL, joignant les mains.

Le duc ! tout est perdu !
Malheureuse !

DOÑA JOSEFA, jetant les yeux autour d'elle.

Jésus ! l'inconnu ! des épées !
On se battait. Voilà de belles équipées !

Les deux combattants remettent leurs épées dans le fourreau. Don Carlos s'enveloppe dans son manteau et rabat son chapeau sur ses yeux. On frappe.

HERNANI.

Que faire ?

On frappe.

UNE VOIX, au dehors.

Doña Sol, ouvrez-moi !

Doña Josefa fait un pas vers la porte. Hernani l'arrête.

HERNANI.

N'ouvrez pas.

DOÑA JOSEFA, tirant son chapelet.

Saint-Jacques monseigneur ! tirez-nous de ce pas !

On frappe de nouveau.

HERNANI, montrant l'armoire à don Carlos.

Cachons-nous.

DON CARLOS.

Dans l'armoire ?

HERNANI, montrant la porte.

Entrez-y. Je m'en charge.
Nous y tiendrons tous deux.

DON CARLOS.

Grand merci, c'est trop large.

HERNANI, montrant la petite porte.

Fuyons par là.

DON CARLOS.

Bonsoir. Pour moi, je reste ici.

HERNANI.

Ah ! tête et sang ! monsieur, vous me paîrez ceci !

À doña Sol.

Si je barricadais l'entrée ?

DON CARLOS, à Josefa.

Ouvrez la porte.

HERNANI.

Que dit-il ?

DON CARLOS, à Josefa interdite.

Ouvrez donc, vous dis-je !

On frappe toujours. Doña Josefa va ouvrir en tremblant.

DOÑA SOL.

Je suis morte !

SCÈNE III

LES MÊMES, DON RUY GOMEZ DE SILVA, barbe et cheveux blancs; en noir. Valets avec des flambeaux.

DON RUY GOMEZ.

Des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit !
Venez tous ! cela vaut la lumière et le bruit.

A doña Sol.

Par Saint-Jean d'Avila, je crois que, sur mon âme,
Nous sommes trois chez vous ! C'est trop de deux, madame

Aux deux jeunes gens.

Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans ? —
Quand nous avions le Cid et Bernard, ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles
Honorant les vieillards et protégeant les filles.
C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main. — Et quant à ces félons
Qui, le soir, et les yeux tournés vers leurs talons,
Ne fiant qu'à la nuit leurs manœuvres infâmes,
Par derrière aux maris volent l'honneur des femmes,
J'affirme que le Cid, cet aïeul de nous tous,
Les eût tenus pour vils et fait mettre à genoux,

Et qu'il eût, dégradant leur noblesse usurpée,
Souffleté leur blason du plat de son épée !
Voilà ce que feraient, j'y songe avec ennui,
Les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui.
— Qu'êtes-vous venus faire ici ? C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire ?
On va rire de moi, soldat de Zamora ?
Et quand je passerai, tête blanche, on rira ?
Ce n'est pas vous, du moins, qui rirez !

HERNANI.

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Silence !
Quoi ! vous avez l'épée, et la bague, et la lance,
La chasse, les festins, les meutes, les faucons,
Les chansons à chanter le soir sous les balcons,
Les plumes au chapeau, les casaques de soie,
Les bals, les carrousels, la jeunesse, la joie,
Enfants, l'ennui vous gagne ! A tout prix, au hasard,
Il vous faut un hochet. Vous prenez un vieillard.
Ah ! vous l'avez brisé, le hochet ! mais Dieu fasse
Qu'il vous puisse en éclats rejaillir à la face !
Suivez-moi !

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ.

Suivez-moi ! suivez-moi !
Messieurs, avons-nous fait cela pour rire ? Quoi !
Un trésor est chez moi. C'est l'honneur d'une fille,
D'une femme, l'honneur de toute une famille ;
Cette fille, je l'aime, elle est ma nièce, et doit
Bientôt changer sa bague à l'anneau de mon doigt ;

Je la crois chaste et pure, et sacrée à tout homme ;
Or il faut que je sorte une heure, et moi qu'on nomme
Ruy Gomez de Silva, je ne puis l'essayer
Sans qu'un larron d'honneur se glisse à mon foyer !
Arrière ! lavez donc vos mains, hommes sans âmes,
Car, rien qu'en y touchant, vous nous tachez nos femmes.
Non. C'est bien. Poursuivez. Ai-je autre chose encor ?

Il arrache son collier.

Tenez, foulez aux pieds, foulez ma toison d'or !

Il jette son chapeau.

Arrachez mes cheveux, faites-en chose vile !
Et vous pourrez demain vous vanter par la ville
Que jamais débauchés, dans leurs jeux insolents,
N'ont sur plus noble front souillé cheveux plus blancs !

DOÑA SOL.

Monseigneur...

DON RUY GOMEZ, à ses valets.

Écuyers ! écuyers ! à mon aide !
Ma hache, mon poignard, ma dague de Tolède !

Aux deux jeunes gens.

Et suivez-moi tous deux !

DON CARLOS, faisant un pas.

Duc, ce n'est pas d'abord
De cela qu'il s'agit. Il s'agit de la mort
De Maximilien, empereur d'Allemagne.

Il jette son manteau, et découvre son visage caché par son chapeau.

DON RUY GOMEZ.

Raillez-vous ?... — Dieu ! le roi !

DOÑA SOL.

Le roi !

HERNANI, dont les yeux s'allument.

Le roi d'Espagne !

DON CARLOS, gravement.

Oui, Carlos. — Seigneur duc, es-tu donc insensé ?
Mon aïeul l'empereur est mort. Je ne le sai
Que de ce soir. Je viens, tout en hâte, et moi-même,
Dire la chose, à toi, féal sujet que j'aime,
Te demander conseil, incognito, la nuit,
Et l'affaire est bien simple, et voilà bien du bruit !

Don Ruy Gomez renvoie ses gens d'un signe. Il s'approche de don Carlos que doña Sol examine avec crainte et surprise, et sur lequel Hernani, demeuré dans un coin, fixe des yeux étincelants.

DON RUY GOMEZ.

Mais pourquoi tarder tant à m'ouvrir cette porte ?

DON CARLOS.

Belle raison ! tu viens avec toute une escorte !
Quand un secret d'état m'amène en ton palais,
Duc, est-ce pour l'aller dire à tous tes valets ?

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pardonnez ! l'apparence...

DON CARLOS.

Bon père,
Je t'ai fait gouverneur du château de Figuère,
Mais qui dois-je à présent faire ton gouverneur ?

DON RUY GOMEZ.

Pardonnez...

DON CARLOS.

Il suffit. N'en parlons plus, seigneur.
Donc l'empereur est mort.

DON RUY GOMEZ.

L'aïeul de votre altesse
Est mort ?

DON CARLOS.

Duc, tu m'en vois pénétré de tristesse.

DON RUY GOMEZ.

Qui lui succède ?

DON CARLOS.

Un duc de Saxe est sur les rangs.
François premier, de France, est un des concurrents.

DON RUY GOMEZ.

Où vont se rassembler les électeurs d'empire ?

DON CARLOS.

Ils ont choisi, je crois, Aix-la-Chapelle, ou Spire,
Ou Francfort.

DON RUY GOMEZ.

Notre roi, dont Dieu garde les jours,
N'a-t-il pensé jamais à l'empire ?

DON CARLOS.

Toujours.

DON RUY GOMEZ.

C'est à vous qu'il revient.

DON CARLOS.

Je le sais.

DON RUY GOMEZ.

Votre père
Fut archiduc d'Autriche, et l'empire, j'espère,
Aura ceci présent, que c'était votre aïeul,
Celui qui vient de choir de la pourpre au linceul.

DON CARLOS.

Et puis, on est bourgeois de Gand.

DON RUY GOMEZ.

Dans mon jeune âge
Je le vis, votre aïeul. Hélas ! seul je surnage
D'un siècle tout entier. Tout est mort à présent.
C'était un empereur magnifique et puissant !

DON CARLOS.

Rome est pour moi.

DON RUY GOMEZ.

Vaillant, ferme, point tyrannique.
Cette tête allait bien au vieux corps germanique !

Il s'incline sur les mains du roi et les baise.

Que je vous plains ! Si jeune, en un tel deuil plongé !

DON CARLOS.

Le pape veut ravoir la Sicile, que j'ai ;
Un empereur ne peut posséder la Sicile,
Il me fait empereur ; alors, en fils docile,
Je lui rends Naple. Ayons l'aigle, et puis nous verrons
Si je lui laisserai rogner les ailerons.

DON RUY GOMEZ.

Qu'avec joie il verrait, ce vétéran du trône,
Votre front déjà large aller à sa couronne !
Ah ! seigneur, avec vous nous le pleurerons bien,
Cet empereur très grand, très bon et très chrétien !

DON CARLOS.

Le saint-père est adroit. — Qu'est-ce que la Sicile ?
C'est une île qui pend à mon royaume, une île,
Une pièce, un haillon, qui, tout déchiqueté,
Tient à peine à l'Espagne et qui traîne à côté.
— Que ferez-vous, mon fils, de cette île bossue
Au monde impérial au bout d'un fil cousue ?
Votre empire est mal fait : vite, venez ici,
Des ciseaux ! et coupons ! — Très saint-père, merci !
Car de ces pièces-là, si j'ai bonne fortune,
Je compte au saint-empire en recoudre plus d'une,
Et, si quelques lambeaux m'en étaient arrachés,
Rapiécer mes états d'îles et de duchés !

DON RUY GOMEZ.

Consolez-vous ! il est un empire des justes
Où l'on revoit les morts plus saints et plus augustes !

DON CARLOS.

Ce roi François premier, c'est un ambitieux !
Le vieil empereur meurt. Vite il fait les doux yeux
A l'empire ! A-t-il pas sa France très chrétienne ?
Ah ! la part est pourtant belle, et vaut qu'on s'y tienne !
L'empereur mon aïeul disait au roi Louis :
— Si j'étais Dieu le Père, et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France. —

Au duc.

Crois-tu que François puisse avoir quelque espérance ?

DON RUY GOMEZ.

C'est un victorieux.

DON CARLOS.

Il faudrait tout changer.
La bulle d'or défend d'élire un étranger.

DON RUY GOMEZ.

A ce compte, seigneur, vous êtes roi d'Espagne ?

DON CARLOS.

Je suis bourgeois de Gand.

DON RUY GOMEZ.

La dernière campagne
A fait monter bien haut le roi François premier.

DON CARLOS.

L'aigle qui va peut-être éclore à mon cimier
Peut aussi déployer ses ailes.

DON RUY GOMEZ.

Votre altesse
Sait-elle le latin ?

DON CARLOS.

Mal.

DON RUY GOMEZ.

Tant pis. La noblesse
D'Allemagne aime fort qu'on lui parle latin.

DON CARLOS.

Ils se contenteront d'un espagnol hautain ;
Car il importe peu, croyez-en le roi Charle,
Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle.
— Je vais en Flandre. Il faut que ton roi, cher Silva,
Te revienne empereur. Le roi de France va
Tout remuer. Je veux le gagner de vitesse.
Je partirai sous peu.

DON RUY GOMEZ.

Vous nous quittez, altesse,
Sans purger l'Aragon de ces nouveaux bandits
Qui partout dans nos monts lèvent leurs fronts hardis ?

DON CARLOS.

J'ordonne au duc d'Arcos d'exterminer la bande.

DON RUY GOMEZ.

Donnez-vous aussi l'ordre au chef qui la commande
De se laisser faire ?

DON CARLOS.

Hé ! quel est ce chef ? son nom ?

DON RUY GOMEZ.

Je l'ignore. On le dit un rude compagnon.

DON CARLOS.

Bah ! je sais que pour l'heure il se cache en Galice,
Et j'en aurai raison avec quelque milice.

DON RUY GOMEZ.

De faux avis alors le disaient près d'ici.

DON CARLOS.

Faux avis ! — Cette nuit, tu me loges.

DON RUY GOMEZ, s'inclinant jusqu'à terre.

Merci,

Altesse !

Il appelle ses valets.

Faites tous honneur au roi mon hôte.

Les valets rentrent avec des flambeaux. Le duc les range sur deux haies jusqu'à la porte du fond. Cependant doña Sol s'approche lentement d'Hernani. Le roi les épie tous deux.

DOÑA SOL, bas à Hernani.

Demain, sous ma fenêtre, à minuit, et sans faute.
Vous frapperez des mains trois fois.

HERNANI, bas.

Demain.

DON CARLOS, à part.

Demain !

Haut à doña Sol vers laquelle il fait un pas avec galanterie.

Souffrez que pour rentrer je vous offre la main.

Il la reconduit à la porte. Elle sort.

HERNANI, la main dans sa poitrine sur la poignée de sa dague.

Mon bon poignard !

DON CARLOS, revenant, à part.

Notre homme a la mine attrapée.

Il prend à part Hernani.

Je vous ai fait l'honneur de toucher votre épée,

Monsieur. Vous me seriez suspect pour cent raisons.
Mais le roi don Carlos répugne aux trahisons.
Allez. Je daigne encor protéger votre fuite.

DON RUY GOMEZ, revenant et montrant Hernani.

Qu'est ce seigneur ?

DON CARLOS.

Il part. C'est quelqu'un de ma suite.

Ils sortent avec les valets et les flambeaux, le duo précédant le roi, une cire à la main.

SCÈNE IV

HERNANI, seul.

Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite ! — J'en suis.
Nuit et jour, en effet, pas à pas, je te suis.
Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
Je vais. Ma race en moi poursuit en toi ta race !
Et puis, te voilà donc mon rival ! Un instant,
Entre aimer et haïr je suis resté flottant,
Mon cœur pour elle et toi n'était point assez large,
J'oubliais en l'aimant ta haine qui me charge ;
Mais puisque tu le veux, puisque c'est toi qui viens
Me faire souvenir, c'est bon, je me souviens !
Mon amour fait pencher la balance incertaine,
Et tombe tout entier du côté de ma haine.
Oui, je suis de ta suite, et c'est toi qui l'as dit !
Va, jamais courtisan de ton lever maudit,
Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,

Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi
Ne seront sur tes pas plus assidus que moi !
Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille,
C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille,
C'est quelque mouton d'or qu'on se va pendre au cou ;
Moi, pour vouloir si peu je ne suis pas si fou !
Ce que je veux de toi, ce n'est point faveurs vaines,
C'est l'âme de ton corps, c'est le sang de tes veines,
C'est tout ce qu'un poignard, furieux et vainqueur,
En y fouillant longtemps peut prendre au fond d'un cœur.
Va devant ! je te suis. Ma vengeance qui veille
Avec moi toujours marche et me parle à l'oreille.
Va ! je suis là, j'épie et j'écoute, et sans bruit
Mon pas cherche ton pas et le presse et le suit !
Le jour tu ne pourras, ô roi, tourner la tête
Sans me voir immobile et sombre dans ta fête ;
La nuit tu ne pourras tourner les yeux, ô roi,
Sans voir mes yeux ardents luire derrière toi !

Il sort par la petite porte.

ACTE DEUXIÈME

LE BANDIT

SARAGOSSE.

Un patio du palais de Silva. A gauche, les grands murs du palais, avec une fenêtre à balcon. Au-dessous de la fenêtre, une petite porte. A droite et au fond, des maisons et des rues. — Il est nuit. On voit briller çà et là, aux façades des édifices, quelques fenêtres encore éclairées.

SCÈNE PREMIÈRE

DON CARLOS, DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY, DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUÑAN, DON RICARDO DE ROXAS, SEIGNEUR DE CASAPALMA.

Ils arrivent tous quatre, don Carlos en tête, chapeaux rabattus, enveloppés de longs manteaux dont leurs épées soulèvent le bord inférieur.

DON CARLOS, examinant le balcon.

Voilà bien le balcon, la porte... Mon sang bout.

Montrant la fenêtre qui n'est pas éclairée.

Pas de lumière encor !

Il promène ses yeux sur les autres croisées éclairées.

Des lumières partout
Où je n'en voudrais pas, hors à cette fenêtre
Où j'en voudrais !

DON SANCHO.

Seigneur, reparlons de ce traître.
Et vous l'avez laissé partir !

DON CARLOS.

Comme tu dis.

DON MATIAS.

Et peut-être c'était le major des bandits !

DON CARLOS.

Qu'il en soit le major ou bien le capitaine,
Jamais roi couronné n'eut mine plus hautaine.

DON SANCHO.

Son nom, seigneur ?

DON CARLOS, les yeux fixés sur la fenêtre.

Muñoz... Fernan...

Avec le geste d'un homme qui se rappelle tout à coup.

Un nom en i.

DON SANCHO.

Hernani, peut-être ?

DON CARLOS.

Oui.

DON SANCHO.

C'est lui !

DON MATIAS.

C'est Hernani ?

Le chef !

DON SANCHO, au roi.

De ses propos vous reste-t-il mémoire ?

DON CARLOS, qui ne quitte pas la fenêtre des yeux.

Hé ! je n'entendais rien dans leur maudite armoire !

DON SANCHO.

Mais pourquoi le lâcher lorsque vous le tenez ?

Don Carlos se tourne gravement et le regarde en face.

DON CARLOS.

Comte de Monterey, vous me questionnez.

Les deux seigneurs reculent et se taisent.

Et d'ailleurs ce n'est point le souci qui m'arrête.
J'en veux à sa maîtresse et non point à sa tête.
J'en suis amoureux fou ! Les yeux noirs les plus beaux,
Mes amis ! deux miroirs ! deux rayons ! deux flambeaux !
Je n'ai bien entendu de toute leur histoire
Que ces trois mots : — Demain, venez à la nuit noire !
Mais c'est l'essentiel. Est-ce pas excellent ?
Pendant que ce bandit, à mine de galant,
S'attarde à quelque meurtre, à creuser quelque tombe,
Je viens tout doucement dénicher sa colombe.

DON RICARDO.

Altesse, il eût fallu, pour compléter le tour,
Dénicher la colombe en tuant le vautour.

DON CARLOS, à don Ricardo.

Comte ! un digne conseil ! vous avez la main prompte !

DON RICARDO, s'inclinant profondément.

Sous quel titre plaît-il au roi que je sois comte ?

DON SANCHO, vivement.

C'est méprise !

DON RICARDO, à don Sancho.

Le roi m'a nommé comte.

DON CARLOS.

Assez !

Bien.

A Ricardo.

J'ai laissé tomber ce titre. Ramassez.

DON RICARDO, s'inclinant à nouveau.

Merci, seigneur !

DON SANCHO, à don Matias.

Beau comte ! un comte de surprise.

Le roi se promène au fond, examinant avec impatience les fenêtres éclairées. Les deux seigneurs causent sur le devant.

DON MATIAS, à don Sancho.

Mais que fera le roi, la belle une fois prise ?

DON SANCHO, regardant Ricardo de travers.

Il la fera comtesse, et puis dame d'honneur.
Puis, qu'il en ait un fils, il sera roi.

DON MATIAS.

Seigneur,
Allons donc ! un bâtard ! Comte, fût-on altesse,
On ne saurait tirer un roi d'une comtesse !

DON SANCHO.

Il la fera marquise, alors, mon cher marquis.

DON MATIAS.

On garde les bâtards pour les pays conquis.
On les fait vice-rois. C'est à cela qu'ils servent.

Don Carlos revient.

DON CARLOS, regardant avec colère toutes les fenêtres éclairées.

Dirait-on pas des yeux jaloux qui nous observent ?
Enfin ! en voilà deux qui s'éteignent ! allons !
Messieurs, que les instants de l'attente sont longs !
Qui fera marcher l'heure avec plus de vitesse ?

DON SANCHO.

C'est ce que nous disons souvent chez votre altesse.

DON CARLOS.

Cependant que chez vous mon peuple le redit.

La dernière fenêtre éclairée s'éteint.

— La dernière est éteinte !

Tourné vers le balcon de doña Sol toujours noir.

O vitrage maudit !

Quand t'éclaireras-tu ? — Cette nuit est bien sombre.
Doña Sol, viens briller comme un astre dans l'ombre !

A don Ricardo.

Quelle heure est-il ?

DON RICARDO.

Minuit bientôt.

DON CARLOS.

Il faut finir
Pourtant ! A tout moment l'autre peut survenir.

La fenêtre de doña Sol s'éclaire. On voit son ombre se dessiner sur les vitraux lumineux.

Mes amis ! un flambeau ! son ombre à la fenêtre !
Jamais jour ne me fut plus charmant à voir naître.
Hâtons-nous ! faisons-lui le signal qu'elle attend.
Il faut frapper des mains trois fois. Dans un instant,
Mes amis, vous allez la voir ! — Mais notre nombre
Va l'effrayer peut-être... Allez tous trois dans l'ombre,
Là-bas, épier l'autre. Amis, partageons-nous
Les deux amants. Tenez, à moi la dame, à vous
Le brigand.

DON RICARDO.

Grand merci !

DON CARLOS.

S'il vient, de l'embuscade
Sortez vite, et poussez au drôle une estocade.
Pendant qu'il reprendra ses esprits sur le grès,
J'emporterai la belle, et nous rirons après.

N'allez pas cependant le tuer ! c'est un brave
Après tout, et la mort d'un homme est chose grave.

Les trois seigneurs s'inclinent et sortent. Don Carlos les laisse s'éloigner, puis frappe des mains à deux reprises. A la deuxième fois la fenêtre s'ouvre, et doña Sol paraît sur le balcon.

SCÈNE II

DON CARLOS, DOÑA SOL.

DOÑA SOL, au balcon.

Est-ce vous, Hernani ?

DON CARLOS, à part.

Diable ! ne parlons pas !

Il frappe de nouveau des mains.

DOÑA SOL.

Je descends.

Elle referme la fenêtre, dont la lumière disparaît. Un moment après, la petite porte s'ouvre, et doña Sol en sort, une lampe à la main, sa mante sur les épaules.

DOÑA SOL.

Hernani !

Don Carlos rabat son chapeau sur son visage, et s'avance précipitamment vers elle.

DOÑA SOL, laissant tomber sa lampe.

Dieu ! ce n'est point son pas !

Elle veut rentrer. Don Carlos court à elle et la retient par le bras.

DON CARLOS.

Doña Sol !

DOÑA SOL.

Ce n'est point sa voix ! Ah ! malheureuse !

DON CARLOS.

Eh ! quelle voix veux-tu qui soit plus amoureuse ?
C'est toujours un amant, et c'est un amant roi !

DOÑA SOL.

Le roi !

DON CARLOS.

Souhaite, ordonne, un royaume est à toi !
Car celui dont tu veux briser la douce entrave,
C'est le roi ton seigneur, c'est Carlos ton esclave !

DOÑA SOL, cherchant à se dégager de ses bras.

Au secours, Hernani !

DON CARLOS.

Le juste et digne effroi !
Ce n'est pas ton bandit qui te tient, c'est le roi !

DOÑA SOL.

Non. Le bandit, c'est vous ! N'avez-vous pas de honte ?
Ah ! pour vous à la face une rougeur me monte.
Sont-ce là les exploits dont le roi fera bruit ?
Venir ravir de force une femme la nuit !
Que mon bandit vaut mieux cent fois ! Roi, je proclame
Que, si l'homme naissait où le place son âme,
Si Dieu faisait le rang à la hauteur du cœur,
Certe, il serait le roi, prince, et vous le voleur !

DON CARLOS, essayant de l'attirer.

Madame...

DOÑA SOL.

Oubliez-vous que mon père était comte ?

DON CARLOS.

Je vous ferai duchesse.

DOÑA SOL, le repoussant.

Allez ! c'est une honte !

Elle recule de quelques pas.

Il ne peut être rien entre nous, don Carlos.
Mon vieux père a pour vous versé son sang à flots,
Moi je suis fille noble, et de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine, et trop peu pour l'épouse !

DON CARLOS.

Princesse !

DOÑA SOL.

Roi Carlos, à des filles de rien
Portez votre amourette, ou je pourrais fort bien,
Si vous m'osez traiter d'une façon infâme,
Vous montrer que je suis dame, et que je suis femme !

DON CARLOS.

Eh bien, partagez donc et mon trône et mon nom.
Venez. Vous serez reine, impératrice !...

DOÑA SOL.

Non.
C'est un leurre. Et d'ailleurs, altesse, avec franchise,
S'agît-il pas de vous, s'il faut que je le dise,

J'aime mieux avec lui, mon Hernani, mon roi,
Vivre errante, en dehors du monde et de la loi,
Ayant faim, ayant soif, fuyant toute l'année,
Partageant jour à jour sa pauvre destinée,
Abandon, guerre, exil, deuil, misère et terreur,
Que d'être impératrice avec un empereur !

DON CARLOS.

Que cet homme est heureux !

DOÑA SOL.

Quoi ! pauvre, proscrit même !...

DON CARLOS.

Qu'il fait bien d'être pauvre et proscrit, puisqu'on l'aime !
Moi, je suis seul ! Un ange accompagne ses pas !
— Donc vous me haïssez ?

DOÑA SOL.

Je ne vous aime pas.

DON CARLOS, la saisissant avec violence.

Eh bien, que vous m'aimiez ou non, cela n'importe !
Vous viendrez, et ma main plus que la vôtre est forte.
Vous viendrez ! je vous veux ! Pardieu, nous verrons bien
Si je suis roi d'Espagne et des Indes pour rien !

DOÑA SOL, se débattant.

Seigneur ! oh ! par pitié ! — Quoi ! vous êtes altesse,
Vous êtes roi. Duchesse, ou marquise, ou comtesse,
Vous n'avez qu'à choisir. Les femmes de la cour
Ont toujours un amour tout prêt pour votre amour.

Mais mon proscrit, qu'a-t-il reçu du ciel avare ?
Ah ! vous avez Castille, Aragon, et Navarre,
Et Murcie, et Léon, dix royaumes encor,
Et les flamands, et l'Inde avec les mines d'or !
Vous avez un empire auquel nul roi ne touche,
Si vaste, que jamais le soleil ne s'y couche !
Et, quand vous avez tout, voudrez-vous, vous le roi,
Me prendre, pauvre fille, à lui qui n'a que moi ?

Elle se jette à ses genoux. Il cherche à l'entraîner.

DON CARLOS.

Viens ! Je n'écoute rien. Viens ! Si tu m'accompagnes,
Je te donne, choisis, quatre de mes Espagnes.
Dis, lesquelles veux-tu ? Choisis !

Elle se débat dans ses bras.

DOÑA SOL.

Pour mon honneur,
Je ne veux rien de vous que ce poignard, seigneur !

Elle lui arrache le poignard de sa ceinture. Il la lâche et recule.

Avancez maintenant ! faites un pas !

DON CARLOS.

La belle !
Je ne m'étonne plus si l'on aime un rebelle.

Il veut faire un pas. Elle lève le poignard.

DOÑA SOL.

Pour un pas, je vous tue, et me tue.

Il recule encore. Elle se détourne et crie avec force.

Hernani !
Hernani !

DON CARLOS.

Taisez-vous !

DOÑA SOL, le poignard levé.

Un pas ! tout est fini.

DON CARLOS.

Madame ! à cet excès ma douceur est réduite.
J'ai là pour vous forcer trois hommes de ma suite...

HERNANI, surgissant tout à coup derrière lui.

Vous en oubliez un !

Le roi se retourne, et voit Hernani immobile derrière lui dans l'ombre, les bras croisés sous le long manteau qui l'enveloppe, et le large bord de son chapeau relevé. Doña Sol pousse un cri, court à Hernani et l'entoure de ses bras.

SCÈNE III

DON CARLOS, DOÑA SOL, HERNANI.

HERNANI, immobile, les bras toujours croisés, et ses yeux étincelants fixés sur le roi.

Ah ! le ciel m'est témoin
Que volontiers je l'eusse été chercher plus loin !

DOÑA SOL.

Hernani, sauvez-moi de lui !

HERNANI.

Soyez tranquille,
Mon amour !

DON CARLOS.

Que font donc mes amis par la ville ?
Avoir laissé passer ce chef de bohémiens !

Appelant.

Monterey !

HERNANI.

Vos amis sont au pouvoir des miens.
Et ne réclamez pas leur épée impuissante ;
Pour trois qui vous viendraient, il m'en viendrait soixante.
Soixante dont un seul vous vaut tous quatre. Ainsi
Vidons entre nous deux notre querelle ici.
Quoi ! vous portiez la main sur cette jeune fille !
C'était d'un imprudent, seigneur roi de Castille,
Et d'un lâche !

DON CARLOS, souriant avec dédain.

Seigneur bandit, de vous à moi
Pas de reproche !

HERNANI.

Il raille ! Oh ! je ne suis pas roi ;
Mais quand un roi m'insulte et pour surcroît me raille,
Ma colère va haut et me monte à sa taille,
Et, prenez garde, on craint, quand on me fait affront,
Plus qu'un cimier de roi la rougeur de mon front !
Vous êtes insensé si quelque espoir vous leurre.

Il lui saisit le bras.

Savez-vous quelle main vous étreint à cette heure ?
Écoutez : votre père a fait mourir le mien,
Je vous hais. Vous avez pris mon titre et mon bien,
Je vous hais. Nous aimons tous deux la même femme,
Je vous hais, je vous hais, — oui, je te hais dans l'âme!

DON CARLOS.

C'est bien.

HERNANI.

Ce soir pourtant ma haine était bien loin.
Je n'avais qu'un désir, qu'une ardeur, qu'un besoin,
Doña Sol! — Plein d'amour, j'accourais... Sur mon âme!
Je vous trouve essayant sur elle un rapt infâme!
Quoi, vous que j'oubliais, sur ma route placé!
Seigneur, je vous le dis, vous êtes insensé!
Don Carlos, te voilà pris à ton propre piège.
Ni fuite, ni secours! je te tiens et t'assiège!
Seul, entouré partout d'ennemis acharnés,
Que vas-tu faire?

DON CARLOS, fièrement.

Allons! vous me questionnez!

HERNANI.

Va, va, je ne veux pas qu'un bras obscur te frappe.
Il ne sied pas qu'ainsi ma vengeance m'échappe.
Tu ne seras touché par un autre que moi.
Défends-toi donc.

Il tire son épée.

DON CARLOS.

Je suis votre seigneur le roi.
Frappez. Mais pas de duel.

HERNANI.

Seigneur, qu'il te souvienne
Qu'hier encor ta dague a rencontré la mienne.

DON CARLOS.

Je le pouvais hier. J'ignorais votre nom,
Vous ignoriez mon titre. Aujourd'hui, compagnon,
Vous savez qui je suis et je sais qui vous êtes.

HERNANI.

Peut-être.

DON CARLOS.

Pas de duel. Assassinez-moi : faites !

HERNANI.

Crois-tu donc que les rois à moi me sont sacrés ?
Çà, te défendras-tu ?

DON CARLOS.

Vous m'assassinerez !

Hernani recule. Don Carlos fixe des yeux d'aigle sur lui.

Ah ! vous croyez, bandits, que vos brigades viles
Pourront impunément s'épandre dans les villes ?
Que teints de sang, chargés de meurtres, malheureux !
Vous pourrez après tout faire les généreux,
Et que nous daignerons, nous, victimes trompées,
Anoblir vos poignards du choc de nos épées !
Non, le crime vous tient. Partout vous le traînez.
Nous, des duels avec vous ! arrière ! assassinez.

Hernani, sombre et pensif, tourmente quelques instants de la main la poignée de son épée, puis se retourne brusquement vers le roi, et brise la lame sur le pavé.

HERNANI.

Va-t'en donc !

Le roi se tourne à demi vers lui et le regarde avec dédain.

Nous aurons des rencontres meilleures.
Va-t'en.

DON CARLOS.

C'est bien, monsieur. Je vais dans quelques heures
Rentrer, moi votre roi, dans le palais ducal.
Mon premier soin sera de mander le fiscal.
A-t-on fait mettre à prix votre tête ?

HERNANI.

Oui.

DON CARLOS.

Mon maître,
Je vous tiens de ce jour sujet rebelle et traître.
Je vous en avertis, partout je vous poursuis.
Je vous fais mettre au ban du royaume.

HERNANI.

J'y suis
Déjà.

DON CARLOS.

Bien.

HERNANI.

Mais la France est auprès de l'Espagne.
C'est un port.

DON CARLOS.

Je vais être empereur d'Allemagne.
Je vous fais mettre au ban de l'empire.

HERNANI.

A ton gré.
J'ai le reste du monde où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

DON CARLOS.

Et quand j'aurai le monde ?

HERNANI.

Alors, j'aurai la tombe.

DON CARLOS.

Je saurai déjouer vos complots insolents.

HERNANI.

La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents,
Mais elle vient.

DON CARLOS, riant à demi, avec dédain.

Toucher à la dame qu'adore
Ce bandit !

HERNANI, dont les yeux se rallument.

Songes-tu que je te tiens encore ?
Ne me rappelle pas, futur césar romain,
Que je t'ai là, chétif et petit dans ma main,
Et que si je serrais cette main trop loyale
J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale !

DON CARLOS.

Faites.

HERNANI.

Va-t'en ! va-t'en !

Il ôte son manteau et le jette sur les épaules du roi.

Fuis, et prends ce manteau ;
Car dans nos rangs pour toi je crains quelque couteau.

Le roi s'enveloppe du manteau.

Pars tranquille à présent ! Ma vengeance altérée
Pour tout autre que moi fait ta tête sacrée.

DON CARLOS.

Monsieur, vous qui venez de me parler ainsi,
Ne demandez un jour ni grâce ni merci !

Il sort.

SCÈNE IV

HERNANI, DOÑA SOL.

DOÑA SOL, saisissant la main d'Hernani.

Maintenant, fuyons vite.

HERNANI, la repoussant avec une douceur grave.

Il vous sied, mon amie,
D'être dans mon malheur toujours plus raffermie,
De n'y point renoncer, et de vouloir toujours
Jusqu'au fond, jusqu'au bout, accompagner mes jours.
C'est un noble dessein, digne d'un cœur fidèle !
Mais, tu le vois, mon Dieu, pour tant accepter d'elle,
Pour emporter joyeux dans mon antre avec moi
Ce trésor de beauté qui rend jaloux un roi,
Pour que ma doña Sol me suive et m'appartienne,
Pour lui prendre sa vie et la joindre à la mienne,
Pour l'entraîner sans honte encore et sans regrets,
Il n'est plus temps : je vois l'échafaud de trop près.

DOÑA SOL.

Que dites-vous ?

HERNANI.

Ce roi que je bravais en face
Va me punir d'avoir osé lui faire grâce.
Il fuit ; déjà peut-être il est dans son palais.
Il appelle ses gens, ses gardes, ses valets,
Ses seigneurs, ses bourreaux...

DOÑA SOL.

Hernani! Dieu! Je tremble!
Eh bien, hâtons-nous donc alors ! fuyons ensemble !

HERNANI.

Ensemble ! non, non. L'heure en est passée ! Hélas !
Doña Sol, à mes yeux quand tu te révélas,
Bonne, et daignant m'aimer d'un amour secourable,
J'ai bien pu vous offrir, moi, pauvre misérable,
Ma montagne, mon bois, mon torrent, — ta pitié
M'enhardissait, — mon pain de proscrit, la moitié
Du lit vert et touffu que la forêt me donne ;
Mais t'offrir la moitié de l'échafaud ! pardonne,
Doña Sol ! l'échafaud, c'est à moi seul !

DOÑA SOL.

Pourtant
Vous me l'aviez promis !

HERNANI, tombant à ses genoux.

Ange ! ah ! dans cet instant
Où la mort vient peut-être, où s'approche dans l'ombre
Un sombre dénoûment pour un destin bien sombre,
Je le déclare ici, proscrit, traînant au flanc
Un souci profond, né dans un berceau sanglant,

Si noir que soit le deuil qui s'épand sur ma vie,
Je suis un homme heureux, et je veux qu'on m'envie,
Car vous m'avez aimé ! car vous me l'avez dit !
Car vous avez tout bas béni mon front maudit !

DOÑA SOL, penchée sur sa tête.

Hernani !

HERNANI.

Loué soit le sort doux et propice
Qui me mit cette fleur au bord du précipice !

Il se relève.

Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu,
Je parle pour le ciel qui m'écoute, et pour Dieu.

DOÑA SOL.

Souffre que je te suive.

HERNANI.

Ah ! ce serait un crime
Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme !
Va, j'en ai respiré le parfum ! c'est assez !
Renoue à d'autres jours tes jours par moi froissés.
Épouse ce vieillard. C'est moi qui te délie.
Je rentre dans ma nuit. Toi, sois heureuse, oublie !

DOÑA SOL.

Non, je te suis ! je veux ma part de ton linceul !
Je m'attache à tes pas.

HERNANI, la serrant dans ses bras.

Oh ! laisse-moi fuir seul.

Il la quitte avec un mouvement convulsif.

DOÑA SOL, douloureusement et joignant les mains.

Hernani ! tu me fuis ! Ainsi donc, insensée,
Avoir donné sa vie, et se voir repoussée,
Et n'avoir, après tant d'amour et tant d'ennui,
Pas même le bonheur de mourir près de lui !

HERNANI.

Je suis banni ! je suis proscrit ! je suis funeste !

DOÑA SOL.

Ah ! vous êtes ingrat !

HERNANI, revenant sur ses pas.

Eh bien, non ! non, je reste.
Tu le veux, me voici. Viens, oh ! viens dans mes bras !
Je reste, et resterai tant que tu le voudras.
Oublions-les ! restons. —

Il l'assied sur un banc.

Sieds-toi sur cette pierre.

Il se place à ses pieds.

Des flammes de tes yeux inonde ma paupière,
Chante-moi quelque chant comme parfois le soir
Tu m'en chantais, avec des pleurs dans ton œil noir !
Soyons heureux ! buvons, car la coupe est remplie,
Car cette heure est à nous, et le reste est folie.
Parle-moi, ravis-moi ! N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de sentir qu'on vous aime à genoux ?
D'être deux ? d'être seuls ? et que c'est douce chose
De se parler d'amour la nuit quand tout repose ?
Oh ! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein,
Doña Sol ! mon amour ! ma beauté !

Bruit de cloches au loin.

DOÑA SOL, se levant effarée.

Le tocsin !
Entends-tu ? le tocsin !

HERNANI, toujours assis à ses genoux.

Eh non ! c'est notre noce
Qu'on sonne.

Le bruit de cloches augmente. Cris confus, flambeaux et lumières à toutes les fenêtres, sur tous les toits, dans toutes les rues.

DOÑA SOL.

Lève-toi ! fuis ! Grand Dieu ! Saragosse
S'allume !

HERNANI, se soulevant à demi.

Nous aurons une noce aux flambeaux !

DOÑA SOL.

C'est la noce des morts ! la noce des tombeaux !

Bruit d'épées. Cris.

HERNANI, se recouchant sur le banc de pierre.

Viens dans mes bras !

UN MONTAGNARD, l'épée à la main, accourant.

Seigneur, les sbires, les alcades,
Débouchent dans la place en longues cavalcades !
Alerte, monseigneur !

Hernani se lève.

DOÑA SOL, pâle.

Ah ! tu l'avais bien dit !

LE MONTAGNARD.

Au secours !

HERNANI, au montagnard.

Me voici. C'est bien.

CRIS CONFUS, au dehors.

Mort au bandit !

HERNANI, au montagnard.

Ton épée !

A doña Sol.

Adieu donc !

DOÑA SOL.

C'est moi qui fais ta perte !
Où vas-tu ?

Lui montrant la petite porte.

Viens ! Fuyons par cette porte ouverte.

HERNANI.

Dieu ! laisser mes amis ! que dis-tu ?

Tumulte et cris.

DOÑA SOL.

Ces clameurs
Me brisent.

Retenant Hernani.

Souviens-toi que si tu meurs, je meurs !

HERNANI, la tenant embrassée.

Un baiser !

DOÑA SOL.

Mon époux ! mon Hernani ! mon maître !

HERNANI, la baisant au front.

Hélas ! c'est le premier.

DOÑA SOL.

C'est le dernier peut-être.

Il part. Elle tombe sur le banc.

ACTE TROISIÈME

LE VIEILLARD

LE CHÂTEAU DE SILVA

Dans les montagnes d'Aragon.

La galerie des portraits de la famille de Silva; grande salle, dont ces portraits, entourés de riches bordures et surmontés de couronnes ducales et d'écussons dorés, font la décoration. Au fond, une haute porte gothique. Entre chaque portrait une panoplie complète; toutes ces armures de siècles différents.

SCÈNE PREMIÈRE

DOÑA SOL, blanche, et debout près d'une table; DON RUY GOMEZ DE SILVA, assis dans son grand fauteuil ducal en bois de chêne.

DON RUY GOMEZ.

Enfin ! c'est aujourd'hui ! dans une heure on sera
Ma duchesse ! plus d'oncle ! et l'on m'embrassera !
Mais m'as-tu pardonné ? J'avais tort, je l'avoue.
J'ai fait rougir ton front, j'ai fait pâlir ta joue.

J'ai soupçonné trop vite, et je n'aurais point dû
Te condamner ainsi sans avoir entendu.
Que l'apparence a tort ! Injustes que nous sommes !
Certe, ils étaient bien là, les deux beaux jeunes hommes !
C'est égal. Je devais n'en pas croire mes yeux.
Mais que veux-tu, ma pauvre enfant ? quand on est vieux !

DOÑA SOL, immobile et grave.

Vous reparlez toujours de cela. Qui vous blâme ?

DON RUY GOMEZ.

Moi ! J'eus tort. Je devais savoir qu'avec ton âme
On n'a point de galants lorsqu'on est doña Sol,
Et qu'on a dans le cœur de bon sang espagnol.

DOÑA SOL.

Certe, il est bon, et pur, monseigneur, et peut-être
On le verra bientôt.

DON RUY GOMEZ, se levant et allant à elle.

Écoute, on n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant, pourquoi ?
Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce,
Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace.
Parce qu'on est jaloux des autres, et honteux
De soi. Dérision ! que cet amour boiteux,
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme !
— Quand passe un jeune pâtre – oui, c'en est là ! – souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,

Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : — O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front !
Car ses cheveux sont noirs, car son œil reluit comme
Le tien, tu peux le voir, et dire : Ce jeune homme !
Et puis, penser à moi qui suis vieux. Je le sais !
Pourtant j'ai nom Silva, mais ce n'est plus assez !
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime !
Le tout, pour être jeune et beau, comme toi-même !
Mais à quoi vais-je ici rêver ? Moi, jeune et beau !
Qui te dois de si loin devancer au tombeau !

DOÑA SOL.

Qui sait ?

DON RUY GOMEZ.

Mais va, crois-moi, ces cavaliers frivoles
N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.
Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
Elle en meurt, il en rit. Tous ces jeunes oiseaux,
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien. Nos pas sont lourds? nos yeux arides?
Nos fronts ridés ? Au cœur on n'a jamais de rides.
Hélas ! quand un vieillard aime, il faut l'épargner.
Le cœur est toujours jeune, et peut toujours saigner.
Oh ! mon amour n'est point comme un jouet de verre
Qui brille et tremble ; oh ! non, c'est un amour sévère,

Profond, solide, sûr, paternel, amical,
De bois de chêne, ainsi que mon fauteuil ducal !
Voilà comme je t'aime, et puis je t'aime encore
De cent autres façons, comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux !
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta fière prunelle,
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle !

DOÑA SOL.

Hélas !

DON RUY GOMEZ.

Et puis, vois-tu ? le monde trouve beau,
Lorsqu'un homme s'éteint, et, lambeau par lambeau,
S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
Veille sur lui, l'abrite, et daigne encor souffrir
L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir.
C'est une œuvre sacrée, et qu'à bon droit on loue,
Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour,
Et, sans aimer peut-être, a des semblants d'amour !
Oh ! tu seras pour moi cet ange au cœur de femme
Qui du pauvre vieillard réjouit encor l'âme,
Et de ses derniers ans lui porte la moitié,
Fille par le respect et sœur par la pitié.

DOÑA SOL.

Loin de me précéder, vous pourrez bien me suivre,
Monseigneur ; ce n'est pas une raison pour vivre
Que d'être jeune. Hélas ! je vous le dis, souvent
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant,

LE PAGE.

C'en est fait d'Hernani, c'en est fait du lion
De la montagne.

DOÑA SOL, à part.

Dieu !

DON RUY GOMEZ.

Quoi ?

LE PAGE.

La bande est détruite.
Le roi, dit-on, s'est mis lui-même à leur poursuite.
La tête d'Hernani vaut mille écus du roi
Pour l'instant; mais on dit qu'il est mort.

DOÑA SOL, à part.

Quoi! sans moi,
Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Grâce au ciel ! il est mort, le rebelle !
On peut se réjouir maintenant, chère belle.
Allez donc vous parer, mon amour, mon orgueil!
Aujourd'hui, double fête !

DOÑA SOL, à part.

Oh ! des habits de deuil !

Elle sort.

DON RUY GOMEZ, au page.

Fais-lui vite porter l'écrin que je lui donne.

Il se rassied dans son fauteuil.

LE PAGE.

C'en est fait d'Hernani, c'en est fait du lion
De la montagne.

DOÑA SOL, à part.

Dieu !

DON RUY GOMEZ.

Quoi ?

LE PAGE.

La bande est détruite.
Le roi, dit-on, s'est mis lui-même à leur poursuite.
La tête d'Hernani vaut mille écus du roi
Pour l'instant; mais on dit qu'il est mort.

DOÑA SOL, à part.

Quoi ! sans moi,
Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Grâce au ciel ! il est mort, le rebelle !
On peut se réjouir maintenant, chère belle.
Allez donc vous parer, mon amour, mon orgueil !
Aujourd'hui, double fête !

DOÑA SOL, à part.

Oh ! des habits de deuil !

Elle sort.

DON RUY GOMEZ, au page.

Fais-lui vite porter l'écrin que je lui donne.

Il se rassied dans son fauteuil.

Je veux la voir parée ainsi qu'une madone,
Et, grâce à ses doux yeux, et grâce à mon écrin,
Belle à faire à genoux tomber un pèlerin.
À propos, et celui qui nous demande un gîte ?
Dis-lui d'entrer, fais-lui nos excuses, cours vite.

Le page salue et sort.

Laisser son hôte attendre ! ah ! c'est mal !

La porte du fond s'ouvre. Paraît Hernani déguisé en pèlerin. Le duc se lève et va à sa rencontre.

SCÈNE II

DON RUY GOMEZ, HERNANI.

Hernani s'arrête sur le seuil de la porte.

HERNANI.

Monseigneur,
Paix et bonheur à vous !

DON RUY GOMEZ, le saluant de la main.

A toi paix et bonheur,
Mon hôte !

Hernani entre. Le duc se rassied.

N'es-tu pas pèlerin ?

HERNANI, s'inclinant.

Oui.

DON RUY GOMEZ.

Sans doute
Tu viens d'Armillas ?

HERNANI.

Non. J'ai pris une autre route ;
On se battait par là.

DON RUY GOMEZ.

La troupe du banni,
N'est-ce pas ?

HERNANI.

Je ne sais.

DON RUY GOMEZ.

Le chef, le Hernani,
Que devient-il ? sais-tu ?

HERNANI.

Seigneur, quel est cet homme?

DON RUY GOMEZ.

Tu ne le connais pas ? tant pis ! la grosse somme
Ne sera point pour toi. Vois-tu, ce Hernani,
C'est un rebelle au roi, trop longtemps impuni.
Si tu vas à Madrid, tu le pourras voir pendre.

HERNANI.

Je n'y vais pas.

DON RUY GOMEZ.

Sa tête est à qui veut la prendre.

HERNANI, à part.

Qu'on y vienne !

DON RUY GOMEZ.

Où vas-tu, bon pèlerin ?

HERNANI.

Seigneur,
Je vais à Saragosse.

DON RUY GOMEZ.

Un vœu fait en l'honneur
D'un saint ? de Notre-Dame ?

HERNANI.

Oui, duc, de Notre-Dame.

DON RUY GOMEZ.

Del Pilar ?

HERNANI.

Del Pilar.

DON RUY GOMEZ.

Il faut n'avoir point d'âme
Pour ne point acquitter les vœux qu'on fait aux saints.
Mais, le tien accompli, n'as-tu d'autres desseins ?
Voir le Pilier, c'est là tout ce que tu désires ?

HERNANI.

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente avec sa chape d'or ;
Et puis m'en retourner.

DON RUY GOMEZ.

Fort bien. — Ton nom, mon frère ?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI, hésitant.

Mon nom ?...

DON RUY GOMEZ.

Tu peux le taire
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu pas demander asile ?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Merci.
Sois le bienvenu. Reste, ami, ne te fais faute
De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.
Qui que tu sois, c'est bien ! et, sans être inquiet,
J'accueillerais Satan, si Dieu me l'envoyait.

La porte du fond s'ouvre à deux battants. Entre doña Sol, en parure de mariée castillane du temps. Derrière elle, pages, valets, et deux femmes portant sur un coussin de velours un coffret d'acier ciselé, qu'elles vont déposer sur une table, et qui renferme un riche écrin, couronne de duchesse, bracelets, colliers, perles et brillants pêle-mêle. — Hernani, haletant et effaré, considère doña Sol avec des yeux ardents, sans écouter le duc.

SCÈNE III

LES MÊMES, DOÑA SOL, PAGES, VALETS, FEMMES.

DON RUY GOMEZ, continuant.

Voici ma Notre-Dame à moi. L'avoir priée
Te portera bonheur.

Il va présenter la main à doña Sol, toujours pâle et grave.

Ma belle mariée,
Venez. — Quoi ! pas d'anneau ! pas de couronne encor !

HERNANI, d'une voix tonnante.

Qui veut gagner ici mille carolus d'or ?

Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds, et en sort dans son costume de montagnard.

Je suis Hernani !

DOÑA SOL, à part, avec joie.

Ciel ! vivant !

HERNANI, aux valets.

Je suis cet homme
Qu'on cherche.

Au duc.

Vous vouliez savoir si je me nomme
Perez ou Diego ? — Non, je me nomme Hernani.
C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,

C'est un nom de proscrit ! Vous voyez cette tête ?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête !

Aux valets.

Je vous la donne à tous. Vous serez bien payés !
Prenez ! liez mes mains, liez mes pieds, liez !
Mais non, c'est inutile, une chaîne me lie
Que je ne romprai point !

DOÑA SOL, à part.

Malheureuse !

DON RUY GOMEZ.

Folie !
Çà, mon hôte est un fou !

HERNANI.

Votre hôte est un bandit.

DOÑA SOL.

Oh ! ne l'écoutez pas !

HERNANI.

J'ai dit ce que j'ai dit.

DON RUY GOMEZ.

Mille carolus d'or ! monsieur, la somme est forte,
Et je ne suis pas sûr de tous mes gens.

HERNANI.

Qu'importe !
Tant mieux si dans le nombre il s'en trouve un qui veut.

Aux valets.

Livrez-moi ! vendez-moi !

DON RUY GOMEZ, s'efforçant de le faire taire.

Taisez-vous donc ! on peut
Vous prendre au mot.

HERNANI.

Amis, l'occasion est belle !
Je vous dis que je suis Hernani, le rebelle,
Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Taisez-vous !

HERNANI.

Hernani !

DOÑA SOL, d'une voix éteinte, à son oreille.

Ho ! tais-toi !

HERNANI, se détournant à demi vers doña Sol.

On se marie ici ! Je veux en être, moi !
Mon épousée aussi m'attend.

Au duc.

Elle est moins belle
Que la vôtre, seigneur, mais n'est pas moins fidèle.
C'est la mort !

Aux valets.

Nul de vous ne fait un pas encor ?

DOÑA SOL, bas.

Par pitié !

HERNANI, aux valets.

Hernani ! mille carolus d'or !

DON RUY GOMEZ.

C'est le démon !

HERNANI, à un jeune valet.

Viens, toi ! tu gagneras la somme.
Riche alors, de valet tu redeviendras homme.

Aux valets qui restent immobiles.

Vous aussi, vous tremblez ! Ai-je assez de malheur !

DON RUY GOMEZ.

Frère, à toucher ta tête, ils risqueraient la leur.
Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie au lieu d'or offrît-on un empire,
Mon hôte ! je te dois protéger en ce lieu,
Même contre le roi, car je te tiens de Dieu !
S'il tombe un seul cheveu de ton front, que je meure !

A doña Sol.

Ma nièce, vous serez ma femme dans une heure ;
Rentrez chez vous. Je vais faire armer le château,
J'en vais fermer la porte.

Il sort. Les valets le suivent.

HERNANI, regardant avec désespoir sa ceinture dégarnie et désarmée.

Oh ! pas même un couteau !

Doña Sol, après que le duc a disparu, fait quelques pas comme pour suivre ses femmes, puis s'arrête, et, dès qu'elles sont sorties, revient vers Hernani avec anxiété.

SCÈNE IV

HERNANI, DOÑA SOL.

Hernani considère avec un regard froid et comme inattentif l'écrin nuptial placé sur la table ; puis il hoche la tête, et ses yeux s'allument.

HERNANI.

Je vous fais compliment ! — Plus que je ne puis dire
La parure me charme, et m'enchante, et — j'admire !

Il s'approche de l'écrin.

La bague est de bon goût, — la couronne me plaît, —
Le collier est d'un beau travail, — le bracelet
Est rare, — mais cent fois, cent fois moins que la femme
Qui sous un front si pur cache ce cœur infâme !

Examinant à nouveau le coffret.

Et qu'avez-vous donné pour tout cela ? — Fort bien !
Un peu de votre amour ? mais, vraiment, c'est pour rien !
Grand Dieu ! trahir ainsi ! n'avoir pas honte, et vivre !

Examinant l'écrin.

Mais peut-être après tout c'est perle fausse, et cuivre
Au lieu d'or, verre et plomb, diamants déloyaux,
Faux saphirs, faux bijoux, faux brillants, faux joyaux !
Ah ! s'il en est ainsi, comme cette parure,
Ton cœur est faux, duchesse, et tu n'es que dorure !

Il revient au coffret.

— Mais non, non. Tout est vrai, tout est bon, tout est beau !
Il n'oserait tromper, lui qui touche au tombeau !
Rien n'y manque.

Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.

Colliers, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or... —A merveille !
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond !
Le précieux écrin !

DOÑA SOL.

Elle va au coffret, y fouille, et en tire un poignard.

Vous n'allez pas au fond !

Hernani pousse un cri et tombe prosterné à ses pieds.

— C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne
Je pris au roi Carlos, lorsqu'il m'offrit un trône,
Et que je refusai, pour vous qui m'outragez !

HERNANI, toujours à genoux.

Oh ! laisse qu'à genoux dans tes yeux affligés
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes,
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes !

DOÑA SOL, attendrie.

Hernani ! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.

HERNANI.

Elle m'a pardonné
Et m'aime ! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime ?
Oh ! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé !

DOÑA SOL.

Ami !

HERNANI.

Non, je dois m'être odieux ! — Mais, écoute,
Dis-moi : Je t'aime ! Hélas ! rassure un cœur qui doute,
Dis-le-moi ! car souvent avec ce peu de mots
La bouche d'une femme a guéri bien des maux !

DOÑA SOL, absorbée et sans l'entendre.

Croire que mon amour eût si peu de mémoire !
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré !

HERNANI.

Hélas ! j'ai blasphémé ! Si j'étais à ta place,
Doña Sol, j'en aurais assez, je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé.
Je lui dirais : Va-t'en ! — Repousse-moi, repousse !
Et je te bénirai, car tu fus bonne et douce,
Car tu m'as supporté trop longtemps, car je suis
Mauvais, je noircirais tes jours avec mes nuits,
Car c'en est trop enfin, ton âme est belle et haute
Et pure, et si je suis méchant, est-ce ta faute ?
Épouse le vieux duc ! il est bon, noble, il a
Par sa mère Olmedo, par son père Alcala.
Encore un coup, sois riche avec lui, sois heureuse !
Moi, sais-tu ce que peut cette main généreuse
T'offrir de magnifique ? une dot de douleurs.
Tu pourras y choisir ou du sang ou des pleurs.
L'exil, les fers, la mort, l'effroi qui m'environne,
C'est là ton collier d'or, c'est ta belle couronne,
Et jamais à l'épouse un époux plein d'orgueil
N'offrit plus riche écrin de misère et de deuil !

Épouse le vieillard, te dis-je ; il te mérite !
Eh ! qui jamais croira que ma tête proscrite
Aille avec ton front pur ? qui, nous voyant tous deux,
Toi, calme et belle, moi, violent, hasardeux,
Toi, paisible et croissant comme une fleur à l'ombre,
Moi, heurté dans l'orage à des écueils sans nombre,
Qui dira que nos sorts suivent la même loi ?
Non. Dieu qui fait tout bien ne te fit pas pour moi.
Je n'ai nul droit d'en haut sur toi, je me résigne.
J'ai ton cœur, c'est un vol ! je le rends au plus digne.
Jamais à nos amours le ciel n'a consenti.
Si j'ai dit que c'était ton destin, j'ai menti !
D'ailleurs, vengeance, amour, adieu ! mon jour s'achève,
Je m'en vais, inutile, avec mon double rêve,
Honteux de n'avoir pu ni punir ni charmer,
Qu'on m'ait fait pour haïr, moi qui n'ai su qu'aimer !
Pardonne-moi ! fuis-moi ! ce sont mes deux prières ;
Ne les rejette pas, car ce sont les dernières.
Tu vis et je suis mort. Je ne vois pas pourquoi
Tu te ferais murer dans ma tombe avec moi.

DOÑA SOL.

Ingrat !

HERNANI.

Monts d'Aragon ! Galice ! Estramadoure !
— Oh ! je porte malheur à tout ce qui m'entoure ! —
J'ai pris vos meilleurs fils, pour mes droits, sans remords
Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts !
C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne.
Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne,
Tous sur le dos couchés, en braves, devant Dieu,
Et, si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu !
Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !
Est-ce une destinée à te rendre jalouse ?

Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi !
C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi vaut mieux que moi!
Je n'ai plus un ami qui de moi se souvienne,
Tout me quitte, il est temps qu'à la fin ton tour vienne,
Car je dois être seul. Fuis ma contagion.
Ne te fais pas d'aimer une religion !
Oh ! par pitié pour toi, fuis ! — Tu me crois peut-être
Un homme comme sont tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : Marche ! et l'abîme est profond,
Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !
Oh ! fuis ! détourne-toi de mon chemin fatal,
Hélas ! sans le vouloir, je te ferais du mal !

DOÑA SOL.

Grand Dieu !

HERNANI.

C'est un démon redoutable, te dis-je,
Que le mien. Mon bonheur, voilà le seul prodige
Qui lui soit impossible. Et toi, c'est le bonheur !
Tu n'es donc pas pour moi, cherche un autre seigneur.
Va, si jamais le ciel à mon sort qu'il renie
Souriait... n'y crois pas ! ce serait ironie !
Épouse le duc !

DOÑA SOL.

Donc ce n'était pas assez !
Vous aviez déchiré mon cœur, vous le brisez !
Ah ! vous ne m'aimez plus !

HERNANI.

Oh ! mon cœur et mon âme,
C'est toi ! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi ! Ne m'en veux pas de fuir, être adoré !

DOÑA SOL.

Je ne vous en veux pas. Seulement, j'en mourrai.

HERNANI.

Mourir ! pour qui ? pour moi ? Se peut-il que tu meures
Pour si peu ?

DOÑA SOL, laissant éclater ses larmes.

Voilà tout.

Elle tombe sur un fauteuil.

HERNANI, s'asseyant près d'elle.

Oh ! tu pleures ! tu pleures !
Et c'est encor ma faute ! et qui me punira ?
Car tu pardonneras encor ! Qui te dira
Ce que je souffre au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie !
Oh ! mes amis sont morts ! Oh ! je suis insensé !
Pardonne. Je voudrais aimer, je ne le sai !
Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde ! —
Ne pleure pas, mourons plutôt ! — Que n'ai-je un monde ?
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

DOÑA SOL, se jetant à son cou.

Vous êtes mon lion superbe et généreux !
Je vous aime.

HERNANI.

Oh ! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer !

DOÑA SOL.

Je t'aime !
Monseigneur ! je vous aime et je suis toute à vous.

HERNANI, laissant tomber sa tête sur son épaule.

Oh ! qu'un coup de poignard de toi me serait doux !

DOÑA SOL, suppliante.

Quoi ! ne craignez-vous pas que Dieu ne vous punisse
De parler de la sorte ?

HERNANI, toujours appuyé sur son sein.

Eh bien ! qu'il nous unisse !
Tu le veux. Qu'il en soit ainsi ! — J'ai résisté !

Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, se regardent avec extase, sans voir, sans entendre, et comme absorbés dans leur regard. — Entre don Ruy Gomez par la porte du fond. Il regarde et s'arrête comme pétrifié sur le seuil.

SCÈNE V

HERNANI, DOÑA SOL, DON RUY GOMEZ.

DON RUY GOMEZ,
immobile et croisant les bras au seuil de la porte.

Voilà donc le paîment de l'hospitalité !

DOÑA SOL.

Dieu ! le duc !

Tous deux se détournent comme réveillés en sursaut.

DON RUY GOMEZ, toujours immobile.

C'est donc là mon salaire, mon hôte !
— Bon seigneur, va-t'en voir si la muraille est haute,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour,
De ton château pour nous fais et refais le tour,
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille,
Ressaye à soixante ans ton harnois de bataille !
Voici la loyauté dont nous paîrons ta foi !
Tu fais cela pour nous, et nous ceci pour toi !
Saints du ciel ! — J'ai vécu plus de soixante années,
J'ai vu bien des bandits aux âmes effrénées,
J'ai souvent, en tirant ma dague du fourreau,
Fait lever sur mes pas des gibiers de bourreau,
J'ai vu des assassins, des monnayeurs, des traîtres,
De faux valets à table empoisonnant leurs maîtres,
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans pater,
J'ai vu Sforce, j'ai vu Borgia, je vois Luther,
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte !
Ce n'est pas de mon temps. — Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison,
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe !
Maures et castillans ! quel est cet homme-ci ?

Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.

O vous, tous les Silva qui m'écoutez ici,
Pardon si devant vous, pardon si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère !

HERNANI, se levant.

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Tais-toi ! —

Il fait lentement trois pas dans la salle et promène de nouveau ses regards sur les portraits des Silva.

Morts sacrés ! aïeux ! hommes de fer!
Qui voyez ce qui vient du ciel et de l'enfer,
Dites-moi, messeigneurs, dites, quel est cet homme ?
Ce n'est pas Hernani, c'est Judas qu'on le nomme !
Oh ! tâchez de parler pour me dire son nom !

Croisant les bras.

Avez-vous de vos jours vu rien de pareil ? Non!

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ, toujours aux portraits.

Voyez-vous ? il veut parler, l'infâme !
Mais, mieux encor que moi, vous lisez dans son âme.
Oh ! ne l'écoutez pas ! C'est un fourbe ! Il prévoit
Que mon bras va sans doute ensanglanter mon toit,
Que peut-être mon cœur couve dans ses tempêtes
Quelque vengeance, sœur du festin des sept têtes,
Il vous dira qu'il est proscrit, il vous dira
Qu'on va dire Silva comme l'on dit Lara,
Et puis qu'il est mon hôte, et puis qu'il est votre hôte...—
Mes aïeux, mes seigneurs, voyez : est-ce ma faute ?
Jugez entre nous deux !

HERNANI.

Ruy Gomez de Silva,
Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,

C'est la vôtre, seigneur ! c'est la tienne, ô mon hôte !
Moi qui te parle ici, je suis coupable, et n'ai
Rien à dire, sinon que je suis bien damné.
Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme,
Oui, j'ai voulu souiller ton lit, oui, c'est infâme !
J'ai du sang. Tu feras très bien de le verser,
D'essuyer ton épée, et de n'y plus penser !

DOÑA SOL.

Seigneur, ce n'est pas lui ! Ne frappez que moi-même !...

HERNANI.

Taisez-vous, doña Sol. Car cette heure est suprême !
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc ! — crois aux derniers mots de ma bouche : j'en jure,
Je suis coupable, mais sois tranquille, — elle est pure !
C'est là tout. Moi coupable, elle pure ; ta foi
Pour elle ; — un coup d'épée ou de poignard pour moi.
Voilà. — Puis fais jeter le cadavre à la porte
Et laver le plancher, si tu veux, il n'importe !

DOÑA SOL.

Ah ! moi seule ai tout fait. Car je l'aime.

Don Ruy se détourne à ce mot en tressaillant, et fixe sur doña Sol un regard terrible. Elle se jette à ses genoux.

Oui, pardon !
Je l'aime, monseigneur !

DON RUY GOMEZ.

Vous l'aimez !

A Hernani.

Tremble donc !

Bruit de trompettes au dehors. — Entre le page.

Au page.

Qu'est ce bruit ?

LE PAGE.

C'est le roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers et son héraut qui sonne.

DOÑA SOL.

Dieu ! le roi ! Dernier coup !

LE PAGE, au duc.

Il demande pourquoi
La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ.

Ouvrez au roi.

Le page s'incline et sort.

DOÑA SOL.

Il est perdu !

Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait et le dernier à gauche ; il presse un ressort, le portrait s'ouvre comme une porte, et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur. Il se tourne vers Hernani.

DON RUY GOMEZ.

Monsieur, entrez ici.

HERNANI.

Ma tête
Est à toi. Livre-la, seigneur. Je la tiens prête,
Je suis ton prisonnier.

Il entre dans la cachette. Don Ruy presse de nouveau le ressort, tout se referme, et le portrait revient à sa place.

DOÑA SOL, au duc.

Seigneur, pitié pour lui !

LE PAGE, entrant.

Son altesse le roi !

Doña Sol baisse précipitamment son voile. La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers.

SCÈNE VI

DON RUY GOMEZ, DOÑA SOL, voilée; DON CARLOS ; SUITE.

Don Carlos s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi et le salue profondément. — Silence. — Attente et terreur alentour. Enfin, le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée ?
Par les saints ! je croyais ta dague plus rouillée !
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing !

Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme!
Avons-nous des turbans ? serait-ce qu'on me nomme

Boabdil ou Mahom, et non Carlos, répond !
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont ?

DON RUY GOMEZ, s'inclinant.

Seigneur...

DON CARLOS, à ses gentilshommes.

Prenez les clefs ! saisissez-vous des portes !

Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle, du roi à la grande porte. Don Carlos se retourne vers le duc.

Ah ! vous réveillez donc les rébellions mortes !
Pardieu ! si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi !
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries !

DON RUY GOMEZ, se redressant.

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS, l'interrompant.

Sans détours,
Réponds, duc ! ou je fais raser tes onze tours !
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts, il reste un chef. — Qui le recèle ?
C'est toi ! Ce Hernani, rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,
C'est vrai

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête, — ou bien la tienne.
Entends-tu, mon cousin ?

DON RUY GOMEZ, s'inclinant.

Mais qu'à cela ne tienne !
Vous serez satisfait.

Doña Sol cache sa tête dans ses mains et tombe sur le fauteuil.

DON CARLOS, radouci.

Ah ! tu t'amendes ! — Va
Chercher mon prisonnier.

Le duc croise les bras, baisse la tête et reste quelques moments rêveur. Le roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin le duc relève son front, va au roi, lui prend la main, et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur.

DON RUY GOMEZ, montrant au roi le vieux portrait.

Celui-ci, des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme !
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.

Passant au portrait suivant.

Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid !
On lui garde à Toro, près de Valladolid,
Une châsse dorée où brûlent mille cierges.
Il affranchit Léon du tribut des cent vierges.

Passant à un autre.

— Don Blas, — qui, de lui-même et dans sa bonne foi,
S'exila pour avoir mal conseillé le roi.

A un autre.

— Christoval. — Au combat d'Escalona, don Sanche,
Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche
Tous les coups s'acharnaient ; il cria : Christoval !
Christoval prit la plume et donna son cheval.

A un autre.

— Don Jorge, qui paya la rançon de Ramire,
Roi d'Aragon.

DON CARLOS, croisant les bras et le regardant de la tête aux pieds.

Pardieu ! don Ruy, je vous admire !
Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ, passant à un autre.

Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand-maître de Saint-Jacque et de Calatrava !
Son armure géante irait mal à nos tailles.
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez.

Il s'incline, se découvre, et passe à un autre. Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.

Près de lui, Gil son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.

A un autre.

— Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur !
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois !

DON CARLOS, impatienté.

Vous raillez-vous ?

DON RUY GOMEZ, allant à d'autres portraits.

Voilà don Vasquez, dit le Sage.
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent maures tout seul.
— J'en passe, et des meilleurs. —

Sur un geste de colère du roi, il passe un grand nombre de tableaux, et vient tout de suite aux trois derniers portraits à gauche du spectateur.

Voici mon noble aïeul.
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
Même aux juifs.

A l'avant-dernier.

Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vint le dernier.
Les maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre.
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer, que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva.
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS.

Mon prisonnier sur l'heure

DON RUY GOMEZ.

Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété. — Attente et silence dans l'assistance.

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci !
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître, et vendit la tête de son hôte ! »

Joie de doña Sol. Mouvement de stupeur dans l'assemblée. Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas !

DON RUY GOMEZ.

Car vous me la paîriez, altesse, n'est-ce pas ?

DON CARLOS.

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place !

DON RUY GOMEZ.

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva,
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous ?

DON CARLOS.

Duc ! cette tête est nôtre
Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'une ou l'autre.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous ?

Montrant sa tête.

Je donne celle-ci.

Au roi.

Prenez-la.

DON CARLOS.

Duc, fort bien. Mais j'y perds, grand merci !
La tête qu'il me faut est jeune, il faut que morte
On la prenne aux cheveux. La tienne ? que m'importe !
Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain.
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main !

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pas d'affront ! ma tête encore est belle,
Et vaut bien, que je crois, la tête d'un rebelle.
La tête d'un Silva, vous êtes dégoûté !

DON CARLOS.

Livre-nous Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur, en vérité,
J'ai dit.

DON CARLOS, à sa suite.

Fouillez partout ! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave ni de tour...

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS.

Je suis le roi !

DON RUY GOMEZ.

A moins de démolir le château pierre à pierre,
D'assassiner le maître, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain ! — Livre-moi le bandit,
Duc ! ou tête et château, j'abattrai tout.

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Hé bien donc ! au lieu d'une alors j'aurai deux têtes.

Au duc d'Alcala.

Jorge, arrêtez le duc !

DOÑA SOL, arrachant son voile et se jetant entre le roi, le duc et les gardes.

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !

DON CARLOS.

Grand Dieu ! que vois-je ? doña Sol !

DOÑA SOL.

Altesse, tu n'as pas le cœur d'un espagnol !

DON CARLOS, troublé et chancelant.

Madame, pour le roi vous êtes bien sévère.

Il s'approche de doña Sol.

Bas.

C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère.
Un homme devient ange ou monstre en vous touchant.
Ah ! quand on est haï, que vite on est méchant !
Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
J'étais grand, j'eusse été le lion de Castille !
Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
Le voilà qui rugit, madame ! taisez-vous !

Doña Sol lui jette un regard. Il s'incline.

Pourtant j'obéirai.

Se tournant vers le duc.

Mon cousin, je t'estime.
Ton scrupule après tout peut sembler légitime.
Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi,
C'est bien. — Je te fais grâce et suis meilleur que toi.
— J'emmène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulement !

DOÑA SOL, interdite et effrayée.

Moi, seigneur !

DON CARLOS.

Oui, vous !

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage !
O la grande clémence ! ô généreux vainqueur
Qui ménage la tête et torture le cœur !
Belle grâce !

DON CARLOS.

Choisis. — Doña Sol, ou le traître.
Il me faut l'un des deux.

DON RUY GOMEZ.

Oh ! vous êtes le maître !

Don Carlos s'approche de doña Sol pour l'emmener. Elle se réfugie vers don Ruy Gomez.

DOÑA SOL.

Sauvez-moi, monseigneur !...

Elle s'arrête tout à coup. — A part.

Malheureuse, il le faut !
La tête de mon oncle ou l'autre !... Moi plutôt !

Au roi.

Je vous suis.

DON CARLOS, à part.

Par les saints ! l'idée est triomphante !
Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante !

Doña Sol va d'un pas grave et assuré au coffret qui renferme l'écrin, l'ouvre et y prend le poignard qu'elle cache dans son sein. Don Carlos vient à elle et lui présente la main.

DON CARLOS, à doña Sol.

Qu'emportez-vous là ?

DOÑA SOL.

Rien.

DON CARLOS.

Un joyau précieux ?

DOÑA SOL.

Oui.

DON CARLOS, souriant.

Voyons.

DOÑA SOL.

Vous verrez.

Elle lui donne la main et se dispose à le suivre. Don Ruy Gomez, qui est resté immobile et profondément absorbé dans sa pensée, se retourne, et fait quelques pas en criant.

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol ! terre et cieux !
Doña Sol ! — Puisque l'homme ici n'a point d'entrailles,
A mon aide, croulez ! armures et murailles !

Il court au roi.

Laisse-moi mon enfant ! je n'ai qu'elle, ô mon roi !

DON CARLOS, lâchant la main de doña Sol.

Alors, mon prisonnier !

Le duc baisse la tête et semble en proie à une horrible hésitation ; puis il se relève, et regarde les portraits en joignant les mains vers eux.

DON RUY GOMEZ.

Ayez pitié de moi,
Vous tous !

Il fait un pas vers la cachette d'Hernani ; doña Sol le suit des yeux avec anxiété. Il se retourne vers les portraits.

Oh ! voilez-vous ! votre regard m'arrête.

Il s'avance en chancelant jusqu'à son portrait, puis se retourne encore vers le roi.

Tu le veux ?

DON CARLOS.

Oui.

Le duc lève en tremblant la main vers le ressort.

DOÑA SOL.

Dieu !

DON RUY GOMEZ, repoussant la muraille du pied.

Non !

Il se jette aux genoux du roi.

Par pitié, prends ma tête !

DON CARLOS.

Ta nièce !

DON RUY GOMEZ, se relevant.

Prends-la donc ! et laisse-moi l'honneur !

DON CARLOS, saisissant la main de doña Sol tremblante.

Adieu, duc.

DON RUY GOMEZ.

Au revoir. —

Il suit de l'œil le roi, qui se retire lentement avec doña Sol ; puis il met la main sur son poignard.

Dieu vous garde, seigneur !

Il revient sur le devant du théâtre, haletant, immobile, sans plus rien voir ni entendre, l'œil fixe, les bras croisés sur sa poitrine, qui les soulève comme par des mouvements convulsifs. Cependant le roi sort avec doña Sol, et toute la suite des seigneurs sort après lui, deux à deux, gravement et chacun à son rang. Ils se parlent à voix basse entre eux.

DON RUY GOMEZ, à part.

Roi! pendant que tu sors joyeux de ma demeure,
Ma vieille loyauté sort de mon cœur qui pleure.

Il lève les yeux, les promène autour de lui, et voit qu'il est seul. Il court à la muraille, détache deux épées d'une panoplie, les mesure toutes deux, puis les dépose sur une table. Cela fait, il va au portrait, pousse le ressort, la porte cachée se rouvre.

SCÈNE VII

DON RUY GOMEZ, HERNANI.

DON RUY GOMEZ.

Sors.

Hernani paraît à la porte de la cachette. Don Ruy lui montre les deux épées sur la table.

Choisis. — Don Carlos est hors de la maison.
Il s'agit maintenant de me rendre raison.
Choisis! Et faisons vite.—Allons donc! ta main tremble!

HERNANI.

Un duel! Nous ne pouvons, vieillard, combattre ensemble!

DON RUY GOMEZ.

Pourquoi donc ? As-tu peur? N'es-tu point noble? Enfer!
Noble ou non, pour croiser le fer avec le fer,
Tout homme qui m'outrage est assez gentilhomme!

HERNANI.

Vieillard...

DON RUY GOMEZ.

Viens me tuer ou viens mourir, jeune homme !

HERNANI.

Mourir, oui. — Vous m'avez sauvé, malgré mes vœux.
Donc ma vie est à vous. Reprenez-la.

DON RUY GOMEZ.

Tu veux ?

Aux portraits.

Vous voyez qu'il le veut.

A Hernani.

C'est bon. Fais ta prière.

HERNANI.

Oh ! c'est à toi, seigneur, que je fais la dernière.

DON RUY GOMEZ.

Parle à l'autre Seigneur !

HERNANI.

Non, non, à toi ! — Vieillard,
Frappe-moi. Tout m'est bon, dague, épée ou poignard !
Mais fais-moi, par pitié, cette suprême joie !
Duc ! avant de mourir permets que je la voie !

DON RUY GOMEZ.

La voir !

HERNANI.

Au moins permets que j'entende sa voix
Une dernière fois ! rien qu'une seule fois !

DON RUY GOMEZ.

L'entendre !

HERNANI.

Oh ! je comprends, seigneur, ta jalousie.
Mais déjà par la mort ma jeunesse est saisie,
Pardonne-moi. Veux-tu, dis-moi, que, — sans la voir,
S'il le faut, — je l'entende ? et je mourrai ce soir.
L'entendre seulement ! contente mon envie !
Mais, oh ! qu'avec douceur j'exhalerais ma vie,
Si tu daignais vouloir qu'avant de fuir aux cieux
Mon âme allât revoir la sienne dans ses yeux !
— Je ne lui dirai rien, tu seras là, mon père !
Tu me prendras après !

DON RUY GOMEZ, montrant la cachette encore ouverte.

Saints du ciel ! ce repaire
Est-il donc si profond, si sourd et si perdu,
Qu'il n'ait entendu rien ?

HERNANI.

Je n'ai rien entendu.

DON RUY GOMEZ.

Il a fallu livrer doña Sol ou toi-même.

HERNANI.

A qui, livrée ?

DON RUY GOMEZ.

Au roi !

HERNANI.

Vieillard stupide ! il l'aime !

DON RUY GOMEZ.

Il l'aime !

HERNANI.

Il nous l'enlève ! il est notre rival !

DON RUY GOMEZ.

O malédiction ! — Mes vassaux ! à cheval,
A cheval ! poursuivons le ravisseur !

HERNANI.

Écoute.
La vengeance au pied sûr fait moins de bruit en route.
Je t'appartiens. Tu peux me tuer. Mais veux-tu
M'employer à venger ta nièce et sa vertu ?
Ma part dans ta vengeance ! oh ! fais-moi cette grâce,
Et s'il faut embrasser tes pieds, je les embrasse !
Suivons le roi tous deux ! Viens, je serai ton bras,
Je te vengerai, duc. — Après, tu me tueras !

DON RUY GOMEZ.

Alors, comme aujourd'hui, te laisseras-tu faire ?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Qu'en jures-tu ?

HERNANI.

La tête de mon père !

DON RUY GOMEZ.

Voudras-tu de toi-même un jour t'en souvenir ?

HERNANI, lui présentant le cor qu'il détache de sa ceinture.

Écoute. Prends ce cor. — Quoi qu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, seigneur, quel que soit le lieu, l'heure,
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
Tout sera fait !

DON RUY GOMEZ, lui tendant la main.

Ta main.

Tous deux se serrent la main. — Aux portraits.

Vous tous, soyez témoins !

ACTE QUATRIÈME

LE TOMBEAU

AIX-LA-CHAPELLE.

Les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. De grandes voûtes d'architecture lombarde. Gros piliers bas, pleins-cintres, chapiteaux d'oiseaux et de fleurs. — A droite, le tombeau de Charlemagne, avec une petite porte de bronze, basse et cintrée. Une seule lampe suspendue à une clef de voûte en éclaire l'inscription : CAROLO MAGNO. — Il est nuit. On ne voit pas le fond du souterrain ; l'œil se perd dans les arcades, les escaliers et les piliers qui s'entrecroisent dans l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

DON CARLOS, DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA, une lanterne à la main. Grands manteaux, chapeaux rabattus.

DON RICARDO, son chapeau à la main.

C'est ici.

DON CARLOS.

C'est ici que la ligue s'assemble !
Que je vais dans ma main les tenir tous ensemble !

Ah ! monsieur l'électeur de Trèves, c'est ici !
Vous leur prêtez ce lieu ! Certe, il est bien choisi !
Un noir complot prospère à l'air des catacombes.
Il est bon d'aiguiser les stylets sur des tombes.
Pourtant c'est jouer gros. La tête est de l'enjeu,
Messieurs les assassins ! et nous verrons. — Pardieu !
Ils font bien de choisir pour une telle affaire
Un sépulcre, — ils auront moins de chemin à faire.

A don Ricardo.

Ces caveaux sous le sol s'étendent-ils bien loin ?

DON RICARDO.

Jusques au château-fort.

DON CARLOS.

C'est plus qu'il n'est besoin.

DON RICARDO.

D'autres, de ce côté, vont jusqu'au monastère
D'Altenheim...

DON CARLOS.

Où Rodolphe extermina Lothaire.
Bien. — Une fois encor, comte, redites-moi
Les noms et les griefs, où, comment, et pourquoi.

DON RICARDO.

Gotha.

DON CARLOS.

Je sais pourquoi le brave duc conspire.
Il veut un allemand d'Allemagne à l'Empire.

DON RICARDO.

Hohenbourg.

DON CARLOS.

Hohenbourg aimerait mieux, je croi,
L'enfer avec François que le ciel avec moi.

DON RICARDO.

Don Gil Tellez Giron.

DON CARLOS.

Castille et Notre-Dame !
Il se révolte donc contre son roi, l'infâme !

DON RICARDO.

On dit qu'il vous trouva chez madame Giron
Un soir que vous veniez de le faire baron.
Il veut venger l'honneur de sa tendre compagne.

DON CARLOS.

C'est donc qu'il se révolte alors contre l'Espagne.
— Qui nomme-t-on encore ?

DON RICARDO.

On cite avec ceux-là
Le révérend Vasquez, évêque d'Avila.

DON CARLOS.

Est-ce aussi pour venger la vertu de sa femme ?

DON RICARDO.

Puis Guzman de Lara, mécontent, qui réclame
Le collier de votre ordre.

DON CARLOS.

Ah ! Guzman de Lara !
Si ce n'est qu'un collier qu'il lui faut, il l'aura.

DON RICARDO.

Le duc de Lutzelbourg. Quant aux plans qu'on lui prête...

DON CARLOS.

Le duc de Lutzelbourg est trop grand de la tête.

DON RICARDO.

Juan de Haro, qui veut Astorga.

DON CARLOS.

Ces Haro
Ont toujours fait doubler la solde du bourreau.

DON RICARDO.

C'est tout.

DON CARLOS.

Ce ne sont pas toutes mes têtes. Comte,
Cela ne fait que sept, et je n'ai pas mon compte.

DON RICARDO.

Ah ! je ne nomme pas quelques bandits, gagés
Par Trêve ou par la France...

DON CARLOS.

Hommes sans préjugés
Dont le poignard, toujours prêt à jouer son rôle,
Tourne aux plus gros écus, comme l'aiguille au pôle !

DON RICARDO.

Pourtant j'ai distingué deux hardis compagnons,
Tous deux nouveaux venus. Un jeune, un vieux.

DON CARLOS.

Leurs noms?

Don Ricardo lève les épaules en signe d'ignorance

Leur âge ?

DON RICARDO.

Le plus jeune a vingt ans.

DON CARLOS.

C'est dommage.

DON RICARDO.

Le vieux, soixante au moins.

DON CARLOS.

L'un n'a pas encor l'âge,
Et l'autre ne l'a plus. Tant pis. J'en prendrai soin.
Le bourreau peut compter sur mon aide au besoin.
Ah ! loin que mon épée aux factions soit douce,
Je la lui prêterai si sa hache s'émousse,
Comte, et pour l'élargir, je coudrai, s'il le faut,
Ma pourpre impériale au drap de l'échafaud.
— Mais serai-je empereur seulement ?

DON RICARDO.

Le collège,
A cette heure assemblé, délibère.

DON CARLOS.

Que sais-je ?
Ils nommeront François premier, ou leur saxon,
Leur Frédéric-le-Sage ! — Ah ! Luther a raison,
Tout va mal ! — Beaux faiseurs de majestés sacrées !
N'acceptant pour raisons que les raisons dorées !
Un saxon hérétique ! un comte palatin
Imbécile ! un primat de Trèves libertin !
— Quant au roi de Bohême, il est pour moi. – Des princes
De Hesse, plus petits encor que leurs provinces !
De jeunes idiots ! des vieillards débauchés !
Des couronnes, fort bien ! mais des têtes ? cherchez !
Des nains ! que je pourrais, concile ridicule,
Dans ma peau de lion emporter comme Hercule !
Et qui, démaillotés du manteau violet,
Auraient la tête encor de moins que Triboulet !
— Il me manque trois voix, Ricardo ! tout me manque !
Oh ! je donnerais Gand, Tolède et Salamanque,
Mon ami Ricardo, trois villes à leur choix,
Pour trois voix, s'ils voulaient ! Vois-tu, pour ces trois voix,
Oui, trois de mes cités de Castille ou de Flandre,
Je les donnerais ! — sauf, plus tard, à les reprendre !

Don Ricardo salue profondément le roi, et met son chapeau sur sa tête.

— Vous vous couvrez ?

DON RICARDO.

Seigneur, vous m'avez tutoyé,

Saluant de nouveau.

Me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS, à part.

Ah ! tu me fais pitié,
Ambitieux de rien ! — Engeance intéressée !

Comme à travers la nôtre ils suivent leur pensée !
Basse-cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur !

Rêvant.

Dieu seul et l'empereur sont grands ! — et le saint-père !
Le reste, rois et ducs ! qu'est cela ?

DON RICARDO.

Moi, j'espère
Qu'ils prendront votre altesse.

DON CARLOS, à part.

Altesse ! Altesse, moi !
J'ai du malheur en tout. — S'il fallait rester roi !

DON RICARDO, à part.

Baste ! empereur ou non, me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS.

Sitôt qu'ils auront fait l'empereur d'Allemagne,
Quel signal à la ville annoncera son nom ?

DON RICARDO.

Si c'est le duc de Saxe, un seul coup de canon.
Deux, si c'est le français. Trois, si c'est votre altesse.

DON CARLOS.

Et cette doña Sol ! Tout m'irrite et me blesse !
Comte, si je suis fait empereur, par hasard,
Cours la chercher. Peut-être on voudra d'un César !

DON RICARDO, souriant.

Votre altesse est bien bonne !

DON CARLOS, l'interrompant avec hauteur.

Ah ! là-dessus, silence !
Je n'ai point dit encor ce que je veux qu'on pense.
— Quand saura-t-on le nom de l'élu ?

DON RICARDO.

Mais, je crois,
Dans une heure au plus tard.

DON CARLOS.

Oh ! trois voix ! rien que trois !
— Mais écrasons d'abord ce ramas qui conspire,
Et nous verrons après à qui sera l'empire.

Il compte sur ses doigts et frappe du pied.

Toujours trois voix de moins ! Ah ! ce sont eux qui l'ont !
— Ce Corneille Agrippa pourtant en sait bien long !
Dans l'océan céleste il a vu treize étoiles
Vers la mienne du Nord venir à pleines voiles.
J'aurai l'empire, allons ! — Mais d'autre part on dit
Que l'abbé Jean Trithème à François l'a prédit.
— J'aurais dû, pour mieux voir ma fortune éclaircie,
Avec quelque armement aider la prophétie !
Toutes prédictions du sorcier le plus fin
Viennent bien mieux à terme et font meilleure fin
Quand une bonne armée, avec canons et piques,
Gens de pied, de cheval, fanfares et musiques,
Prête à montrer la route au sort qui veut broncher,
Leur sert de sage-femme et les fait accoucher.

Lequel vaut mieux, Corneille Agrippa ? Jean Trithème ?
Celui dont une armée explique le système,
Qui met un fer de lance au bout de ce qu'il dit,
Et compte maint soudard, lansquenet ou bandit,
Dont l'estoc, refaisant la fortune imparfaite,
Taille l'évènement au plaisir du prophète.
— Pauvres fous ! qui, l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire du monde et disent : J'ai mon droit !
Ils ont force canons, rangés en longues files,
Dont le souffle embrasé ferait fondre des villes,
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux, et vous croyez
Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés...
Baste ! au grand carrefour de la fortune humaine,
Qui mieux encor qu'au trône à l'abîme nous mène,
A peine ils font trois pas, qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire au livre des destins,
Ils hésitent, peu sûrs d'eux-même, et dans le doute
Au nécroman du coin vont demander leur route !

A don Ricardo.

— Va-t'en. C'est l'heure où vont venir les conjurés.
Ah ! la clef du tombeau ?

DON RICARDO, remettant une clef au roi.

Seigneur, vous songerez
Au comte de Limbourg, gardien capitulaire,
Qui me l'a confiée et fait tout pour vous plaire.

DON CARLOS, le congédiant.

Fais tout ce que j'ai dit ! tout !

DON RICARDO, s'inclinant.

J'y vais de ce pas,
Altesse !

DON CARLOS.

Il faut trois coups de canon, n'est-ce pas ?

Don Ricardo s'incline et sort.

Don Carlos, resté seul, tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête fléchit sur sa poitrine ; puis il la relève et se tourne vers le tombeau.

SCÈNE II

DON CARLOS, seul.

Charlemagne, pardon ! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Charlemagne est ici ! Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ?
— Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape ou son césar,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,

Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon ;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
— L'empereur ! l'empereur ! être empereur ! — O rage,
Ne pas l'être ! — et sentir son cœur plein de courage ! —
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !
Qu'il fut grand ! De son temps c'était encor plus beau.
Le pape et l'empereur ! ce n'était plus deux hommes.
Pierre et César ! en eux accouplant les deux Romes,
Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
Redonnant une forme, une âme au genre humain,
Faisant refondre en bloc peuples et pêle-mêle

Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
Et tous deux remettant au moule de leur main
Le bronze qui restait du vieux monde romain !
Oh ! quel destin ! — Pourtant cette tombe est la sienne !
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée, avoir été la loi !
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
Quoi ! pour titre césar et pour nom Charlemagne !
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde !... — et que tout tienne là !
Ah ! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
Que fait un empereur ! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte ; élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
Taillez à larges pans un édifice immense !
Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? ô démence !
Cette pierre ! Et du titre et du nom triomphants ?
Quelques lettres, à faire épeler des enfants !
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme !... — Oh ! l'empire ! l'empire !
Que m'importe ! j'y touche, et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit : Tu l'auras ! — Je l'aurai. —
Si je l'avais !... — O ciel ! être ce qui commence !
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales ;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons ;
Puis clercs et soldats; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
— Les hommes ! c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,

Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
A travers tant d'échos nous arrive fanfare !
Les hommes ! — Des cités, des tours, un vaste essaim, —
De hauts clochers d'église à sonner le tocsin ! —

Rêvant.

Base de nations portant sur leurs épaules
La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
La balancent, branlante, à leur vaste roulis,
Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
Lèvent les yeux au ciel... Rois ! regardez en bas !
— Ah ! le peuple ! — océan ! — onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
Miroir où rarement un roi se voit en beau !
Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !
— Gouverner tout cela ! — Monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte ! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme!
Avoir l'abîme là !... — Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement !
Oh ! d'états et de rois mouvante pyramide,
Ton faîte est bien étroit ! Malheur au pied timide !
A qui me retiendrai-je ? — Oh ! si j'allais faillir
En sentant sous mes pieds le monde tressaillir !
En sentant vivre, sourdre, et palpiter la terre !
— Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire ?
Le pourrai-je porter seulement ? Qu'ai-je en moi ?
Être empereur, mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune

Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
Qui me conseillera ?

Il tombe à deux genoux devant le tombeau.

Charlemagne ! c'est toi !
Ah ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose,
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complaît et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !
— N'est-ce pas ? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain !
Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquilons,
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle !
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde

Carlos étudier ta tête comme un monde ;
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant,
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille !

Il approche la clef de la serrure.

Entrons.

Il recule.

Dieu ! s'il allait me parler à l'oreille !
S'il était là, debout et marchant à pas lents !
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs !
Entrons toujours !

Bruit de pas.

On vient. Qui donc ose à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure ?
Qui donc ?

Le bruit s'approche.

Ah ! j'oubliais ! ce sont mes assassins.
Entrons !

Il ouvre la porte du tombeau, qu'il referme sur lui. — Entrent plusieurs hommes, marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.

SCÈNE III

LES CONJURÉS

Ils vont les uns aux autres, en se prenant la main et en échangeant quelques paroles à voix basse.

PREMIER CONJURÉ, portant seul une torche allumée.

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

PREMIER CONJURÉ.

Les saints
Nous protègent.

TROISIÈME CONJURÉ.

Les morts nous servent.

PREMIER CONJURÉ.

Dieu nous garde.

Bruit de pas dans l'ombre.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Qui vive ?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

Entrent de nouveaux conjurés. — Bruit de pas.

PREMIER CONJURÉ, au troisième.

Regarde ;
Il vient encor quelqu'un.

TROISIÈME CONJURÉ.

Qui vive ?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

TROISIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

Entrent de nouveaux conjurés, qui échangent des signes de mains avec tous les autres.

PREMIER CONJURÉ.

C'est bien. Nous voilà tous. — Gotha,
Fais le rapport. — Amis, l'ombre attend la lumière.

Tous les conjurés s'asseyent en demi-cercle sur des tombeaux. Le premier conjuré passe tour à tour devant tous, et chacun allume à sa torche une cire qu'il tient à la main. Puis le premier conjuré va s'asseoir en silence sur une tombe au centre du cercle et plus haute que les autres.

LE DUC DE GOTHA, se levant.

Amis, Charles d'Espagne, étranger par sa mère,
Prétend au saint-empire.

PREMIER CONJURÉ.

Il aura le tombeau.

LE DUC DE GOTHA.

Il jette sa torche à terre et l'écrase du pied.

Qu'il en soit de son front comme de ce flambeau !

TOUS.

Que ce soit !

PREMIER CONJURÉ.

Mort à lui !

LE DUC DE GOTHA.

Qu'il meure !

TOUS.

Qu'on l'immole !

DON JUAN DE HARO.

Son père est allemand.

LE DUC DE LUTZELBOURG.

Sa mère est espagnole.

LE DUC DE GOTHA.

Il n'est plus espagnol et n'est pas allemand.
Mort !

UN CONJURÉ.

Si les électeurs allaient en ce moment
Le nommer empereur ?

PREMIER CONJURÉ.

Eux ! lui ! jamais !

DON GIL TELLEZ GIRON.

Qu'importe !
Amis ! frappons la tête et la couronne est morte !

PREMIER CONJURÉ.

S'il a le saint-empire, il devient, quel qu'il soit,
Très auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt !

LE DUC DE GOTHA.

Le plus sûr, c'est qu'avant d'être auguste, il expire.

PREMIER CONJURÉ.

On ne l'élira point !

TOUS.

Il n'aura pas l'empire !

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de bras pour le mettre au linceul ?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de coups au cœur ?

TOUS.

Un seul

PREMIER CONJURÉ.

Qui frappera ?

TOUS.

Nous tous.

PREMIER CONJURÉ.

La victime est un traître.
Ils font un empereur ; nous, faisons un grand-prêtre.
Tirons au sort.

Tous les conjurés écrivent leurs noms sur leurs tablettes, déchirent la feuille, la roulent, et vont l'un après l'autre la jeter dans l'urne d'un tombeau. — Puis le premier conjuré dit :

Prions.

Tous s'agenouillent. Le premier conjuré se lève et dit :

Que l'élu croie en Dieu,
Frappe comme un romain, meure comme un hébreu !
Il faut qu'il brave roue et tenailles mordantes,
Qu'il chante aux chevalets, rie aux lampes ardentes,
Enfin que pour tuer et mourir, résigné,
Il fasse tout !

Il tire un des parchemins de l'urne.

TOUS.

Quel nom ?

PREMIER CONJURÉ, à haute voix.

Hernani.

HERNANI, sortant de la foule des conjurés.

J'ai gagné !
— Je te tiens, toi que j'ai si longtemps poursuivie,
Vengeance !

DON RUY GOMEZ, perçant la foule et prenant Hernani à part.

Oh ! cède-moi ce coup !

HERNANI.

Non, sur ma vie !
Oh ! ne m'enviez pas ma fortune, seigneur !
C'est la première fois qu'il m'arrive bonheur.

DON RUY GOMEZ.

Tu n'as rien. Eh bien, tout, fiefs, châteaux, vasselages,
Cent mille paysans dans mes trois cents villages,
Pour ce coup à frapper, je te les donne, ami !

HERNANI.

Non !

LE DUC DE GOTHA.

Ton bras porterait un coup moins affermi,
Vieillard !

DON RUY GOMEZ.

Arrière, vous ! sinon le bras, j'ai l'âme.
Aux rouilles du fourreau ne jugez point la lame.

A Hernani.

Tu m'appartiens !

HERNANI.

Ma vie à vous, la sienne à moi.

DON RUY GOMEZ, tirant le cor de sa ceinture.

Eh bien, écoute, ami. Je te rends ce cor.

HERNANI, ébranlé.

Quoi !
La vie ! — Eh ! que m'importe ! Ah ! je tiens ma vengeance!
Avec Dieu dans ceci je suis d'intelligence.
J'ai mon père à venger... peut-être plus encor !
— Elle, me la rends-tu ?

DON RUY GOMEZ.

Jamais ! Je rends ce cor.

HERNANI.

Non !

DON RUY GOMEZ.

Réfléchis, enfant.

HERNANI.

Duc, laisse-moi ma proie.

DON RUY GOMEZ.

Eh bien ! maudit sois-tu de m'ôter cette joie !

Il remet le cor à sa ceinture.

PREMIER CONJURÉ, à Hernani.

Frère ! avant qu'on ait pu l'élire, il serait bien
D'attendre dès ce soir Carlos...

HERNANI.

Ne craignez rien !
Je sais comment on pousse un homme dans la tombe.

PREMIER CONJURÉ.

Que toute trahison sur le traître retombe,
Et Dieu soit avec vous ! — Nous, comtes et barons,
S'il périt sans tuer, continuons ! Jurons
De frapper tour à tour et sans nous y soustraire
Carlos qui doit mourir.

TOUS, tirant leurs épées.

Jurons !

LE DUC DE GOTHA, au premier conjuré.

Sur quoi, mon frère ?

DON RUY GOMEZ retourne son épée, la prend par la pointe et l'élève au-dessus de sa tête.

Jurons sur cette croix !

TOUS, élevant leurs épées.

Qu'il meure impénitent !

On entend un coup de canon éloigné. Tous s'arrêtent en silence. — La porte du tombeau s'entr'ouvre. Don Carlos paraît sur le seuil. Pâle, il écoute. — Un second coup. — Un troisième coup. — Il ouvre tout à fait la porte du tombeau, mais sans faire un pas, debout et immobile sur le seuil.

SCÈNE IV

LES CONJURÉS, DON CARLOS ; puis DON RICARDO, SEIGNEURS, GARDES ; LE ROI DE BOHÊME ; LE DUC DE BAVIÈRE ; puis DOÑA SOL.

DON CARLOS.

Messieurs, allez plus loin ! l'empereur vous entend.

Tous les flambeaux s'éteignent à la fois. — Profond silence. — Il fait un pas dans les ténèbres, si épaisses qu'on y distingue à peine les conjurés muets et immobiles.

Silence et nuit ! l'essaim en sort et s'y replonge.
Croyez-vous que ceci va passer comme un songe,
Et que je vous prendrai, n'ayant plus vos flambeaux,
Pour des hommes de pierre, assis sur leurs tombeaux ?
Vous parliez tout à l'heure assez haut, mes statues !
Allons ! relevez donc vos têtes abattues,
Car voici Charles-Quint ! Frappez, faites un pas !
Voyons, oserez-vous ? — Non, vous n'oserez pas.
Vos torches flamboyaient sanglantes sous ces voûtes.
Mon souffle a donc suffi pour les éteindre toutes !
Mais voyez, et tournez vos yeux irrésolus,
Si j'en éteins beaucoup, j'en allume encor plus.

Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit, toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes. A leur tête, le duc d'Alcala, le marquis d'Almuñan.

Accourez, mes faucons ! j'ai le nid, j'ai la proie !

Aux conjurés.

J'illumine à mon tour. Le sépulcre flamboie,
Regardez !

Aux soldats.

Venez tous, car le crime est flagrant.

HERNANI, regardant les soldats.

A la bonne heure ! — Seul, il me semblait trop grand.
C'est bien. J'ai cru d'abord que c'était Charlemagne.
Ce n'est que Charles-Quint.

DON CARLOS, au duc d'Alcala.

Connétable d'Espagne !

Au marquis d'Almuñan.

Amiral de Castille, ici ! — Désarmez-les.

On entoure les conjurés et on les désarme.

DON RICARDO, accourant et s'inclinant jusqu'à terre.

Majesté !

DON CARLOS.

Je te fais alcade du palais.

DON RICARDO, s'inclinant de nouveau.

Deux électeurs, au nom de la chambre dorée,
Viennent complimenter la majesté sacrée.

DON CARLOS.

Qu'ils entrent.

Bas à Ricardo.

Doña Sol.

Ricardo salue et sort. Entrent, avec flambeaux et fanfares, le roi de Bohême et le duc de Bavière, tout en drap d'or, couronnes en tête. — Nombreux cortège de seigneurs allemands, portant la bannière de l'empire, l'aigle à deux têtes, avec l'écusson d'Espagne au milieu. — Les soldats s'écartent, se rangent en haie, et font passage aux deux électeurs, jusqu'à l'empereur, qu'ils saluent profondément, et qui leur rend leur salut en soulevant son chapeau.

LE DUC DE BAVIÈRE.

Charles ! roi des romains,
Majesté très sacrée, empereur ! dans vos mains
Le monde est maintenant, car vous avez l'empire.
Il est à vous, ce trône où tout monarque aspire !
Frédéric, duc de Saxe, y fut d'abord élu,
Mais, vous jugeant plus digne, il n'en a pas voulu.
Venez donc recevoir la couronne et le globe.
Le Saint-Empire, ô roi, vous revêt de la robe,
Il vous arme du glaive, et vous êtes très grand.

DON CARLOS.

J'irai remercier le collège en rentrant.
Allez, messieurs. Merci, mon frère de Bohême,
Mon cousin de Bavière. Allez. J'irai moi-même.

LE ROI DE BOHÊME.

Charles, du nom d'amis nos aïeux se nommaient.
Mon père aimait ton père, et leurs pères s'aimaient.
Charles, si jeune en butte aux fortunes contraires,
Dis, veux-tu que je sois ton frère entre tes frères ?
Je t'ai vu tout enfant, et ne puis oublier...

DON CARLOS, l'interrompant.

Roi de Bohême ! eh bien, vous êtes familier !

Il lui présente sa main à baiser, ainsi qu'au duc de Bavière, puis congédie les deux électeurs, qui le saluent profondément.

Allez !

Sortent les deux électeurs avec leur cortège.

LA FOULE.

Vivat !

DON CARLOS, à part.

J'y suis ! et tout m'a fait passage !
Empereur ! — Au refus de Frédéric-le-Sage !

Entre doña Sol, conduite par Ricardo.

DOÑA SOL.

Des soldats ! l'empereur ! O ciel ! coup imprévu !
Hernani !

HERNANI.

Doña Sol !

DON RUY GOMEZ, à côté d'Hernani, à part.

Elle ne m'a point vu !

Doña Sol court à Hernani. Il la fait reculer d'un regard de défiance.

HERNANI.

Madame !...

DOÑA SOL, tirant le poignard de son sein.

J'ai toujours son poignard !

HERNANI, lui tendant les bras.

Mon amie !

DON CARLOS.

Silence, tous !

Aux conjurés.

Votre âme est-elle raffermie ?
Il convient que je donne au monde une leçon.
Lara le castillan et Gotha le saxon,
Vous tous ! que venait-on faire ici ? parlez.

HERNANI, faisant un pas.

Sire,
La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire.
Nous gravions la sentence au mur de Balthazar.

Il tire un poignard et l'agite.

Nous rendions à César ce qu'on doit à César.

DON CARLOS.

Bien !

A don Ruy Gomez.

Vous traître, Silva !

DON RUY GOMEZ.

Lequel de nous deux, sire ?

HERNANI, se retournant vers les conjurés.

Nos têtes et l'empire ! il a ce qu'il désire.

A l'empereur.

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas.
La pourpre vous va mieux. Le sang n'y paraît pas.

DON CARLOS, à don Ruy Gomez.

Mon cousin de Silva, c'est une félonie
A faire du blason rayer ta baronnie !
C'est haute trahison, don Ruy, songes-y bien.

DON RUY GOMEZ.

Les rois Rodrigue font les comtes Julien.

DON CARLOS, au duc d'Alcala.

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte.
Le reste !...

Don Ruy Gomez, le duc de Lutzelbourg, le duc de Gotha, don Juan de Haro, don Guzman de Lara, don Tellez Giron, le baron de Hohenbourg, se séparent du groupe des conjurés, parmi lesquels est resté Hernani. — Le duc d'Alcala les entoure étroitement de gardes.

DOÑA SOL, à part.

Il est sauvé !

HERNANI, sortant du groupe des conjurés.

Je prétends qu'on me compte !

A don Carlos.

Puisqu'il s'agit de hache ici, que Hernani,
Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni,
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.
Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna
M'a fait duc de Segorbe et duc de Cardona,
Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
Je suis Jean d'Aragon, grand-maître d'Avis, né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille !
Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
Donc, le ciel m'a fait duc, et l'exil montagnard.

Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
Sur les monts et dans l'eau des torrents retrempée,

Il met son chapeau.

Aux autres conjurés.

Couvrons-nous, grands d'Espagne !

Tous les espagnols se couvrent.

A don Carlos.

Oui, nos têtes, ô roi,
Ont le droit de tomber couvertes devant toi !

Aux prisonniers.

— Silva, Haro, Lara, gens de titre et de race,
Place à Jean d'Aragon ! ducs et comtes, ma place !

Aux courtisans et aux gardes.

Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets !
Et si vos échafauds sont petits, changez-les !

Il vient se joindre au groupe des seigneurs prisonniers.

DOÑA SOL.

Ciel !

DON CARLOS.

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI.

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront, que l'offenseur oublie en insensé,
Vit, et toujours remue au cœur de l'offensé.

DON CARLOS.

Donc je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils de pères qui font choir la tête des vôtres !

DOÑA SOL, se jetant à genoux devant l'empereur.

Sire, pardon ! pitié ! Sire, soyez clément !
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,
Mon époux ! En lui seul je respire. Oh ! je tremble.
Sire, ayez la pitié de nous tuer ensemble !
Majesté ! je me traîne à vos sacrés genoux !
Je l'aime ! Il est à moi, comme l'empire à vous !
Oh ! grâce !

Don Carlos la regarde immobile.

Quel penser sinistre vous absorbe ?

DON CARLOS.

Allons ! relevez-vous, duchesse de Segorbe,
Comtesse Albatera, marquise de Monroy...

A Hernani.

— Tes autres noms, don Juan ?

HERNANI.

Qui parle ainsi ? le roi ?

DON CARLOS.

Non, l'empereur.

DOÑA SOL, se relevant.

Grand Dieu !

DON CARLOS, la montrant à Hernani.

Duc, voilà ton épouse.

HERNANI, les yeux au ciel et doña Sol dans ses bras.

Juste Dieu !

DON CARLOS, à don Ruy Gomez.

Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais. Mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, sombre.

Ce n'est pas ma noblesse.

HERNANI, regardant doña Sol avec amour et la tenant embrassée.

Oh ! ma haine s'en va !

Il jette son poignard.

DON RUY GOMEZ, à part, les regardant tous deux.

Éclaterai-je ? oh ! non ! Fol amour ! douleur folle !
Tu leur ferais pitié, vieille tête espagnole !
Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret,
Laisse ronger ton cœur. Pas un cri. — L'on rirait !

DOÑA SOL, dans les bras d'Hernani.

O mon duc !

HERNANI.

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

DOÑA SOL.

O bonheur !

DON CARLOS, à part, la main dans sa poitrine.

Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
Laisse régner l'esprit, que longtemps tu troublas,
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

L'œil fixé sur sa bannière.

L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.
A la place du cœur il n'a qu'un écusson.

HERNANI.

Ah ! vous êtes César !

DON CARLOS, à Hernani.

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne.

Montrant doña Sol.

Il est digne aussi d'elle.
— A genoux, duc !

Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa toison-d'or et la lui passe au cou.

Reçois ce collier.

Don Carlos tire son épée et l'en frappe trois fois sur l'épaule.

Sois fidèle !
Par saint Étienne, duc, je te fais chevalier.

Il le relève et l'embrasse.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime !
Ah ! tu vas être heureux ; moi, je suis empereur.

Aux conjurés.

Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne !
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.
Ce n'est pas vainement qu'à Charles premier, roi,
L'empereur Charles-Quint succède, et qu'une loi

Change, aux yeux de l'Europe, orpheline éplorée,
L'altesse catholique en majesté sacrée.

Les conjurés tombent à genoux.

LES CONJURÉS.

Gloire à Carlos !

DON RUY GOMEZ, à don Carlos.

Moi seul je reste condamné.

DON CARLOS.

Et moi !

DON RUY GOMEZ, à part.

Mais, comme lui, je n'ai point pardonné !

HERNANI.

Qui donc nous change tous ainsi ?

TOUS, soldats, conjurés, seigneurs.

Vive Allemagne !
Honneur à Charles-Quint !

DON CARLOS, se tournant vers le tombeau.

Honneur à Charlemagne !
Laissez-nous seuls tous deux.

Tous sortent.

SCÈNE V

DON CARLOS, seul.

Il s'incline devant le tombeau.

Es-tu content de moi ?
Ai-je bien dépouillé les misères du roi,
Charlemagne ? Empereur, suis-je bien un autre homme ?
Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome ?
Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher ?
Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
Dans ce sentier, semé des ruines vandales,
Que tu nous as battu de tes larges sandales ?
Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau ?
Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau ?
— Ah ! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
Le danois à punir, le Saint-Père à payer,
Venise, Soliman, Luther, François premier,
Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
Des pièges, des écueils, des ennemis sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence ?
Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence !

ACTE CINQUIÈME

LA NOCE

SARAGOSSE.

Une terrasse du palais d'Aragon. Au fond, la rampe d'un escalier qui s'enfonce dans le jardin. A droite et à gauche, deux portes donnant sur une terrasse, que ferme une balustrade surmontée de deux rangs d'arcades moresques, au-dessus et au travers desquelles on voit les jardins du palais, les jets d'eau dans l'ombre, les bosquets avec les lumières qui s'y promènent, et au fond les faîtes gothiques et arabes du palais illuminé. Il est nuit. On entend des fanfares éloignées. Des masques, des dominos, épars, isolés, ou groupés, traversent çà et là la terrasse. Sur le devant, un groupe de jeunes seigneurs, les masques à la main, riant et causant à grand bruit.

SCÈNE PREMIÈRE

DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY, DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUÑAN, DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA, DON FRANCISCO DE SOTOMAYOR, COMTE DE VELALCAZAR, DON GARCI SUAREZ DE CARBAJAL, COMTE DE PEÑALVER.

DON GARCI.

Ma foi, vive la joie et vive l'épousée !

DON MATIAS, regardant au balcon.

Saragosse ce soir se met à la croisée.

DON GARCI.

Et fait bien ! on ne vit jamais noce aux flambeaux
Plus gaie, et nuit plus douce, et mariés plus beaux !

DON MATIAS.

Bon empereur !

DON SANCHO.

Marquis, certain soir qu'à la brune
Nous allions avec lui tous deux cherchant fortune,
Qui nous eût dit qu'un jour tout finirait ainsi ?

DON RICARDO, l'interrompant.

J'en étais.

Aux autres.

Écoutez l'histoire que voici :
Trois galants, un bandit que l'échafaud réclame,
Puis un duc, puis un roi, d'un même cœur de femme
Font le siège à la fois. — L'assaut donné, qui l'a ?
C'est le bandit.

DON FRANCISCO.

Mais rien que de simple en cela.
L'amour et la fortune, ailleurs comme en Espagne,
Sont jeux de dés pipés. C'est le voleur qui gagne !

DON RICARDO.

Moi, j'ai fait ma fortune à voir faire l'amour.
D'abord comte, puis grand, puis alcade de cour,
J'ai fort bien employé mon temps, sans qu'on s'en doute.

DON SANCHO.

Le secret de monsieur, c'est d'être sur la route
Du roi...

DON RICARDO.

Faisant valoir mes droits, mes actions.

DON GARCI.

Vous avez profité de ses distractions.

DON MATIAS.

Que devient le vieux duc ? Fait-il clouer sa bière ?

DON SANCHO.

Marquis, ne riez pas ! car c'est une âme fière.
Il aimait doña Sol, ce vieillard. Soixante ans
Ont fait ses cheveux gris, un jour les a faits blancs.

DON GARCI.

Il n'a pas reparu, dit-on, à Saragosse ?

DON SANCHO.

Vouliez-vous pas qu'il mît son cercueil de la noce ?

DON FRANCISCO.

Et que fait l'empereur ?

DON SANCHO.

L'empereur aujourd'hui
Est triste. Le Luther lui donne de l'ennui.

DON RICARDO.

Ce Luther, beau sujet de soucis et d'alarmes.
Que j'en finirais vite avec quatre gens d'armes !

DON MATIAS.

Le Soliman aussi lui fait ombre.

DON GARCI.

Ah ! Luther,
Soliman, Neptunus, le diable et Jupiter,
Que me font ces gens-là ? Les femmes sont jolies,
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies !

DON SANCHO.

Voilà l'essentiel.

DON RICARDO.

Garci n'a point tort. Moi,
Je ne suis plus le même un jour de fête, et croi
Qu'un masque que je mets me fait une autre tête,
En vérité !

DON SANCHO, bas à Matias.

Que n'est-ce alors tous les jours fête !

DON FRANCISCO, montrant la porte à droite.

Messeigneurs, n'est-ce pas la chambre des époux ?

DON GARCI, avec un signe de tête.

Nous les verrons venir dans l'instant.

DON FRANCISCO.

Croyez-vous ?

DON GARCI.

Hé ! sans doute !

DON FRANCISCO.

Tant mieux. L'épousée est si belle !

DON RICARDO.

Que l'empereur est bon ! — Hernani, ce rebelle
Avoir la toison-d'or ! marié ! pardonné !
Loin de là, s'il m'eût cru, l'empereur eût donné
Lit de pierre au galant, lit de plume à la dame.

DON SANCHO, bas à don Matias.

Que je le crèverais volontiers de ma lame !
Faux seigneur de clinquant recousu de gros fil !
Pourpoint de comte, empli de conseils d'alguazil !

DON RICARDO, s'approchant.

Que dites-vous là ?

DON MATIAS, bas à don Sancho.

Comte, ici pas de querelle !

A don Ricardo.

Il me chante un sonnet de Pétrarque à sa belle.

DON GARCI.

Avez-vous remarqué, messieurs, parmi les fleurs,
Les femmes, les habits de toutes les couleurs,
Ce spectre, qui, debout contre une balustrade,
De son domino noir tachait la mascarade ?

DON RICARDO.

Oui, pardieu !

DON GARCI.

Qu'est-ce donc ?

DON RICARDO.

Mais, sa taille, son air...
C'est don Prancasio, général de la mer.

DON FRANCISCO.

Non.

DON GARCI.

Il n'a pas quitté son masque.

DON FRANCISCO.

Il n'avait garde.
C'est le duc de Soma qui veut qu'on le regarde.
Rien de plus.

DON RICARDO.

Non. Le duc m'a parlé.

DON GARCI.

Qu'est-ce alors
Que ce masque ? — Tenez, le voilà.

Entre un domino noir qui traverse lentement la terrasse au fond. Tous se retournent et le suivent des yeux, sans qu'il paraisse y prendre garde.

DON SANCHO.

Si les morts
Marchent, voici leur pas.

DON GARCI, courant au domino noir.

Beau masque !...

Le domino noir se retourne et s'arrête. Garci recule.

Sur mon âme,
Messeigneurs, dans ses yeux j'ai vu luire une flamme !

DON SANCHO.

Si c'est le diable, il trouve à qui parler.

Il va au domino noir, toujours immobile.

Mauvais !
Nous viens-tu de l'enfer ?

LE MASQUE.

Je n'en viens pas, j'y vais.

Il reprend sa marche et disparaît par la rampe de l'escalier.
Tous le suivent des yeux avec une sorte d'effroi.

DON MATIAS.

La voix est sépulcrale autant qu'on le peut dire.

DON GARCI.

Baste ! ce qui fait peur ailleurs, au bal fait rire.

DON SANCHO.

Quelque mauvais plaisant !

DON GARCI.

Ou si c'est Lucifer
Qui vient nous voir danser, en attendant l'enfer,
Dansons !

DON SANCHO.

C'est à coup sûr quelque bouffonnerie.

DON MATIAS.

Nous le saurons demain.

DON SANCHO, à don Matias.

Regardez, je vous prie.
Que devient-il ?

DON MATIAS, à la balustrade de la terrasse.

Il a descendu l'escalier.
Plus rien.

DON SANCHO.

C'est un plaisant drôle !

Rêvant.

C'est singulier.

DON GARCI, à une dame qui passe.

Marquise, dansons-nous celle-ci ?

Il la salue et lui présente la main.

LA DAME.

Mon cher comte,
Vous savez, avec vous, que mon mari les compte.

DON GARCI.

Raison de plus. Cela l'amuse apparemment.
C'est son plaisir. Il compte, et nous dansons.

La dame lui donne la main, et ils sortent.

DON SANCHO, pensif.

Vraiment,
C'est singulier !

DON MATIAS.

Voici les mariés. Silence !

Entrent Hernani et doña Sol se donnant la main. Doña Sol en magnifique habit de mariée ; Hernani tout en velours noir, avec la toison-d'or au cou. Derrière eux, foule de masques, de dames et de seigneurs qui leur font cortège. Deux hallebardiers en riche livrée les suivent, et quatre pages les précèdent. Tout le monde se range et s'incline sur leur passage. Fanfare.

SCÈNE II

LES MÊMES, HERNANI, DOÑA SOL, SUITE.

HERNANI, saluant.

Chers amis !

DON RICARDO, allant à lui et s'inclinant.

Ton bonheur fait le nôtre, excellence !

DON FRANCISCO, contemplant doña Sol.

Saint-Jacques monseigneur ! c'est Vénus qu'il conduit !

DON MATIAS.

D'honneur, on est heureux un pareil jour la nuit !

DON FRANCISCO,
montrant à don Matias la chambre nuptiale.

Qu'il va se passer là de gracieuses choses !
Être fée, et tout voir, feux éteints, portes closes,
Serait-ce pas charmant ?

DON SANCHO, à don Matias.

Il est tard. Partons-nous ?

Tous vont saluer les mariés et sortent, les uns par la porte, les autres par l'escalier du fond.

HERNANI, les reconduisant.

Dieu vous garde !

DON SANCHO, resté le dernier, lui serre la main.

Soyez heureux !

Il sort.

Hernani et doña Sol restent seuls. Bruit de pas et de voix qui s'éloignent, puis cessent tout à fait. Pendant tout le commencement de la scène qui suit, les fanfares et les lumières éloignées s'éteignent par degrés. La nuit et le silence reviennent peu à peu.

SCÈNE III

HERNANI, DOÑA SOL.

DOÑA SOL.

Ils s'en vont tous,

Enfin !

HERNANI, cherchant à l'attirer dans ses bras.

Cher amour !

DOÑA SOL, rougissant et reculant.

C'est... qu'il est tard, ce me semble

HERNANI.

Ange ! il est toujours tard pour être seuls ensemble.

DOÑA SOL.

Ce bruit me fatiguait. N'est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur ?

HERNANI.

Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave.
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave.
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs.
Son sourire est moins près du rire que des pleurs.

DOÑA SOL.

Dans vos yeux, ce sourire est le jour.

Hernani cherche à l'entraîner vers la porte. Elle rougit.

Tout à l'heure.

HERNANI.

Oh ! je suis ton esclave ! Oui, demeure, demeure !
Fais ce que tu voudras. Je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais ! ce que tu fais est bien !
Je rirai si tu veux, je chanterai. Mon âme
Brûle... Eh ! dis au volcan qu'il étouffe sa flamme,
Le volcan fermera ses gouffres entr'ouverts,
Et n'aura sur ses flancs que fleurs et gazons verts.
Car le géant est pris, le Vésuve est esclave !
Et que t'importe, à toi, son cœur rongé de lave ?
Tu veux des fleurs ? c'est bien ! Il faut que de son mieux
Le volcan tout brûlé s'épanouisse aux yeux !

DOÑA SOL.

Oh ! que vous êtes bon pour une pauvre femme,
Hernani de mon cœur !

HERNANI.

Quel est ce nom, madame ?
Ah ! ne me nomme plus de ce nom, par pitié !
Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié !
Je sais qu'il existait autrefois, dans un rêve,
Un Hernani, dont l'œil avait l'éclair du glaive,
Un homme de la nuit et des monts, un proscrit
Sur qui le mot *vengeance* était partout écrit,
Un malheureux traînant après lui l'anathème !
Mais je ne connais pas ce Hernani. — Moi, j'aime
Les prés, les fleurs, les bois, le chant du rossignol.
Je suis Jean d'Aragon, mari de doña Sol !
Je suis heureux !

DOÑA SOL.

Je suis heureuse !

HERNANI.

Que m'importe
Les haillons qu'en entrant j'ai laissés à la porte !
Voici que je reviens à mon palais en deuil.
Un ange du Seigneur m'attendait sur le seuil.
J'entre, et remets debout les colonnes brisées,
Je rallume le feu, je rouvre les croisées,
Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour,
Je ne suis plus que joie, enchantement, amour.
Qu'on me rende mes tours, mes donjons, mes bastilles,
Mon panache, mon siège au conseil des Castilles,
Vienne ma doña Sol rouge et le front baissé,
Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé !

Je n'ai rien vu, rien dit, rien fait. Je recommence,
J'efface tout, j'oublie ! Ou sagesse ou démence,
Je vous ai, je vous aime, et vous êtes mon bien !

DOÑA SOL, examinant sa toison-d'or.

Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien !

HERNANI.

Vous vîtes avant moi le roi mis de la sorte.

DOÑA SOL.

Je n'ai pas remarqué. Tout autre, que m'importe !
Puis, est-ce le velours ou le satin encor ?
Non, mon duc, c'est ton cou qui sied au collier d'or.
Vous êtes noble et fier, monseigneur.

Il veut l'entraîner.

Tout à l'heure !
Un moment ! — Vois-tu bien, c'est la joie ! et je pleure !
Viens voir la belle nuit.

Elle va à la balustrade.

Mon duc, rien qu'un moment !
Le temps de respirer et de voir seulement.
Tout s'est éteint, flambeaux et musique de fête.
Rien que la nuit et nous. Félicité parfaite !
Dis, ne le crois-tu pas ? sur nous, tout en dormant,
La nature à demi veille amoureusement.
Pas un nuage au ciel. Tout, comme nous, repose.
Viens, respire avec moi l'air embaumé de rose !
Regarde. Plus de feux, plus de bruit. Tout se tait.
La lune tout à l'heure à l'horizon montait ;
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble,

Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant,
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment !

HERNANI.

Ah ! qui n'oublierait tout à cette voix céleste !
Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.
Et comme un voyageur, sur un fleuve emporté,
Qui glisse sur les eaux par un beau soir d'été,
Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée erre en tes rêveries !

DOÑA SOL.

Ce silence est trop noir, ce calme est trop profond.
Dis, ne voudrais-tu pas voir une étoile au fond ?
Ou qu'une voix des nuits, tendre et délicieuse,
S'élevant tout à coup, chantât ?...

HERNANI, souriant.

Capricieuse !
Tout à l'heure on fuyait la lumière et les chants !

DOÑA SOL.

Le bal ! — Mais un oiseau qui chanterait aux champs !
Un rossignol perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin !... Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse, et, comme un divin chœur,
Éveille mille voix qui chantent dans le cœur !
Ah ! ce serait charmant !

On entend le bruit lointain d'un cor dans l'ombre.

Dieu ! je suis exaucée !

HERNANI, tressaillant, à part.

Ah ! malheureuse !

DOÑA SOL.

Un ange a compris ma pensée, —
Ton bon ange sans doute ?

HERNANI, amèrement.

Oui, mon bon ange !

Le cor recommence. — A part.

Encor !

DOÑA SOL, souriant.

Don Juan, je reconnais le son de votre cor !

HERNANI.

N'est-ce pas ?

DOÑA SOL.

Seriez-vous dans cette sérénade
De moitié ?

HERNANI.

De moitié, tu l'as dit.

DOÑA SOL.

Bal maussade !
Oh ! que j'aime bien mieux le cor au fond des bois !
Et puis, c'est votre cor, c'est comme votre voix.

Le cor recommence.

HERNANI, à part.

Ah ! le tigre est en bas qui hurle, et veut sa proie.

DOÑA SOL.

Don Juan, cette harmonie emplit le cœur de joie.

HERNANI, se levant terrible.

Nommez-moi Hernani ! nommez-moi Hernani !
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini !

DOÑA SOL, tremblante.

Qu'avez-vous ?

HERNANI.

Le vieillard !

DOÑA SOL.

Dieu ! quels regards funèbres !
Qu'avez-vous ?

HERNANI.

Le vieillard, qui rit dans les ténèbres !
— Ne le voyez-vous pas ?

DOÑA SOL.

Où vous égarez-vous ?
Qu'est-ce que ce vieillard ?

HERNANI.

Le vieillard !

DOÑA SOL, tombant à genoux.

A genoux
Je t'en supplie, oh ! dis, quel secret te déchire ?
Qu'as-tu ?

HERNANI.

Je l'ai juré !

DOÑA SOL.

Juré ?

Elle suit tous ses mouvements avec anxiété. Il s'arrête tout à coup et passe la main sur son front.

HERNANI, à part.

Qu'allais-je dire ?
Épargnons-la.

Haut.

Moi, rien. De quoi t'ai-je parlé ?

DOÑA SOL.

Vous avez dit...

HERNANI.

Non. Non. J'avais l'esprit troublé...
Je souffre un peu, vois-tu. N'en prends pas d'épouvante.

DOÑA SOL.

Te faut-il quelque chose ? ordonne à ta servante.

Le cor recommence.

HERNANI, à part.

Il le veut ! il le veut ! Il a mon serment !

Cherchant à sa ceinture sans épée et sans poignard.

— Rien !
Ce devrait être fait ! — Ah !...

DOÑA SOL.

Tu souffres donc bien ?

HERNANI.

Une blessure ancienne, et qui semblait fermée,
Se rouvre...

A part.

Éloignons-la.

Haut.

Doña Sol, bien-aimée,
Écoute. — Ce coffret qu'en des jours — moins heureux —
Je portais avec moi...

DOÑA SOL.

Je sais ce que tu veux.
Eh bien, qu'en veux-tu faire ?

HERNANI.

Un flacon qu'il renferme
Contient un élixir, qui pourra mettre un terme
Au mal que je ressens. — Va !

DOÑA SOL.

J'y vais, mon seigneur.

Elle sort par la porte de la chambre nuptiale.

SCÈNE IV

HERNANI, seul.

Voilà donc ce qu'il vient faire de mon bonheur !
Voici le doigt fatal qui luit sur la muraille !
Oh ! que la destinée amèrement me raille !

Il tombe dans une profonde et convulsive rêverie, puis se détourne brusquement.

Hé bien ?... — Mais tout se tait. Je n'entends rien venir.
Si je m'étais trompé !...

Le masque en domino noir paraît au haut de la rampe.
Hernani s'arrête pétrifié.

SCÈNE V

HERNANI, LE MASQUE.

LE MASQUE.

« Quoi qu'il puisse advenir,
« Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu, l'heure,
« S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
« Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
« Tout sera fait. » — Ce pacte eut les morts pour témoins.
Eh bien, tout est-il fait ?

HERNANI, à voix basse.

C'est lui !

LE MASQUE.

Dans ta demeure
Je viens, et je te dis qu'il est temps. C'est mon heure.
Je te trouve en retard.

HERNANI.

Bien. Quel est ton plaisir ?
Que feras-tu de moi ? Parle.

LE MASQUE.

Tu peux choisir
Du fer ou du poison. Ce qu'il faut, je l'apporte.
Nous partirons tous deux.

HERNANI.

Soit.

LE MASQUE.

Prions-nous ?

HERNANI.

Qu'importe !

LE MASQUE.

Que prends-tu ?

HERNANI.

Le poison.

LE MASQUE.

Bien ! — Donne-moi ta main.

Il présente une fiole à Hernani, qui la reçoit en pâlissant.

Bois, — pour que je finisse.

Hernani approche la fiole de ses lèvres, puis recule.

HERNANI.

Oh ! par pitié, demain ! —
Oh ! s'il te reste un cœur, duc, ou du moins une âme,
Si tu n'es pas un spectre échappé de la flamme,
Un mort damné, fantôme ou démon désormais,
Si Dieu n'a point encor mis sur ton front : jamais !

Si tu sais ce que c'est que ce bonheur suprême
D'aimer, d'avoir vingt ans, d'épouser quand on aime,
Si jamais femme aimée a tremblé dans tes bras,
Attends jusqu'à demain ! Demain tu reviendras !

LE MASQUE.

Simple qui parle ainsi ! Demain ! demain ! — Tu railles !
Ta cloche a ce matin sonné tes funérailles !
Et que ferais-je, moi, cette nuit ? J'en mourrais.
Et qui viendrait te prendre et t'emporter après ?
Seul descendre au tombeau ! Jeune homme, il faut me suivre.

HERNANI.

Eh bien, non ! et de toi, démon, je me délivre !
Je n'obéirai pas.

LE MASQUE.

Je m'en doutais. Fort bien.
Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment ? — Ah ! sur rien !
Peu de chose, après tout ! La tête de ton père !
Cela peut s'oublier. La jeunesse est légère.

HERNANI.

Mon père ! Mon père !... — Ah ! j'en perdrai la raison !

LE MASQUE.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

HERNANI.

Duc !

LE MASQUE.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,
Adieu !

Il fait un pas pour sortir.

HERNANI.

Ne t'en va pas.

LE MASQUE.

Alors...

HERNANI.

Vieillard cruel !

Il prend la fiole.

Revenir sur mes pas à la porte du ciel !

Rentre doña Sol, sans voir le masque, qui est debout, au fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DOÑA SOL.

DOÑA SOL.

Je n'ai pu le trouver, ce coffret.

HERNANI, à part.

Dieu ! c'est elle !

Dans quel moment !

DOÑA SOL.

Qu'a-t-il ? je l'effraie, il chancelle
A ma voix ! — Que tiens-tu dans ta main ? quel soupçon !
Que tiens-tu dans ta main ? réponds.

Le domino s'est approché et se démasque. Elle pousse un cri, et reconnaît don Ruy.

C'est du poison !

HERNANI.

Grand Dieu !

DOÑA SOL, à Hernani.

Que t'ai-je fait ? quel horrible mystère !
Vous me trompiez, don Juan !

HERNANI.

Ah ! j'ai dû te le taire !
J'ai promis de mourir au duc qui me sauva.
Aragon doit payer cette dette à Silva.

DOÑA SOL.

Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe
Tous vos autres serments !

A don Ruy Gomez.

Duc, l'amour me rend forte.
Contre vous, contre tous, duc, je le défendrai.

DON RUY GOMEZ, immobile.

Défends-le si tu peux contre un serment juré.

DOÑA SOL.

Quel serment ?

HERNANI.

J'ai juré.

DOÑA SOL.

Non, non, rien ne te lie !
Cela ne se peut pas ! Crime ! attentat ! folie !

DON RUY GOMEZ.

Allons, duc !

Hernani fait un geste pour obéir. Doña Sol cherche à l'entraîner.

HERNANI.

Laissez-moi, doña Sol. Il le faut.
Le duc a ma parole, et mon père est là-haut !

DOÑA SOL, à don Ruy Gomez.

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits qu'à moi celui que j'aime !
Savez-vous ce que c'est que doña Sol ? Longtemps,
Par pitié pour votre âge et pour vos soixante ans,
J'ai fait la fille douce, innocente, et timide,
Mais voyez-vous cet œil de pleurs de rage humide ?

Elle tire un poignard de son sein.

Voyez-vous ce poignard ? — Ah ! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé ?
Prenez garde, don Ruy ! — Je suis de la famille,
Mon oncle ! — Écoutez-moi. Fussé-je votre fille,
Malheur si vous portez la main sur mon époux !

Elle jette le poignard, et tombe à genoux devant le duc.

Ah ! je tombe à vos pieds ! Ayez pitié de nous !

Grâce ! Hélas ! monseigneur, je ne suis qu'une femme,
Je suis faible, ma force avorte dans mon âme,
Je me brise aisément. Je tombe à vos genoux !
Ah ! je vous en supplie, ayez pitié de nous !

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol !

DOÑA SOL.

Pardonnez ! Nous autres espagnoles,
Notre douleur s'emporte à de vives paroles,
Vous le savez. Hélas ! vous n'étiez pas méchant !
Pitié ! vous me tuez, mon oncle, en le touchant !
Pitié ! je l'aime tant !

DON RUY GOMEZ, sombre.

Vous l'aimez trop !

HERNANI.

Tu pleures !

DOÑA SOL.

Non, non, je ne veux pas, mon amour, que tu meures !
Non ! je ne le veux pas.

A don Ruy.

Faites grâce aujourd'hui !
Je vous aimerai bien aussi, vous.

DON RUY GOMEZ.

Après lui !
De ces restes d'amour, d'amitié, — moins encore, —
Croyez-vous apaiser la soif qui me dévore ?

Montrant Hernani.

Il est seul ! il est tout ! Mais moi, belle pitié !
Qu'est-ce que je peux faire avec votre amitié ?
Ô rage ! il aurait, lui, le cœur, l'amour, le trône,
Et d'un regard de vous il me ferait l'aumône !
Et s'il fallait un mot à mes vœux insensés,
C'est lui qui vous dirait : — Dis cela, c'est assez ! —
En maudissant tout bas le mendiant avide
Auquel il faut jeter le fond du verre vide !
Honte ! dérision ! Non. Il faut en finir.
Bois.

HERNANI.

Il a ma parole et je dois la tenir.

DON RUY GOMEZ.

Allons !

Hernani approche la fiole de ses lèvres. Doña Sol se jette sur son bras.

DOÑA SOL.

Oh ! pas encor ! Daignez tous deux m'entendre !

DON RUY GOMEZ.

Le sépulcre est ouvert, et je ne puis attendre.

DOÑA SOL.

Un instant !–Monseigneur !–Mon don Juan !–Ah ! tous deux,
Vous êtes bien cruels ! Qu'est-ce que je veux d'eux ?
Un instant ! voilà tout, tout ce que je réclame ! —
Enfin on laisse dire à cette pauvre femme
Ce qu'elle a dans le cœur !... — Oh ! laissez-moi parler !

DON RUY GOMEZ, à Hernani.

J'ai hâte.

DOÑA SOL.

Messeigneurs, vous me faites trembler !
Que vous ai-je donc fait ?

HERNANI.

Ah ! son cri me déchire.

DOÑA SOL, lui retenant toujours le bras.

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire !

DON RUY GOMEZ, à Hernani.

Il faut mourir.

DOÑA SOL, toujours pendue au bras d'Hernani.

Don Juan, lorsque j'aurai parlé,
Tout ce que tu voudras, tu le feras.

Elle lui arrache la fiole.

Je l'ai !

Elle élève la fiole aux yeux d'Hernani et du vieillard étonné.

DON RUY GOMEZ.

Puisque je n'ai céans affaire qu'à deux femmes,
Don Juan, il faut qu'ailleurs j'aille chercher des âmes.
Tu fais de beaux serments par le sang dont tu sors,
Et je vais à ton père en parler chez les morts !
— Adieu !

Il fait quelques pas pour sortir. Hernani le retient.

HERNANI.

Duc, arrêtez !

A doña Sol.

Hélas ! je t'en conjure,
Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure ?
Veux-tu que partout j'aille avec la trahison
Écrite sur le front ? Par pitié, ce poison,
Rends-le moi ! Par l'amour, par notre âme immortelle !...

DOÑA SOL, sombre.

Tu veux ?

Elle boit.

Tiens maintenant.

DON RUY GOMEZ, à part.

Ah ! c'était donc pour elle !

DOÑA SOL, rendant à Hernani la fiole à demi vidée.

Prends, te dis-je.

HERNANI, à don Ruy.

Vois-tu, misérable vieillard !

DOÑA SOL.

Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

HERNANI, prenant la fiole.

Dieu !

DOÑA SOL.

Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne,
Toi ! Tu n'as pas le cœur d'une épouse chrétienne.
Tu ne sais pas aimer comme aime une Silva.
Mais j'ai bu la première et suis tranquille. — Va !
Bois si tu veux !

HERNANI.

Hélas ! qu'as-tu fait, malheureuse ?

DOÑA SOL.

C'est toi qui l'as voulu.

HERNANI.

C'est une mort affreuse !

DOÑA SOL.

Non. Pourquoi donc ?

HERNANI.

Ce philtre au sépulcre conduit.

DOÑA SOL.

Devions-nous pas dormir ensemble cette nuit ?
Qu'importe dans quel lit ?

HERNANI.

Mon père, tu te venges
Sur moi qui t'oubliais !

Il porte la fiole à sa bouche.

DOÑA SOL, se jetant sur lui.

Ciel ! des douleurs étranges !...
Ah ! jette loin de toi ce philtre ! — Ma raison
S'égare. Arrête ! Hélas ! mon don Juan, ce poison
Est vivant ! ce poison dans le cœur fait éclore
Une hydre à mille dents qui ronge et qui dévore !
Oh ! je ne savais pas qu'on souffrît à ce point !
Qu'est-ce donc que cela ? c'est du feu ! Ne bois point !
Oh ! tu souffrirais trop !

HERNANI, à don Ruy.

Oh ! ton âme est cruelle !
Pouvais-tu pas choisir d'autre poison pour elle ?

Il boit et jette la fiole.

DOÑA SOL.

Que fais-tu ?

HERNANI.

Qu'as-tu fait ?

DOÑA SOL.

Viens, ô mon jeune amant,
Dans mes bras.

Ils s'asseyent l'un près de l'autre.

Est-ce pas qu'on souffre horriblement ?

HERNANI.

Non.

DOÑA SOL.

Voilà notre nuit de noces commencée !
Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée ?

HERNANI.

Ah !

DON RUY GOMEZ.

La fatalité s'accomplit.

HERNANI.

Désespoir !
O tourment ! doña Sol souffrir, et moi le voir !

DOÑA SOL.

Calme-toi. Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur.
Un baiser seulement, un baiser !

Ils s'embrassent.

DON RUY GOMEZ.

O douleur !

HERNANI, d'une voix affaiblie.

Oh ! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que, las d'un si rude chemin,
Je puisse m'endormir ma bouche sur ta main !

DON RUY GOMEZ.

Qu'ils sont heureux !

HERNANI, d'une voix de plus en plus faible.

Viens, viens... doña Sol... tout est sombre...
Souffres-tu ?

DOÑA SOL, d'une voix également éteinte.

Rien, plus rien.

HERNANI.

Vois-tu des feux dans l'ombre?

DOÑA SOL.

Pas encor.

HERNANI, avec un soupir.

Voici...

Il tombe.

DON RUY GOMEZ, soulevant sa tête qui retombe.

Mort !

DOÑA SOL, échevelée, et se dressant à demi sur son séant.

Mort ! non pas ! nous dormons.
Il dort. C'est mon époux, vois-tu. Nous nous aimons.
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce.

D'une voix qui s'éteint.

Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce.
Il est las.

Elle retourne la figure d'Hernani.

Mon amour, tiens-toi vers moi tourné...
Plus près... plus près encor...

Elle retombe.

DON RUY GOMEZ.

Morte ! — Oh ! je suis damné.

Il se tue.

NOTES

1830

Shakespeare, par la bouche de Hamlet, donne aux comédiens des conseils qui prouvent que le grand poëte était aussi un grand comédien. Molière, comédien comme Shakespeare, et non moins admirable poëte, indique en maint endroit de quelle façon il comprend que ses pièces soient jouées. Beaumarchais, qui n'est pas indigne d'être cité après de si grands noms, se complait également à ces détails minutieux qui guident et conseillent l'acteur dans la manière de composer un rôle. Ces exemples, donnés par les maîtres de l'art, nous paraissent bons à suivre, et nous croyons que rien n'est plus utile à l'acteur que les explications, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, du poëte. C'était l'avis de Talma ; c'est le nôtre. Pour nous, si nous avions un avis à offrir aux acteurs qui pourraient être appelés à jouer les principaux rôles de cette pièce, nous leur conseillerions de bien marquer dans Hernani l'âpreté sauvage du montagnard mêlée à la fierté native du grand d'Espagne ; dans le don Carlos des trois premiers actes, la gaieté, l'insouciance, l'esprit d'aventure et de plaisir, et qu'à travers tout cela, à la fermeté, à la

hauteur, à je ne sais quoi de prudent dans l'audace, on distingue déjà en germe le Charles-Quint du quatrième acte ; enfin, dans le don Ruy Gomez, la dignité, la passion mélancolique et profonde, le respect des aïeux, de l'hospitalité et des serments, en un mot, un vieillard homérique selon le moyen-âge. Au reste, nous signalons ces nuances aux comédiens qui n'auraient pas pu étudier la manière dont ces rôles sont représentés à Paris par trois excellents acteurs, M. Firmin, dont le jeu plein d'âme électrise si souvent l'auditoire ; M. Michelot, que sert une si rare intelligence ; M. Joanny, qui empreint tous ses rôles d'une originalité si vraie et si individuelle.

Quant à Mlle Mars, un de nos meilleurs journaux a dit, avec raison, que le rôle de doña Sol avait été pour elle ce que *Charles VI* a été pour Talma, c'est-à-dire son triomphe et son chef-d'œuvre. Espérons seulement que la comparaison ne sera pas entièrement juste, et que Mlle Mars, plus heureuse que Talma, ajoutera encore bien des créations à celle-ci. Il est impossible, du reste, à moins de l'avoir vue, de se faire une idée de l'effet que la grande actrice produit dans ce rôle. Dans les quatre premiers actes, c'est bien la jeune catalane, simple, grave, ardente, concentrée. Mais au cinquième Mlle Mars donne au rôle un développement immense. Elle y parcourt en quelques instants toute la gamme de son talent, du gracieux au sublime, du sublime au pathétique le plus déchirant. Après les applaudissements, elle arrache tant de larmes, que le spectateur perd jusqu'à la force d'applaudir. Arrêtons-nous à cet éloge, car, on l'a dit spirituellement, *les larmes qu'ils font verser parlent contre les rois et pour les comédiens.*

1836

NOTE I

Nous avons jugé inutile d'indiquer, dans les deux premiers actes, les différences assez nombreuses entre le texte des précédentes éditions et le texte de l'édition actuelle. Ces différences, comme nous l'avons déjà dit, proviennent toutes des mutilations faites à la représentation; la question littéraire était encore trop peu comprise en 1830 pour que *Hernani* pût être représenté tel qu'il avait été écrit. Il faut dire pourtant que les retranchements n'avaient pas essentiellement altéré les deux premiers actes; mais ils avaient assez profondément modifié le troisième, pour que nous croyions nécessaire de réimprimer ici les scènes IV, V et VI de cet acte comme on les a imprimées en 1830, comme on les a jouées à cette époque et comme on les joue encore aujourd'hui ; de cette façon, le lecteur peut confronter les deux textes, l'œuvre mutilée et l'œuvre complète, et décider qui avait raison alors et qui a raison maintenant.

SCÈNE IV

HERNANI, DOÑA SOL.

Hernani, immobile, considère avec un regard froid l'écrin nuptial placé sur la table ; puis il hoche la tête et ses yeux s'enflamment.

HERNANI.

Je vous fais compliment ! — Plus que je ne puis dire
La parure me charme, et m'enchante, — et j'admire !

Examinant le coffret.

— Sans doute tout est vrai, tout est bon, tout est beau,
Il n'oserait tromper, lui qui touche au tombeau !

Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.

Rien n'y manque. Colliers, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or... — A merveille !
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond !
Le précieux écrin !

DOÑA SOL.

Elle va au coffret, y fouille, et en tire un poignard.

Vous n'allez pas au fond ! —

Hernani pousse un cri et tombe prosterné à ses pieds.

C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne
Je pris au roi Carlos lorsqu'il m'offrit un trône,
Et que je refusai pour vous qui m'outragez !

HERNANI, toujours à genoux.

Oh ! laisse qu'à genoux, dans tes yeux affligés,
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes,
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes !

DOÑA SOL, attendrie.

Hernani ! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.

HERNANI.

Elle m'a pardonné,
Et m'aime ! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime ?
Oh ! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé !

DOÑA SOL.

Croire que mon amour eût si peu de mémoire !
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré !

HERNANI.

Hélas ! j'ai blasphémé ! si j'étais à ta place,
Doña Sol, j'en aurais assez, je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé.

DOÑA SOL.

Ah ! vous ne m'aimez plus !

HERNANI.

Oh ! mon cœur et mon âme,
C'est toi ! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi ! ne m'en veux pas de fuir, être adoré !

DOÑA SOL.

Je ne vous en veux pas, seulement j'en mourrai.

HERNANI.

Mourir ! grand Dieu ! pour moi se peut-il que tu meures !

DOÑA SOL, pleurant et tombant dans un fauteuil.

Pour qui, sinon pour vous ?

HERNANI, s'asseyant près d'elle.

Oh ! tu pleures ! tu pleures !
Et c'est encor ma faute ! et qui me punira ?
Car tu pardonneras encor ! Qui te dira

Ce que je souffre, au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie ?
Oh ! mes amis sont morts ! oh ! je suis insensé !
Pardonne. Je voudrais aimer, je ne le sai !
Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde ! —
Ne pleure pas; mourons plutôt !—Que n'ai-je un monde?
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

DOÑA SOL, se jetant à son cou.

Vous êtes mon seigneur vaillant et généreux !
Je vous aime.

HERNANI.

Ah ! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer !

DOÑA SOL.

Je t'aime !
Hernani ! Je vous aime, et je suis toute à vous.

HERNANI, laissant tomber sa tête sur son épaule.

Oh ! qu'un coup de poignard de toi me serait doux !

DOÑA SOL, suppliante.

Quoi ! ne craignez-vous pas que le ciel vous punisse
De parler de la sorte ?

HERNANI.

Eh bien ! qu'il nous unisse !
Tu le veux... qu'il en soit ainsi ! — J'ai résisté !

Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, se regardent avec extase, sans voir, sans entendre, et absorbés dans leurs regards. — Don Ruy Gomez entre et s'arrête comme pétrifié sur le seuil, frappé de stupeur.

SCÈNE V

HERNANI, DON RUY GOMEZ, DOÑA SOL.

DON RUY GOMEZ, immobile et croisant les bras.

Voilà donc le païment de l'hospitalité !
Voilà ce que céans notre hôte nous apporte !

Tous deux se détournent comme réveillés en sursaut.

— Bon seigneur, va-t'en voir si ta muraille est forte,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour ;
De ton château pour nous fais et refais le tour ;
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille ;
Ressaye à soixante ans ton harnois de bataille ;
Voici la loyauté dont nous païrons ta foi !
Tu fais cela pour nous, et nous ceci pour toi ! —
Saints du ciel ! j'ai vécu plus de soixante années,
J'ai vu bien des bandits aux mains empoisonnées,
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans pater ;
J'ai vu Sforce, j'ai vu Borgia, je vois Luther ;
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte !
Ce n'est pas de mon temps ! — Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison,
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe !
Maures et castillans ! — quel est cet homme-ci ?

Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.

O vous, tous les Silva, qui m'écoutez ici,
Pardon, si devant vous, pardon, si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère !
Oh ! je me vengerai !

HERNANI.

Ruy Gomez de Silva,
Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,
C'est la vôtre, seigneur ! c'est la tienne, ô mon hôte !
Moi qui te parle ici, je suis coupable et n'ai
Rien à dire, sinon que je suis bien damné.
Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme ;
Oui, j'ai voulu souiller ton lit ; oui, c'est infâme !
J'ai du sang ; tu feras très bien de le verser,
D'essuyer ton épée, et de n'y plus penser !

DOÑA SOL.

Seigneur, ce n'est pas lui ! ne frappez que moi-même !

HERNANI.

Attendez, doña Sol ; car cette heure est suprême !
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc ! crois aux derniers mots de ma bouche : j'en jure,
Je suis coupable ; mais sois tranquille, — elle est pure !

DOÑA SOL.

Ah ! moi seule ai tout fait. Car je l'aime.

A ce mot, don Ruy Gomez se détourne en tressaillant, et fixe sur doña Sol un regard terrible. Elle se jette à ses genoux.

Oui, pardon !
Je l'aime, monseigneur !

DON RUY GOMEZ.

Vous l'aimez !

A Hernani.

Tremble donc !

Bruit de trompettes au dehors. — Entre le page.

Au page.

Qu'est ce bruit ?

LE PAGE.

C'est le roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers et son héraut qui sonne.

DOÑA SOL.

Dieu ! le roi ! dernier coup !

LE PAGE, au duc.

Il demande pourquoi
La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ.

Ouvrez au roi.

Le page s'incline et sort.

DOÑA SOL.

Il est perdu.

Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait et le dernier à gauche ; il presse un ressort, le portrait s'ouvre comme une porte et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur. — Il se tourne vers Hernani.

DON RUY GOMEZ.

Monsieur, entrez ici.

HERNANI.

Ma tête
Est à toi. Livre-la, seigneur. Je la tiens prête.
Je suis ton prisonnier.

Il entre dans la cachette. Don Ruy Gomez presse de nouveau le ressort, tout se referme et le portrait revient à sa place.

DOÑA SOL, au duc.

Seigneur, pitié pour lui !

LE PAGE, entrant.

Son Altesse le roi !

Doña Sol baisse précipitamment son voile. — La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers. Il s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au devant du roi et le salue profondément. — Silence. — Attente et terreur alentour. Enfin le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.

SCÈNE VI

DON RUY GOMEZ, DOÑA SOL, voilée;
DON CARLOS, SUITE.

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée ?
Par les saints ! je croyais ta dague plus rouillée !
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing !

Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme !
Avons-nous des turbans ? serait-ce qu'on me nomme
Mahom ou Boabdil, et non Carlos, répond !
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont ?

DON RUY GOMEZ, s'inclinant.

Seigneur...

DON CARLOS, à ses gentilshommes.

Prenez les clefs, saisissez-vous des portes !

Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle. Don Carlos se tourne vers le duc.

Ah ! vous réveillez donc les rébellions mortes ?
Pardieu ! si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi !
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries !

DON RUY GOMEZ, se redressant.

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS, dont la colère éclate.

Sans détours,
Réponds, duc ! ou je fais raser tes onze tours !
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. — Qui le recèle ?
C'est toi ! — Ce Hernani, rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête ou bien la tienne,
Entends-tu, mon cousin ?

DON RUY GOMEZ, s'inclinant.

Mais qu'à cela ne tienne !...
Vous serez satisfait.

Doña Sol cache sa tête dans ses mains et tombe sur un fauteuil.

DON CARLOS, radouci.

Ah ! tu t'amendes ! — Va
Chercher mon prisonnier !

Le duc croise les bras, baisse la tête et reste un instant rêveur. Le roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin le duc relève son front, va au roi, lui prend la main et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur.

DON RUY GOMEZ, montrant au roi le vieux portrait.

Écoutez ! — Des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme ;
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome !

Mouvement d'impatience de don Carlos.

A un autre portrait.

Écoutez-moi : voici Ruy Gomez de Silva,
Grand-maître de Saint-Jacque et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles ;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez !

Il s'incline, se découvre et passe à un autre. — Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.

Près de lui, Juan son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.

A un autre.

— Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur !
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois !

— Vasquez qui soixante ans garda la foi jurée.

Geste d'impatience du roi.

J'en passe, et des meilleurs. — Cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami ; mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre ;
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS, hors de lui.

Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva.
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS, frappant du pied.

Mon prisonnier, sur l'heure !

DON RUY GOMEZ.

Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété.

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci ! —
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
« Fut un traître, et vendit la tête de son hôte ! »

Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas.

DON RUY GOMEZ.

Car vous me la paîriez, Altesse, n'est-ce pas ?

DON CARLOS.

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place !

DON RUY GOMEZ.

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva,
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous ?

DON CARLOS.

Duc ! cette tête est nôtre,
Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'une ou l'autre.

Se découvrant.

Je donne celle-ci. Prenez-la.

DON CARLOS.

Ma bonté
Est à bout ! livre-moi cet homme.

DON RUY GOMEZ.

En vérité,
J'ai dit.

DON CARLOS, à sa suite.

Fouillez partout ! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave, ni de tour...

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi
Nous le garderons bien tous deux !

DON CARLOS.

Je suis le roi !

DON RUY GOMEZ.

A moins de démolir le château pierre à pierre,
D'assassiner le maître, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain ! — Livre-moi le bandit,
Duc, ou, tête et château, j'abattrai tout !

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Eh bien donc ! au lieu d'une, alors j'aurai deux têtes.

Au duc d'Alcala.

Jorge, arrêtez le duc !

— Le reste conforme à l'édition actuelle. —

NOTE II

Basse-cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur !

— Acte IV, scène I. —

Ces deux vers furent supprimés par la censure, qui n'était pas moins plate et moins inepte en 1830 qu'en 1836, et qui n'a jamais su échapper à l'odieux que par le ridicule. A la représentation on disait les deux vers que voici :

Pour un titre ils vendraient leur âme, en vérité.
Vanité ! vanité ! tout n'est que vanité !

Oui, *tout est vanité,* tout, jusqu'aux révolutions prometteuses qui aboutissent en trois jours à la république et en trois ans à la censure.

NOTE III

Toujours trois voix de moins! Ah! ce sont eux qui l'ont, etc.

— Acte IV, scène I. —

Tout ce développement du caractère de Charles-Quint jusqu'à *Va-t'en ! c'est l'heure où vont venir les conjurés,* est donné ici au public pour la première fois.

NOTE IV

Par les raisons exprimées dans la note I, nous croyons devoir réimprimer ici le monologue tronqué qui se disait et qui se dit encore sur le théâtre.

Don Carlos, resté seul, tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête fléchit sur sa poitrine ; puis il la relève et se tourne vers le tombeau.

SCÈNE II

DON CARLOS, seul.

Charlemagne, pardon ! — Ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères ;
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les États, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape ou son César,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon ;

Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
— Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que par eux et pour eux. Un suprême mystère
Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
— L'empereur ! l'empereur ! être empereur ! — O rage,
Ne pas l'être ! — et sentir son cœur plein de courage !
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !
Qu'il fut grand ! — De son temps c'était encor plus beau.
Oh ! quel destin ! — Pourtant cette tombe est la sienne !
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée, avoir été la loi !
Vivant, pour piédestal, avoir eu l'Allemagne !
Quoi ! pour titre César et pour nom Charlemagne !
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde !... — Et que tout tienne là !
Ah ! briguez donc l'empire ! et voyez la poussière
Que fait un empereur ! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. — Élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme !... — Oh ! l'empire ! l'empire !
Que m'importe ! j'y touche, et le trouve à mon gré.

Quelque chose me dit : Tu l'auras ! — Je l'aurai. —
Si je l'avais !... — O ciel ! être ce qui commence !
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
D'une foule d'États l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leurs têtes essuyer ses sandales ;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons ;
Puis clercs et soldats ; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
— Les hommes ! — c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit ; pleurs et cris, parfois un rire amer ;
Ah ! le peuple ! — océan ! onde sans cesse émue !
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
Miroir où rarement un roi se voit en beau !
Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !
Gouverner tout cela ? — Monter si l'on vous nomme,
A ce faîte ! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme !
— Avoir l'abîme là !... — Malheureux ! qu'ai-je en moi ?
Être empereur ? mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
Qui me conseillera ?...

Il tombe à genoux devant le tombeau.

Charlemagne ! c'est toi.
Ah ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,

Quelque chose de grand, de sublime, de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose !
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Apprends-moi ton secret de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !
— N'est-ce pas ? — Ombre auguste, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! — dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain ! —
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde ; —
Laisse, qu'il te mesure à loisir, ô géant !
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille !

Il approche la clef de la serrure.

Entrons !

Il recule.

Dieu ! s'il allait me parler ! s'il s'éveille !
S'il était là, debout et marchant à pas lents !
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs !
Entrons toujours !

Bruit de pas.

On vient ! Qui donc ose à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure ?
Qui donc ?

Le bruit s'approche.

Ah ! j'oubliais ! ce sont mes assassins !

Il ouvre la porte du tombeau, qu'il referme sur lui. — Entrent de divers côtés plusieurs hommes, marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.



MARION DE LORME

PRÉFACE

Cette pièce, représentée dix-huit mois après *Hernani*, fut faite trois mois auparavant. Les deux drames ont été composés en 1829 : *Marion de Lorme* en juin, *Hernani* en septembre. A cela près de quelques changements de détail qui ne modifient en rien ni la donnée fondamentale de l'ouvrage, ni la nature des caractères, ni la valeur respective des passions, ni la marche des événements, ni même la distribution des scènes ou l'invention des épisodes, l'auteur donne au public, au mois d'août 1831, sa pièce telle qu'elle fut écrite au mois de juin 1829. Aucun remaniement profond, aucune mutilation, aucune soudure faite après coup dans l'intérieur du drame, aucune main-d'œuvre nouvelle, si ce n'est ce travail d'ajustement qu'exige toujours la représentation. L'auteur s'est borné à cela, c'est-à-dire à faire sur les bords extrêmes de son œuvre ces quelques rognures sans lesquelles le drame ne pourrait s'encadrer solidement dans le théâtre.

Cette pièce est donc restée éloignée deux ans du théâtre. Quant aux motifs de cette suspension, de juillet 1829 à juillet 1830, le public les connaît : elle a été forcée ; l'auteur a été empêché. Il y a eu, et l'auteur écrira peut-être un jour cette petite histoire demi-politique, demi-littéraire, il y a eu *veto* de la censure, prohibition successive des deux ministères

Martignac et Polignac, volonté formelle du roi Charles X. (Et si l'auteur vient de prononcer ici ce mot de *censure* sans y joindre d'épithète, c'est qu'il l'a combattue assez publiquement et assez longtemps pendant qu'elle régnait, pour être en droit de ne pas l'insulter maintenant qu'elle est au rang des puissances tombées. Si jamais on osait la relever, nous verrions.)

Pour la deuxième année, de 1830 à 1831, la suspension de *Marion de Lorme* a été volontaire. L'auteur s'est abstenu. Et, depuis cette époque, plusieurs personnes qu'il n'a pas l'honneur de connaître lui ayant écrit pour lui demander s'il existait encore quelques nouveaux obstacles à la représentation de cet ouvrage, l'auteur, en les remerciant d'avoir bien voulu s'intéresser à une chose si peu importante, leur doit une explication ; la voici :

Après l'admirable révolution de 1830, le théâtre ayant conquis sa liberté dans la liberté générale, les pièces que la censure de la restauration avait inhumées toutes vives *brisèrent du crâne*, comme dit Job, *la pierre de leur tombeau*, et s'éparpillèrent en foule et à grand bruit sur les théâtres de Paris, où le public vint les applaudir, encore toutes haletantes de joie et de colère. C'était justice. Ce dégorgement des cartons de la censure dura plusieurs semaines, à la grande satisfaction de tous. La Comédie-Française songea à *Marion de Lorme*. Quelques personnes influentes de ce théâtre vinrent trouver l'auteur ; elles le pressèrent de laisser jouer son ouvrage, relevé comme les autres de l'interdit. Dans ce moment de malédiction contre Charles X, le quatrième acte, défendu par Charles X, leur semblait promis à un succès de réaction politique. L'auteur doit le dire ici franchement, comme il le déclara alors dans

l'intimité aux personnes qui faisaient cette démarche près de lui, et notamment à la grande actrice qui avait jeté tant d'éclat sur le rôle de doña Sol : ce fut précisément cette raison, *la probabilité d'un succès de réaction politique*, qui le détermina à garder, pour quelque temps encore, son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier.

Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs, sinon les plus illustres, du moins les plus laborieux, de l'opposition ; quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté ; quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et entre autres, précisément une année auparavant, à propos de cette même *Marion de Lorme*, il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes ; il se souvint qu'il avait écrit une *Ode du Sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous : *Plus de censure ! plus de hallebardes !* Il ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme sera, il l'espère, toute sa vie. Il comprit qu'un succès politique à propos de Charles X tombé, permis à tout autre, lui était défendu à lui ; qu'il ne lui convenait pas d'être un des soupiraux par où s'échapperait la colère publique ; qu'en présence de cette enivrante révolution de juillet, sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il fit ce que tout homme de cœur eût fait à sa place. Il refusa d'autoriser la représentation de sa pièce. D'ailleurs les succès de scandale

cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. C'est Louis XIII qu'il avait poulu peindre dans sa bonne foi d'artiste, et non tel de ses descendants. Et puis c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied de garder toute mesure.

Aujourd'hui que trois cent soixante-cinq jours, c'est-à-dire, par le temps où nous vivons, trois cent soixante-cinq événements, nous séparent du roi tombé ; aujourd'hui que le flot des indignations populaires a cessé de battre les dernières années croulantes de la restauration, comme la mer qui se retire d'une grève déserte ; aujourd'hui que Charles X est plus oublié que Louis XIII, l'auteur a donné sa pièce au public ; et le public l'a prise comme l'auteur la lui a donnée, naïvement, sans arrière-pensée, comme chose d'art, bonne ou mauvaise, mais voilà tout.

L'auteur s'en félicite et en félicite le public. C'est quelque chose, c'est beaucoup, c'est tout pour les hommes d'art, dans ce moment de préoccupations politiques, qu'une affaire littéraire soit prise littérairement.

Pour en finir sur cette pièce, l'auteur fera remarquer ici que, sous la branche aînée des Bourbons, elle eût été absolument et éternellement exclue du théâtre. Sans la révolution de juillet, elle n'eût jamais été jouée. Si cet ouvrage avait une plus haute valeur, on pourrait soumettre cette observation aux personnes qui affirment que la révolution de juillet a été nuisible à l'art. Il serait facile de démontrer que cette grande secousse d'affranchissement et d'émanci-

pation n'a pas été nuisible à l'art, mais qu'elle lui a été utile ; qu'elle ne lui a pas été utile, mais qu'elle lui a été nécessaire. Et en effet, dans les dernières années de la restauration, l'esprit nouveau du dix-neuvième siècle avait pénétré tout, reformé tout, recommencé tout, histoire, poésie, philosophie, tout, excepté le théâtre. Et à ce phénomène, il y avait une raison bien simple : la censure murait le théâtre. Aucun moyen de traduire naïvement, grandement, loyalement sur la scène, avec l'impartialité, mais aussi avec la sévérité de l'artiste, un roi, un prêtre, un seigneur, le moyen-âge, l'histoire, le passé. La censure était là, indulgente pour les ouvrages d'école et de convention, qui fardent tout, et par conséquent déguisent tout ; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. A peine y a-t-il eu quelques exceptions ; à peine trois ou quatre œuvres vraiment historiques et dramatiques ont-elles pu se glisser sur la scène dans les rares moments où la police, occupée ailleurs, en laissait la porte entre-bâillée. Ainsi la censure tenait l'art en échec devant le théâtre. Vidocq bloquait Corneille. Or la censure faisait partie intégrante de la restauration. L'une ne pouvait disparaître sans l'autre. Il fallait donc que la révolution sociale se complétât pour que la révolution de l'art pût s'achever. Un jour, juillet 1830 ne sera pas moins une date littéraire qu'une date politique.

Maintenant l'art est libre : c'est à lui de rester digne.

Ajoutons-le en terminant. Le public, cela devait être et cela est, n'a jamais été meilleur, n'a jamais été plus éclairé et plus grave qu'en ce moment. Les révolutions ont cela de bon qu'elles mûrissent vite, et à la fois, et de tous les côtés, tous les esprits. Dans

un temps comme le nôtre, en deux ans, l'instinct des masses devient goût. Les misérables mots à querelle, *classique* et *romantique*, sont tombés dans l'abîme de 1830, comme *gluckiste* et *picciniste* dans le gouffre de 1789. L'art seul est resté. Pour l'artiste qui étudie le public, et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand encouragement de sentir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus sérieuse et profonde de ce qui convient à ce siècle, en littérature non moins qu'en politique. C'est un beau spectacle de voir ce public, harcelé par tant d'intérêts matériels qui le pressent et le tiraillent sans relâche, accourir en foule aux premières transformations de l'art qui se renouvelle, lors même qu'elles sont aussi incomplètes et aussi défectueuses que celle-ci. On le sent attentif, sympathique, plein de bon vouloir, soit qu'on lui fasse, dans une scène d'histoire, la leçon du passé, soit qu'on lui fasse, dans un drame de passion, la leçon de tous les temps. Certes, selon nous, jamais moment n'a été plus propice au drame. Ce serait l'heure, pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer tout un théâtre, un théâtre vaste et simple, un et varié, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion. Poëtes dramatiques, à l'œuvre ! elle est belle, elle est haute. Vous avez affaire à un grand peuple habitué aux grandes choses. Il en a vu et il en a fait.

Des siècles passés au siècle présent, le pas est immense. Le théâtre maintenant peut ébranler les multitudes et les remuer dans leurs dernières profondeurs. Autrefois, le peuple, c'était une épaisse muraille sur laquelle l'art ne peignait qu'une fresque.

Il y a des esprits, et dans le nombre de fort élevés, qui disent que la poésie est morte, que l'art est

impossible. Pourquoi ? tout est toujours possible à tous les moments donnés, et jamais plus de choses ne furent possibles qu'au temps où nous vivons. Certes, on peut tout attendre de ces générations nouvelles qu'appelle un si magnifique avenir, que vivifie une pensée si haute, que soutient une foi si légitime en elles-mêmes. L'auteur de ce drame, qui est bien fier de leur appartenir, qui est bien glorieux d'avoir vu quelquefois son nom dans leur bouche, quoiqu'il soit le moindre d'entre eux, l'auteur de ce drame espère tout de ses jeunes contemporains, même un grand poëte. Que ce génie, caché encore, s'il existe, ne se laisse pas décourager par ceux qui crient à l'aridité, à la sécheresse, au prosaïsme des temps. Une époque trop avancée ? pas de génie primitif possible ?... — Laisse-les parler, jeune homme ! Si quelqu'un eût dit à la fin du dix-huitième siècle, après le régent, après Voltaire, après Beaumarchais, après Louis XV, après Cagliostro, après Marat, que les Charlemagnes, les Charlemagnes grandioses, poétiques et presque fabuleux, étaient encore possibles, tous les sceptiques d'alors, c'est-à-dire la société tout entière, eussent haussé les épaules et ri. Hé bien ! au commencement du dix-neuvième siècle, on a eu l'empire et l'empereur. Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poëte qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne ?

Août 1831.

REPRISE DE *MARION DE LORME*

AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

1873

L'APPARITION de *Marion de Lorme* à la scène date de 1831. Quarante-deux ans séparent de cette première représentation la reprise actuelle. L'auteur était jeune, il est vieux ; il était présent, il est absent ; il avait alors devant lui l'espérance, maintenant il a derrière lui la vie.

Son absence à cette reprise peut sembler volontaire, elle ne l'est pas. Les hommes que les cheveux blancs avertissent et devant qui le temps s'abrège ont des œuvres à terminer, sortes de testament de leur esprit. Ils peuvent être brusquement interrompus par l'arrivée subite de la fin ; ils n'ont pas un jour à perdre ; de là une nécessité sévère d'absence et de solitude. L'homme a des devoirs envers sa pensée. D'ailleurs tous les départs veulent quelques apprêts, l'entrée dans l'inconnu nous attend tous, et la solitude et l'absence sont une espèce de crépuscule qui prépare l'âme à cette grande ombre et à cette grande lumière.

L'auteur sent le besoin d'expliquer son absence à ceux qui veulent bien se souvenir de lui. Rien ne l'attristerait plus que de sembler ingrat. Tout soli-

taire qu'il est, il s'associe du fond du cœur à la foule qui aime et salue ces beaux talents, honneur de la reprise actuelle de *Marion de Lorme*, MM. Got, Delaunay, Maubant, Bressant, Febvre, groupe éclatant que vient compléter la jeune et brillante renommée de M. Mounet-Sully ; il envoie toutes ses sympathies à ce glorieux Théâtre-Français, vieux et pourtant redevenu jeune, grâce à l'habile et intelligente initiative de M. Émile Perrin ; et il accomplit un devoir en offrant sa triple reconnaissance à Madame Favart, qui fut avec tant de puissance et de grâce doña Sol avant d'être Marion, et qui, il y a deux ans, vaillante et charmante dans les ténèbres sublimes de Paris assiégé, faisait redire à toutes les bouches ce mot qui est son nom, *Stella*.

V. H.

Hauteville-House, 1er février 1873.

PERSONNAGES

MARION DE LORME.
DIDIER.
LOUIS XIII.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
LE MARQUIS DE NANGIS.
L'ANGELY.
M. DE LAFFEMAS.
M. DE BELLEGARDE.
LE MARQUIS DE BRICHANTEAU. } OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
LE COMTE DE GASSÉ. } OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES. } OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. } OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
LE COMTE DE VILLAC. } OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
LE CHEVALIER DE MONTPESAT. } OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
L'ABBÉ DE GONDI.
LE COMTE DE CHARNACÉ.
LE SCARAMOUCHE. } COMÉDIENS DE PROVINCE.
LE GRACIEUX. } COMÉDIENS DE PROVINCE.
LE TAILLEBRAS. } COMÉDIENS DE PROVINCE.
UN CONSEILLER PRÈS LA GRAND'CHAMBRE.
LE CRIEUR PUBLIC.
LE CAPITAINE QUARTENIER DE LA VILLE DE BLOIS.
UN GEÔLIER.
UN GREFFIER.
LE BOURREAU.
PREMIER OUVRIER.
DEUXIÈME OUVRIER.
TROISIÈME OUVRIER.
UN VALET.
DAME ROSE.

COMÉDIENS DE PROVINCE, GARDES, PEUPLE,
GENTILSHOMMES, PAGES.

1638.

MARION DE LORME

ACTE PREMIER

LE RENDEZ-VOUS

BLOIS.

Une chambre à coucher. — Au fond, une fenêtre ouverte sur un balcon. A droite, une table avec une lampe et un fauteuil. A gauche, une porte sur laquelle retombe une portière de tapisserie. Dans l'ombre, un lit.

SCÈNE PREMIÈRE

MARION DE LORME, négligé très paré, assise près de la table et brodant une tapisserie; LE MARQUIS DE SAVERNY, tout jeune homme blond sans moustache, vêtu à la dernière mode de 1638.

SAVERNY, s'approchant de Marion et cherchant à l'embrasser.

Réconcilions-nous, ma petite Marie !

MARION, le repoussant.

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie.

SAVERNY, insistant.

Un seul baiser !

MARION, avec colère.

Monsieur le marquis !

SAVERNY.

Quel courroux !
Votre bouche eut parfois des caprices plus doux.

MARION.

Vous oubliez...

SAVERNY.

Non pas ! je me souviens, ma belle.

MARION, à part.

L'importun ! le fâcheux !

SAVERNY.

Parlez, mademoiselle.
Que devons-nous penser de la brusque façon
Dont vous quittez Paris ? et pour quelle raison,
Tandis que l'on vous cherche à la place Royale,
Vous retrouvé-je à Blois cachée ?... Ah ! déloyale !
Qu'est-on venue ici faire depuis deux mois ?

MARION.

Je fais ce que je veux, et veux ce que je dois.
Je suis libre, monsieur.

SAVERNY.

Libre ! et, dites, madame,
Sont-ils libres aussi, ceux dont vous avez l'âme ?
Moi ; Gondi, qui passa l'autre jour devant nous
La moitié de sa messe, ayant un duel pour vous ;
Nesmond, le Pressigny, d'Arquien, les deux Caussades,
Tous de votre départ si fâchés, si maussades,
Que leurs femmes comme eux vous voudraient à Paris,
Pour leur faire après tout de moins tristes maris !

MARION, souriant.

Et Beauvillain ?

SAVERNY.

Toujours il vous aime.

MARION.

Et Céreste ?

SAVERNY.

Il vous adore.

MARION.

Et Pons ?

SAVERNY.

Celui-là vous déteste.

MARION.

C'est le seul amoureux. — Et le vieux président ?... —

Riant.

Son nom déjà ?...

Riant plus fort.

Leloup !

SAVERNY.

Mais en vous attendant
Il a votre portrait, et fait mainte élégie.

MARION.

Oui, voilà bien deux ans qu'il m'aime en effigie.

SAVERNY.

Ah ! qu'il aimerait mieux vous brûler ! — Çà, vraiment,
Peut-on fuir tant d'amis ?

MARION, *sérieuse et baissant les yeux.*

Marquis, précisément.
Ce sont, à parler franc, les causes de ma fuite.
Tous ces brillants péchés qui, jeune, m'ont séduite,
N'ont laissé dans mon cœur que regrets trop souvent.
Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
Expier une vie impure et débauchée.

SAVERNY.

Gageons qu'une amourette est là-dessous cachée !

MARION.

Vous croiriez...

SAVERNY.

Que jamais ensemble on ne dut voir
Un voile et tant d'éclairs sous les cils d'un œil noir !
C'est impossible. — Allons ! vous aimez en province !
Clore un si beau roman d'un dénoûment si mince !

MARION.

Il n'en est rien.

SAVERNY.

Gageons.

MARION.

Rose, quelle heure est-il ?

DAME ROSE, du dehors.

Minuit bientôt.

MARION, à part.

Minuit !

SAVERNY.

Le détour est subtil
Pour dire : allez-vous-en.

MARION.

Je vis fort retirée...
Ne recevant personne et de tous ignorée...
Puis, il vous peut si tard arriver des malheurs...
Cette rue est déserte et pleine de voleurs.

SAVERNY.

Soit : je serai volé.

MARION.

Parfois on assassine !

SAVERNY.

On m'assassinera.

MARION.

Mais...

SAVERNY.

Vous êtes divine !
Mais avant de partir je veux savoir de vous
Quel est l'heureux berger qui nous succède à tous.

MARION.

Personne.

SAVERNY.

Je tiendrai secrètes vos paroles.
Nous autres gens de cour, on nous croit têtes folles,
Médisants, curieux, indiscrets, brouillons : mais
Nous bavardons toujours et ne parlons jamais.
— Vous vous taisez ?...

Il s'assied.

Je reste.

MARION.

Eh bien oui, que m'importe !
J'aime, et j'attends quelqu'un !

SAVERNY.

Parlez donc de la sorte !
A la bonne heure ! Où donc l'attendez-vous ?

MARION.

Ici.

SAVERNY.

Et quand ?

MARION.

Dans un instant.

Elle va au balcon et écoute.

Peut-être le voici.

Revenant.

Non.

A Saverny.

Vous voilà content.

SAVERNY.

Pas trop.

MARION.

Partez, de grâce.

SAVERNY.

Oui, mais nommez-le-moi, ce galant qui me chasse
Et pour qui je me vois ainsi congédier.

MARION.

Je ne connais de lui que le nom de Didier.
Il ne connaît de moi que le nom de Marie.

SAVERNY, éclatant de rire.

Vrai ?

MARION.

Vrai.

SAVERNY, riant.

Mais, pasquedieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là ! c'est du Racan tout pur.
— Il va donc pour entrer escalader ce mur ?

MARION.

Peut-être. — Maintenant partez vite. —

A part.

Il m'assomme !

SAVERNY, reprenant son sérieux.

Savez-vous seulement s'il est bon gentilhomme ?

MARION.

Je n'en sais rien.

SAVERNY.

Comment !

A Marion, qui le pousse doucement vers la porte.

Je pars...

Il revient.

Encore un mot,
J'oubliais : un auteur, qui n'est pas un grimaud,

Il tire un livre de sa poche et le remet à Marion.

A fait pour vous ce livre. Il cause un bruit énorme.

MARION, lisant le titre.

La Guirlande d'amour, — à Marion de Lorme.

SAVERNY.

On ne parle à Paris que *Guirlande d'amour,*
Et c'est, avec *le Cid,* le grand succès du jour.

MARION, posant le livre.

C'est fort galant. Bonsoir.

SAVERNY.

A quoi bon être illustre ?
Venir à Blois filer l'amour avec un rustre !

MARION, appelant dame Rose.

Prenez soin du marquis, Rose, et le dirigez.

SAVERNY, saluant.

Marion ! Marion ! hélas ! vous dérogez !

Il sort.

SCÈNE II

MARION, puis DIDIER.

MARION, seule.

Elle referme la porte par laquelle Saverny est sorti.

Va, va donc !... Je tremblais que Didier...

On entend sonner minuit.

Minuit sonne !

Après avoir compté les coups.

Minuit. — Mais il devrait être arrivé...

Elle va au balcon et regarde dans la rue.

Personne !

Elle revient s'asseoir avec humeur.

Être en retard ! — Déjà ! —

Un jeune homme paraît derrière la balustrade du balcon, la franchit lestement, entre, et dépose sur un fauteuil son manteau et une épée de main. Le costume du temps, tout noir. Bottines.

Il fait un pas, s'arrête, et regarde quelques instants Marion assise et les yeux baissés.

Marion, levant tout à coup les yeux, avec joie.

Ha !

Avec reproche.

Me laisser compter

L'heure en vous attendant !

DIDIER, gravement.

J'hésitais à monter.

MARION, piquée.

Ah ! monsieur !

DIDIER, sans y prendre garde.

Tout à l'heure, au pied de ces murailles,
J'ai senti de pitié s'émouvoir mes entrailles, —
Oui, de pitié pour vous. — Moi, funeste et maudit,
Avant que d'achever ce pas, je me suis dit :
« Là-haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,
Veille, sans tache encore, un ange de lumière,
Un être chaste et doux, à qui sur les chemins
Les passants à genoux devraient joindre les mains.
Et moi, qui suis-je, hélas, qui rampe avec la foule ?
Pourquoi troubler cette eau si belle qui s'écoule ?
Pourquoi cueillir ce lys ? Pourquoi d'un souffle impur
De cette âme sereine aller ternir l'azur ?
Puisqu'à ma loyauté, candide, elle se fie,
Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour ? »

MARION, à part.

Çà, je crois qu'il me fait de la théologie.
Serait-ce un huguenot ?

DIDIER.

Mais la douce magie
De votre voix, venant jusqu'à moi dans la nuit,
M'a tiré de mon doute et près de vous conduit.

MARION.

Quoi ! vous m'avez ouï parler ? l'étrange chose !

DIDIER.

Avec une autre voix.

MARION, vivement.

Celle de dame Rose.
N'est-ce pas qu'on dirait une voix d'homme ? Elle a
Le parler rude et fort. — Mais puisque vous voilà
Je ne vous en veux plus. — Seyez-vous, je vous prie,

Lui montrant une place près d'elle.

Ici.

DIDIER.

Non. A vos pieds.

Il s'assied sur un tabouret aux pieds de Marion et la regarde quelques instants dans une contemplation muette.

— Écoutez-moi, Marie.
J'ai pour tout nom Didier. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère. On me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église. Une femme,
Vieille et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice et ma mère, en chrétien
M'éleva, puis mourut, me laissant tout son bien,
Neuf cents livres de rente, à peu près, dont j'existe.
Seul, à vingt ans, la vie était amère et triste.
Je voyageai. Je vis les hommes, et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris ;
Car je ne vis qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
Si bien que me voici, jeune encore et pourtant
Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant ;
Ne me heurtant à rien où je ne me déchire ;
Trouvant le monde mal, mais trouvant l'homme pire
Or, je vivais ainsi, pauvre, sombre, isolé,
Quand vous êtes venue, et m'avez consolé.

Je ne vous connais pas. Au détour d'une rue,
C'est à Paris, qu'un soir vous m'êtes apparue.
Puis, je vous ai parfois rencontrée, et toujours
J'ai trouvé doux vos yeux et tendres vos discours.
J'ai craint de vous aimer. J'ai fui...—Hasard étrange!
Je vous retrouve ici, partout, comme mon ange.
Enfin, troublé d'amour, flottant, irrésolu,
J'ai voulu vous parler, vous avez bien voulu.
Maintenant, disposez de mon cœur, de ma vie.
A quoi puis-je être bon dont vous ayez envie?
Quel est l'homme ou l'objet qui vous est importun?
Voulez-vous quelque chose, et vous faut-il quelqu'un
Qui meure pour cela? qui meure sans rien dire
Et trouve tout son sang trop payé d'un sourire?
Vous le faut-il? Parlez, ordonnez, me voici.

MARION, souriant.

Vous êtes singulier, mais je vous aime ainsi.

DIDIER.

Vous m'aimez! Prenez garde. Une telle parole,
Hélas, ne se dit pas d'une façon frivole.
Vous m'aimez? Savez-vous ce que c'est que l'amour?
Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
Qui, longtemps étouffé, s'allume, et dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions!
Qu'un amour, à la fois sans espoir et sans borne,
Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne!
— Dites, est-ce l'amour dont vous parliez?

MARION, émue.

Vraiment...

DIDIER.

Oh ! vous ne savez pas, je vous aime ardemment !
Du jour où je vous vis, ma vie encor bien sombre
Se dora, vos regards m'éclairèrent dans l'ombre.
Dès lors, tout a changé. Vous brillez à mes yeux
Comme un être inconnu, de l'espèce des cieux.
Cette vie, où longtemps gémit mon cœur rebelle,
Je la vois sous un jour qui la rend presque belle ;
Car, jusqu'à vous, hélas ! seul, errant, opprimé,
J'ai lutté, j'ai souffert... Je n'avais point aimé !

MARION.

Pauvre Didier !

DIDIER.

Marie !...

MARION.

Eh bien oui, je vous aime.
Oui, je vous aime ! — Autant que vous m'aimez vous-même.
Plus peut-être ! — C'est moi qui suivis tous vos pas,
Et je suis toute à vous.

DIDIER, tombant à genoux.

Oh ! ne me trompez pas !
A mon amour si pur que votre amour réponde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde,
Et mes jours ne seront, prosternés à vos pieds,
Qu'amour, délice et joie... — Oh ! si vous me trompiez !

MARION.

Pour croire à mon amour que vous faut-il ? J'écoute.

DIDIER.

Une preuve.

MARION.

Parlez. Quoi ?

DIDIER.

Vous êtes sans doute
Libre ?

MARION, avec embarras.

Oui...

DIDIER.

Prenez-moi pour frère, pour appui ;
Épousez-moi !

MARION, à part.

Pourquoi suis-je indigne de lui ?

DIDIER.

Eh bien ?

MARION.

Mais...

DIDIER.

Je comprends. Orphelin, sans fortune,
L'audace est inouïe, étrange, et j'importune.
Laissez-moi donc mon deuil, mes maux, mon abandon.
Adieu.

Il fait un pas pour sortir, Marion le retient.

MARION.

Didier ! Didier ! que dites-vous !

Elle fond en larmes.

DIDIER, revenant.

Pardon !
Mais pourquoi balancer ?

S'approchant d'elle.

— Comprends-tu bien, Marie ?
Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie,
Un ciel !... Vivre ignorés dans un lieu de ton choix,
Y cacher un bonheur à faire envie aux rois !...

MARION.

Ah ! ce serait le ciel !

DIDIER.

En veux-tu ?

MARION, à part.

Malheureuse !

Haut.

Je ne puis. Jamais.

Elle s'arrache des bras de Didier et tombe sur son fauteuil.

DIDIER, glacial.

L'offre était peu généreuse
De ma part. Il suffit. Je n'en parlerai plus,
Allons !

MARION, à part.

Ah ! maudit soit le jour où je lui plus !

Haut.

Didier ! je vous dirai... vous me déchirez l'âme...
Je vous expliquerai...

DIDIER, froidement.

Que lisiez-vous, madame,
Quand je suis arrivé ?

Il prend le livre sur la table et lit.

La Guirlande d'amour,
A Marion de Lorme.

Amèrement.

Oui, la beauté du jour !

Jetant le livre à terre avec violence.

Ah ! vile créature, impure entre les femmes !

MARION, tremblante.

Monsieur...

DIDIER.

Que faites-vous de ces livres infâmes ?
Comment sont-ils ici ?

MARION, faiblement et baissant les yeux.

Le hasard...

DIDIER.

Savez-vous,
Vous dont l'œil est si pur, dont le front est si doux,
Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme ?
Une femme, de corps belle, et de cœur difforme,
Une Phryné qui vend à tout homme, en tout lieu,
Son amour qui fait honte et fait horreur !

MARION, la tête dans ses mains.

Grand Dieu !

Un bruit de pas, un cliquetis d'épées au dehors, et des cris.

VOIX DANS LA RUE.

Au meurtre !

DIDIER, étonné.

Mais quel bruit dans la place voisine ?

Les cris continuent.

VOIX DANS LA RUE.

A l'aide ! au meurtre !

DIDIER, regardant au balcon.

C'est quelqu'un qu'on assassine.

Il prend son épée et enjambe la balustrade du balcon. Marion se lève, court à lui, et cherche à le retenir par son manteau.

MARION.

Didier ! si vous m'aimez... — ils vous tueront !—Restez !

DIDIER, sautant dans la rue.

Mais c'est lui qu'ils tueront, le pauvre homme !

Dehors aux combattants.

Arrêtez !

— Tenez ferme, monsieur !

Cliquetis d'épées.

Poussez ! — Tiens, misérable !

Bruit d'épées, de voix et de pas.

MARION, au balcon, avec terreur.

O ciel ! Six contre deux !

VOIX DANS LA RUE.

Mais cet homme est le diable !

Le cliquetis d'armes décroît peu à peu, puis cesse tout à fait. Bruit de pas qui s'éloignent. On voit reparaître Didier qui escalade le balcon.

DIDIER, encore en dehors du balcon, et tourné vers la rue.

Vous voici hors d'affaire. Allez votre chemin.

SAVERNY, dehors.

Je ne m'en irai pas sans vous serrer la main,
Sans vous remercier, s'il vous plaît.

DIDIER, avec humeur.

Passez vite !
De vos remercîments, monsieur, je vous tiens quitte.

SAVERNY.

Je vous remercîrai !

Il escalade le balcon.

DIDIER.

Hé ! sans monter ici
Ne pouviez-vous d'en bas me dire : Grand merci ?

SCÈNE III

MARION, DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, sautant dans la chambre, l'épée à la main.

Pardieu ! la tyrannie est étrange, et trop forte
De me sauver la vie et me mettre à la porte !
— La porte, c'est-à-dire à la fenêtre ! — Non,
Il ne sera pas dit qu'un homme de mon nom
Soit bravement sauvé par un bon gentilhomme
Sans lui dire : Marquis...—Le nom dont on vous nomme,
Monsieur ?

DIDIER.

Didier.

SAVERNY.

Didier de quoi ?

DIDIER.

Didier de rien.
Çà, l'on vous tue, et moi, je vous secours. C'est bien,
Allez-vous-en.

SAVERNY.

Voilà vos façons ! — Par ces traîtres
Que ne me laissiez-vous tuer sous vos fenêtres !
J'eusse aimé mieux cela, car sans vous, sur ma foi,
J'étais mort. Six larrons, six voleurs contre moi !
Mort ! Six larges poignards contre une mince épée !...

Apercevant Marion, qui jusque-là a cherché à l'éviter.

Mais vous aviez ici l'âme bien occupée,
Je comprends. Je dérange un entretien fort doux.
Pardon.

A part.

Voyons pourtant la dame.

Il s'approche de Marion tremblante et la reconnaît. — Bas.

Quoi ! c'est vous !

Montrant Didier.

C'est donc lui !

MARION, bas.

Ha ! monsieur, vous me perdez !

SAVERNY, saluant.

Madame...

MARION, bas.

C'est la première fois que j'aime.

DIDIER, à part.

Sur mon âme,
Cet homme la regarde avec des yeux hardis !

Il renverse la lampe d'un coup de poing.

SAVERNY.

Quoi donc, vous éteignez cette lampe ?

DIDIER.

Je dis
Qu'il convient, s'il vous plaît, que nous partions ensemble.

SAVERNY.

Soit. Je vous suis.

A Marion, qu'il salue profondément.

Adieu, madame.

DIDIER, à part.

A quoi ressemble
Ce muguet ?

A Saverny.

Venez donc !

SAVERNY.

Vous êtes brusque, mais
Je vous dois d'être en vie, et s'il vous faut jamais
Dévoûment, zèle, ardeur, amitié fraternelle... —
Marquis de Saverny, Paris, hôtel de Nesle.

DIDIER.

Bon !

A part.

La voir par un fat examiner ainsi !

Ils sortent par le balcon. — On entend la voix de Didier dehors.

Votre route est par là. — La mienne est par ici.

SCÈNE IV

MARION, DAME ROSE.

Marion reste un moment rêveuse, puis appelle.

MARION.

Dame Rose !

Dame Rose paraît. — Lui montrant la fenêtre.

Fermez.

DAME ROSE.

La fenêtre fermée, elle se retourne et voit Marion essuyer une larme. — A part.

On dirait qu'elle pleure.

Haut.

Il est temps de dormir, madame.

MARION.

Oui, c'est votre heure,

A vous autres.

Défaisant ses cheveux.

Venez m'accommoder.

DAME ROSE, la déshabillant.

Eh bien,
Madame, le monsieur de ce soir est-il bien ?
— Riche ?

MARION.

Non.

DAME ROSE.

Galant ?

MARION.

Non.

Se tournant vers Rose.

Rose, il ne m'a pas même
Baisé la main.

DAME ROSE.

Alors, qu'en faites-vous ?

MARION, pensive.

Je l'aime.

ACTE DEUXIÈME

LA RENCONTRE

BLOIS.

La porte d'un cabaret. — Une place. — On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent. — Ensuite LE CHEVALIER DE MONTPESAT, LE COMTE DE VILLAC; — puis L'ANGELY, — puis LE CRIEUR PUBLIC et LA FOULE.

BRICHANTEAU, se levant, à Gassé qui entre.

Gassé ! —

Ils se serrent la main.

Tu viens à Blois joindre le régiment ?

8 *a*

Le saluant.

Nous te complimentons de ton enterrement.

Examinant sa toilette.

Ah !

GASSÉ.

C'est la mode. Orange, avec des faveurs bleues.

Croisant les bras et retroussant ses moustaches.

Savez-vous bien que Blois est à quarante lieues
De Paris ?

BRICHANTEAU.

C'est la Chine !

GASSÉ.

Et cela fait crier
Les femmes ! Pour nous suivre il faut s'expatrier !

BOUCHAVANNES, se détournant du jeu.

Monsieur vient de Paris ?

ROCHEBARON, quittant sa pipe.

Dit-on quelques nouvelles ?

GASSÉ, saluant.

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.
Guiche a l'ordre. Ast est duc. Puis des riens à foison.
De trente huguenots on a fait pendaison.
Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
Contre Arquien pour avoir porté du point de Gênes ;
Lavardin avec Pons s'est rencontré le dix
Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis ;

Sourdis avec d'Ailly pour une du théâtre
De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre
Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet ;
Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était ;
D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église ;
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien ;
Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris ! les duels ont repris de plus belle !

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.
On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.

Bâillant.

Mais on s'ennuie ici de façon paternelle !

A Gassé.

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle ?

GASSÉ.

Oui, d'un bon coup d'estoc.

Examinant les manches de Rochebaron.

Qu'avez-vous là, mon cher ?
Songez que ce n'est plus la mode du bel air.
Aiguillettes ! boutons ! d'honneur, rien n'est plus triste.
Des nœuds et des rubans !

BRICHANTEAU.

Refais-nous donc la liste
De tous ces duels. Qu'en dit le roi ?

GASSÉ.

Le cardinal
Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BOUCHAVANNES.

Point de courrier du camp ?

GASSÉ.

Je crois que par surprise
Nous avons pris Figuère, ou bien qu'on nous l'a prise.

Réfléchissant.

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup
Le roi ?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour ? Le roi se porte bien sans doute ?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,
Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original !
Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah ! — c'est la mode.

BOUCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau ?

GASSÉ.

Que dis-je ?
Pas de nouvelles ? — Mais, un miracle, un prodige,
Qui tient depuis deux mois Paris en passion !
La fuite, le départ, la disparition...

BRICHANTEAU.

De qui ?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle
Des belles.

BRICHANTEAU, d'un air mystérieux.

A ton tour écoute une nouvelle.
Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment ! à Blois !

BRICHANTEAU.

Incognito.

GASSÉ, haussant les épaules.

Marion ! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau !
Elle ici ! Marion ! elle qui fait la mode !

Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode !
Regardez : — tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

Montrant les tours de Saint-Nicolas.

Ces clochers même ont l'air gauche et provincial !

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Douterez-vous que Saverny l'ait vue ?
Cachée ici ? déjà d'un grand amant pourvue ?
Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plaît,
De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet,
Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre
L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.

Mais c'est toute une histoire !

ROCHEBARON, à Brichanteau.

En êtes-vous bien sûr ?

BRICHANTEAU.

Comme j'ai six besans d'argent sur champ d'azur !
Si bien que Saverny depuis n'a d'autre envie
Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BOUCHAVANNES.

Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.

BRICHANTEAU.

Non.
Elle a changé depuis de logis et de nom.
On a perdu sa trace.

Marion et Didier traversent lentement le fond sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une petite porte dans une des maisons latérales.

GASSÉ.

Il fallait que je vinsse
A Blois, pour retrouver Marion en province !

Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant haut et se disputant.

VILLAC.

Moi je te dis que non !

MONTPESAT.

Moi je te dis que si !

VILLAC.

Le Corneille est mauvais !

MONTPESAT.

Traiter Corneille ainsi !
Corneille enfin, l'auteur du *Cid* et de *Mélite !*

VILLAC.

Mélite, soit ! j'en dois avouer le mérite ;
Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,
Comme ils font tous ! Pour toi je fais ce que je puis.
Parle-moi de *Mélite* et de *La Galerie*
Du Palais ! Mais *Le Cid*, qu'est cela, je te prie ?

GASSÉ, à Montpesat.

Monsieur est modéré.

MONTPESAT.

Le Cid est bon !

VILLAC.

Méchant !
Ton *Cid*, mais Scudéry l'écrase en le touchant !
Quel style ! ce ne sont que choses singulières,
Que façons de parler basses et familières.
Il nomme à tout propos les choses par leurs noms.
Puis *Le Cid* est obscène et blesse les canons.
Le Cid n'a pas le droit d'épouser son amante.
Tiens, mon cher, as-tu lu *Pyrame* et *Bradamante* ?
Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, à Montpesat.

Lisez aussi *Le Grand et Dernier Soliman*
De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie.
Mais *Le Cid !*

VILLAC.

Puis il a l'âme vaine et hardie.
Croit-il pas égaler messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairet, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin !

BRICHANTEAU, riant de pitié et haussant les épaules.

C'est excellent !

VILLAC.

Puis monsieur veut créer ! inventer ! Insolent !
Créer après Garnier ! après le Théophile !
Après Hardy ! Le fat ! Créer, chose facile !
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé !
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce !

ROCHEBARON.

Corneille est un croquant !

BOUCHAVANNES.

Mais l'évêque de Grasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.

MONTPESAT.

Beaucoup !

VILLAC.

S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode...

GASSÉ.

Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode.
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux mortiers de velours.

MONTPESAT.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.

GASSÉ, *à Montpesat.*

Tu vas trop loin ! —

A Villac.

Garnier est très beau, — je suis neutre,
Mais Corneille a du bon parfois.

VILLAC.

D'accord.

ROCHEBARON.

D'accord.
C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.

BRICHANTEAU.

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse ?

ROCHEBARON.

Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BOUCHAVANNES.

Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.

Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en silence. — En noir, velours et passequilles d'or.

VILLAC.

Messieurs, si le public goûte ses rapsodies,
C'en est fait du bel art des tragi-comédies !
Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur !
C'est ce que Richelieu...

GASSÉ, regardant L'Angely de travers.

Dites donc monseigneur,
Ou parlez plus bas...

BRICHANTEAU.

Baste ! au diable l'éminence !
N'est-ce donc pas assez que, soldats et finance,
Il ait tout, que de tout il puisse disposer,
Sans que sur notre langue il vienne encor peser !

BOUCHAVANNES.

Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte !
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate !

ROCHEBARON.

A quoi donc sert le roi ?

BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit
Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.
Il est le flambeau, lui. Le roi, c'est la lanterne
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BOUCHAVANNES.

Oh ! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau !

ROCHEBARON.

Ah ! si chacun pensait comme moi sur son compte !...

BRICHANTEAU.

Nous nous réunirions...

A Bouchavannes.

Qu'en penses-tu, vicomte ?

BOUCHAVANNES.

Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac !

L'ANGELY, se levant, d'une voix lugubre.

Un complot ! Jeunes gens, songez à Marillac !

Tous tressaillent, se retournent, et se taisent consternés, l'œil fixé sur L'Angely, qui se rassied en silence.

VILLAC, prenant Montpesat à l'écart.

Chevalier, tout à l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille.
Je voudrais à mon tour te dire, s'il te plaît,
Deux mots.

MONTPESAT.

A l'épée ?

VILLAC.

Oui.

MONTPESAT.

Veux-tu le pistolet ?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPESAT, lui prenant le bras.

Cherchons quelque coin par la ville.

L'ANGELY, se levant.

Un duel ! Souvenez-vous du sieur de Boutteville !

Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et Montpesat se quittent, l'œil attaché sur L'Angely.

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi ?

L'ANGELY.

Mon nom est L'Angely. Je suis bouffon du roi.

BRICHANTEAU, riant.

Je ne m'étonne plus que le roi soit si triste.

BOUCHAVANNES, riant.

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste !

L'ANGELY, debout.

Prenez garde, messieurs. Le ministre est puissant ;
C'est un large faucheur qui verse à flots le sang ;
Et puis, il couvre tout de sa soutane rouge,
Et tout est dit.

Un silence.

GASSÉ.

Mordieu !

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge !

BRICHANTEAU.

Çà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

Entre un flot de peuple qui sort des rues et des maisons et couvre la place. Au milieu, le crieur public à cheval, avec quatre valets de ville en livrée, dont un sonne de la trompe, tandis qu'un autre bat du tambour.

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple ? — Ah ! le crieur !
Que va-t-il nous chanter, en fait de patenôtre ?

BRICHANTEAU, à un bateleur qui est mêlé à la foule et qui porte un singe sur son dos.

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre ?

MONTPESAT, à Rochebaron.

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

Montrant les quatre valets de ville en livrée.

Je gage qu'en l'un d'eux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, d'une voix nasillarde.

Bourgeois, silence !

BRICHANTEAU, bas à Gassé.

Il est d'une mine farouche
Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

« Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu... »

BOUCHAVANNES, bas à Brichanteau.

Manteau fleurdelysé qui cache Richelieu !

L'ANGELY.

Écoutez, messieurs !

LE CRIEUR, poursuivant.

« ... Roi de France et de Navarre... »

BRICHANTEAU, bas à Bouchavannes.

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, poursuivant.

« ... A tous ceux qui verront ces présentes, salut !

Il salue.

« Ayant considéré que chaque roi voulut
« Exterminer le duel par des peines sévères ;
« Que malgré les édits, signés des rois nos pères,
« Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que jamais ;
« Ordonnons et mandons, voulons que désormais
« Les duellistes, félons qui de sujets nous privent,
« Qu'il en survive un seul ou que tous deux survivent,
« Soient pour être amendés traduits en notre cour,
« Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court.
« Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,
« Renonçons pour ce crime à notre droit de grâce.
« C'est notre bon plaisir. — Signé LOUIS. — Plus bas
« RICHELIEU. »

Indignation parmi les gentilshommes.

BRICHANTEAU.

Nous, pendus comme des Barabbas !

BOUCHAVANNES.

Nous pendre ! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme !

LE CRIEUR, poursuivant.

« Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
« Enjoignons qu'en la place on attache l'édit. »

Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une potence en fer qui sort d'un mur à droite.

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins ! c'est l'édit qu'il faut pendre.

BOUCHAVANNES, secouant la tête.

Oui, comte !... — en attendant celui qui l'a fait rendre !

Le crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny.
— Le jour commence à baisser.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE SAVERNY.

BRICHANTEAU, allant à Saverny.

Mon cousin Saverny ! — Hé bien, as-tu trouvé
L'homme qui des larrons l'autre nuit t'a sauvé ?

SAVERNY.

Non. Par la ville en vain je cherche, je m'informe.
Les voleurs, le jeune homme, et Marion de Lorme,
Tout s'est évanoui comme un rêve qu'on a.

BRICHANTEAU.

Mais tu dois l'avoir vu quand il te ramena
Comme un chrétien tiré des mains de l'infidèle ?

SAVERNY.

Il a d'abord du poing renversé la chandelle.

GASSÉ.

C'est étrange.

BRICHANTEAU.

Pourtant tu le reconnaîtrais
En le rencontrant ?

SAVERNY.

Non. Je n'ai point vu ses traits.

BRICHANTEAU.

Sais-tu son nom ?

SAVERNY.

Didier.

ROCHEBARON.

Ce n'est pas un nom d'homme,
C'est un nom de bourgeois.

SAVERNY.

C'est Didier qu'il se nomme.
Beaucoup, qui sont de race et qui font les vainqueurs,
Ont bien de plus grands noms, mais non de plus grands cœurs.
Moi, j'avais six voleurs, lui, Marion de Lorme ;
Il la quitte, et me sauve. Ah ! ma dette est énorme !
Et je la lui paîrai, je vous le jure à tous,
De tout mon sang !

VILLAC.

Marquis, depuis quand payez-vous
Vos dettes ?

SAVERNY, fièrement.

J'ai toujours payé celles qu'on paie
Avec du sang. Mon sang, c'est ma seule monnaie.

La nuit est tout à fait tombée. On voit les fenêtres de la ville s'éclairer l'une après l'autre. — Entre un allumeur, qui allume un réverbère au-dessus de l'écriteau et s'en va. — La petite porte par laquelle sont entrés Marion et Didier se rouvre. Didier en sort rêveur, marchant lentement, les bras croisés dans son manteau.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, DIDIER.

DIDIER, s'avançant lentement du fond, sans être vu ni entendu des autres.

Marquis de Saverny !... — Je voudrais bien revoir
Ce fat, qui fut près d'elle effronté l'autre soir.
J'ai son air sur le cœur.

BOUCHAVANNES, à Saverny qui cause avec Brichanteau.

Saverny !

DIDIER, à part.

C'est mon homme !

Il s'avance à pas lents, l'œil fixé sur les gentilshommes, et vient s'asseoir à une table placée sous le réverbère qui éclaire l'écriteau, à quelques pas de L'Angely, qui demeure aussi immobile et silencieux.

BOUCHAVANNES, à Saverny qui se retourne.

Connaissez-vous l'édit ?

SAVERNY.

Quel édit ?

BOUCHAVANNES.

Qui nous somme
De renoncer au duel ?

SAVERNY.

Mais, c'est très sage.

BRICHANTEAU.

Oui, mais
Sous peine de la corde.

SAVERNY.

Ah ! tu railles ! — Jamais.
Qu'on pende les vilains, c'est très bien.

BRICHANTEAU, lui montrant l'écriteau.

Lis toi-même.
L'édit est sur le mur.

SAVERNY, apercevant Didier.

Hé ! cette face blême
Peut me le lire.

A Didier, haussant la voix.

Holà ! hé ! l'homme au grand manteau !
L'ami ! — Mon cher ! —

A Brichanteau.

Je crois qu'il est sourd, Brichanteau.

DIDIER, qui ne l'a pas quitté des yeux, levant lentement la tête.

Me parlez-vous ?

SAVERNY.

Pardieu ! — Pour récompense honnête,
Lisez-nous l'écriteau placé sur votre tête.

DIDIER.

Moi ?

SAVERNY.

Vous. Savez-vous pas épeler l'alphabet ?

DIDIER, se levant.

C'est l'édit qui punit tout bretteur du gibet,
Qu'il soit noble ou vilain.

SAVERNY.

Vous vous trompez, brave homme.
Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme;
Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont dus,
Que les vilains qui soient faits pour être pendus.

Aux gentilshommes.

Ce peuple est insolent !

A Didier, en ricanant.

Vous lisez mal, mon maître !
Mais vous avez la vue un peu basse peut-être.
Ôtez votre chapeau, vous lirez mieux. Ôtez !

DIDIER, *renversant la table qui est devant lui.*

Ah ! prenez garde à vous, monsieur ! vous m'insultez.
Maintenant que j'ai lu, ma récompense honnête
Il me la faut ! — Marquis, c'est ton sang, c'est ta tête !

SAVERNY, *souriant.*

Nos titres à tous deux, certes, sont bien acquis.
Je le devine peuple, il me flaire marquis.

DIDIER.

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble !
Marquis, si nous mêlions notre sang, que t'en semble ?

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Monsieur, vous allez vite, et tout n'est pas fini.
Je me nomme Gaspard, marquis de Saverny.

DIDIER.

Que m'importe ?

SAVERNY, *froidement.*

Voici mes deux témoins. Le comte
De Gassé ; l'on n'a rien à dire sur son compte ;

Et monsieur de Villac, qui tient à la maison
La Feuillade, dont est le marquis d'Aubusson.
Maintenant êtes-vous noble homme ?

DIDIER.

Que t'importe ?
Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,
Et je n'ai pas de nom. Mais, cela suffit bien,
J'ai du sang à répandre en échange du tien !

SAVERNY.

Non pas, monsieur, cela ne peut suffire, en somme ;
Mais un enfant trouvé de droit est gentilhomme,
Attendu qu'il peut l'être ; et que c'est plus grand mal,
Dégrader un seigneur qu'anoblir un vassal.
Je vous rendrai raison. — Votre heure ?

DIDIER.

Tout de suite.

SAVERNY.

Soit. — Vous n'usurpez pas la qualité susdite ?...

DIDIER.

Une épée !

SAVERNY.

Il n'a pas d'épée ! Ah ! pasquedieu !
C'est mal. On vous prendrait pour quelqu'un de bas lieu

Offrant sa propre épée à Didier.

La voulez-vous ? Elle est fidèle et bien trempée.

L'Angely se lève, tire son épée et la présente à Didier.

L'ANGELY.

Pour faire une folie, ami, prenez l'épée
D'un fou. — Vous êtes brave, et lui ferez honneur.

Ricanant.

En échange, écoutez, pour me porter bonheur
Vous me laisserez prendre un bout de votre corde.

DIDIER, prenant l'épée, amèrement.

Soit.

Au marquis.

Maintenant Dieu fasse aux bons miséricorde !

BRICHANTEAU, sautant de joie.

Un bon duel ! c'est charmant !

SAVERNY, à Didier.

Mais où nous mettre ?

DIDIER.

Sous
Ce réverbère.

GASSÉ.

Allons ! messieurs, êtes-vous fous ?
On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par saint-George !

DIDIER.

On y voit assez clair pour se couper la gorge.

SAVERNY.

Bien dit.

VILLAC.

On n'y voit pas !

DIDIER.

On y voit assez clair,
Vous dis-je ! et chaque épée est dans l'ombre un éclair !
Allons, marquis !

Tous deux jettent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux, dont ils se saluent et qu'ils jettent derrière eux. — Puis ils tirent leurs épées.

SAVERNY.

Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.

En garde !

Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur. — Tout à coup, la petite porte s'entr'ouvre, et Marion en robe blanche paraît.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MARION.

MARION.

Quel est ce bruit ?

Apercevant Didier sous le réverbère.

Didier !

Aux combattants.

Arrêtez !

Les combattants continuent.

A la garde !

SAVERNY.

Qu'est-ce que cette femme ?

DIDIER, se détournant.

Ah ! Dieu !

BOUCHAVANNES, accourant, à Saverny.

Tout est perdu !
Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.

Entrent les archers avec des torches.

BRICHANTEAU, à Saverny.

Fais le mort, ou tu l'es !

SAVERNY, se laissant tomber.

Ah !

Bas à Brichanteau, qui se penche sur lui.

Les maudites pierres !

Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

De par le roi !

BRICHANTEAU, aux gentilshommes.

Sauvons le marquis ! Il est mort
S'il est pris !

Les gentilshommes entourent Saverny.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Arrêtez ! messieurs ! — Pardieu, c'est fort !
Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit !

A Didier.

Rendez-vous !

Les archers saisissent et désarment Didier, qui est resté seul.
— Montrant Saverny couché à terre et entouré des gentilshommes.

Et cet autre à l'œil terne,
Qu'est-il ? Son nom ?

BRICHANTEAU.

Gaspard, marquis de Saverny.
Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Mort ? Alors son procès est fini.
Il fait bien. Cette mort vaut encor mieux que l'autre.

MARION, effrayée.

Que dit-il ?

LE CAPITAINE QUARTENIER, à Didier.

Maintenant, cette affaire est la vôtre.
Venez, monsieur.

Les archers emmènent Didier d'un côté. Les gentilshommes emportent Saverny de l'autre.

DIDIER, à Marion, immobile de terreur.

Adieu, Marie, oubliez-moi !
Adieu !

Ils sortent.

SCÈNE V

MARION, L'ANGELY.

MARION, courant pour le retenir.

Didier ! Pourquoi cet adieu-là ? pourquoi
T'oublier ?

Les soldats la repoussent ; elle revient vers L'Angely avec angoisse.

Est-il donc perdu pour cette affaire ?
Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire ?

L'ANGELY lui prend la main et la mène en silence devant l'écriteau.

Lisez.

MARION. Elle lit et recule avec horreur.

Dieu ! juste Dieu ! la mort ! Ils me l'ont pris !
Ils le tueront ! C'est moi qui le perds par mes cris !
J'appelais au secours, mais à mes cris funèbres
La mort venait, hâtant ses pas dans les ténèbres !
— C'est impossible ! — Un duel ! est-ce un si grand forfait?

A L'Angely.

N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner ?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper.

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes !

MARION.

Ah ! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes !
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier ! —

A L'Angely.

Savez-vous
Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux ?
Dieu ! les cachots ! la mort ! Peut-être la torture !...

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure
Voir le roi ? Le roi porte un cœur vraiment royal,
Il fait grâce ?

L'ANGELY.

Oui, le roi. Mais non le cardinal.

MARION, *égarée.*

Mais qu'en ferez-vous donc ?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale.
Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible !

A L'Angely.

Monsieur, vous me glacez d'effroi !
Et qui donc êtes-vous ?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du roi.

MARION.

O mon Didier ! je suis indigne, vile, infâme.
Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis !

Elle sort du côté par où est sorti Didier.

L'ANGELY, *resté seul.*

Dieu sait où !

Ramassant son épée laissée à terre par Didier.

Çà, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou ?

Il sort.

ACTE TROISIÈME

LA COMÉDIE

CHÂTEAU DE NANGIS.

Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux, donjon à ogives et tourelles ; le neuf, maison haute, en briques, à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE LAFFEMAS, petit costume de magistrat du temps ; LE MARQUIS DE SAVERNY, déguisé en officier du régiment d'Anjou, perruque, moustaches et royale noires, un emplâtre sur l'œil.

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, monsieur, à l'algarade ?

SAVERNY, retroussant sa moustache.

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade.
Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny ?

SAVERNY.

Bien mort !
D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poumon, jusqu'au foie,
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir,
Si bien que la blessure était horrible à voir !

LAFFEMAS.

Est-il mort sur le coup ?

SAVERNY.

A peu près. Son martyre
A peu duré. J'ai vu succéder au délire
Le spasme, puis au spasme un affreux tétanos,
Et l'emprostothonos à l'opistothonos.

LAFFEMAS.

Diable !

SAVERNY.

D'après cela, voyez-vous, je calcule
Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent des chiens vivants.

LAFFEMAS.

Mort, ce pauvre marquis !

SAVERNY.

Une botte assassine !

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur. docteur en médecine ?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée ?

SAVERNY.

Un peu,

Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi vous en parlez, morbleu !

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un cœur fort épris de malice ;
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice ;
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai longtemps hésité. Puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt. — J'eus bien l'âme occupée
Un moment d'être acteur, poëte et montreur d'ours ;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers !

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,
Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie ?

SAVERNY.

Un peu, dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu

Du marquis ?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.
Il était lieutenant que j'étais anspessade.

LAFFEMAS.

Vraiment ?

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Caussade,
Lequel au colonel du marquis me donna.
Maigre était le cadeau. L'on donne ce qu'on a.
Ils m'ont fait officier ; j'ai la moustache noire,
Et j'en vaux bien un autre, et voilà mon histoire !

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château
Avertir l'oncle ?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau
Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse
Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu ?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant ?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,

Qu'un espoir, — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

Passe au fond le vieux marquis de Nangis. — Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur la poitrine. Habit à la mode de Henri IV. Grand deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il marche lentement. Neuf gardes, vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête et marchant quand il marche.

LAFFEMAS, le regardant passer.

Pauvre homme !

Il va au fond et suit le marquis des yeux.

SAVERNY, à part.

Mon bon oncle !

Entre Brichanteau, qui va à Saverny.

SCÈNE II

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah ! deux mots à l'oreille.

Riant.

Mais depuis qu'il est mort, il se porte à merveille !

SAVERNY, bas, lui montrant le marquis qui passe.

Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé
De lui porter ce coup que j'étais trépassé ?
Si nous lui disions tout ? Veux-tu pas que j'essaie ?

BRICHANTEAU.

Garde-t'en bien ! Il faut que sa douleur soit vraie.
Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment.
Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle !

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il mourra de la joie.
De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Mon cher,
Il le faut.

SAVERNY.

J'ai grand'peine à voir son rire amer
Par moments, son silence et ses pleurs. Il me navre
A baiser ce cercueil !

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son cœur.
C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, revenant.

Ah ! pauvre vieux seigneur !
Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine !

BRICHANTEAU, bas à Saverny.

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine ?

SAVERNY, avec un geste d'ignorance.

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, bas.

Le corbeau
Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.
Plus que jamais, tais-toi. — C'est une face ingrate
Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate !

Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, allant au-devant du vieux marquis.

Ah ! monsieur le marquis ! nous avons bien perdu.
C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu
La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.
Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure !
Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours
Juste en ses actions et sage en ses discours.
Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre !
Mourir si tôt !

Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.

SAVERNY, bas à Brichanteau.

Le diable ait l'oraison funèbre !
Il me loue, et le rend plus triste, sur ma foi !
Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, à Laffemas.

Vous vous trompez, monsieur. J'étais du même grade
Que Saverny. C'était un mauvais camarade,
Un fort méchant sujet, qui dans ces derniers temps
Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans ;
Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

Un duel ! Mais voyez donc ! le grand mal ! le grand crime !

A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.

Vous êtes officier ?

BRICHANTEAU, du même ton, lui montrant sa perruque.

Vous êtes magistrat ?

SAVERNY, bas.

Continue.

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.
Peu regrettable au fond ; il allait aux églises,
Mais pour cligner de l'œil avec les Cidalises.
Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, bas.

Bien ! bien !

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mutin.
Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,
Boitait, avait sur l'œil une loupe étendue,
De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, bas.

Assez.

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu.
Il eût joué son âme aux dés, et je parie
Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie.
Tout son bien chaque nuit s'en allait au grand trot.

SAVERNY, le tirant par la manche. — Bas.

Assez, que diable, assez ! tu le consoles trop !

LAFFEMAS, à Brichanteau.

Mal parler d'un ami défunt, c'est sans excuse !

BRICHANTEAU, montrant Saverny.

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah ! moi, je me récuse.

LAFFEMAS, affectueusement au vieux marquis.

Monseigneur, monseigneur, nous vous consolerons.
On a son meurtrier ; — eh bien ! nous le pendrons !
Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

A Brichanteau et à Saverny.

Comprend-on le marquis de Saverny ? Je jure
Qu'il est des duels que nul ne peut répudier ;
Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier !

SAVERNY, à part.

Didier !

Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté opposé à celui d'où il est venu. Ses gardes le suivent.

LAFFEMAS, essuyant une larme et le suivant des yeux.

En vérité, sa douleur me pénètre.

UN VALET, accourant.

Monseigneur !

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître.

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.
Quelle heure fixe-t-on ?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis, des comédiens, qui viennent de la ville,
Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour des comédiens le jour est mal choisi ;
Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

Montrant une grange à gauche.

Donnez-leur cette grange.

LE VALET, tenant une lettre.

Une lettre qui presse...

Lisant.

Monsieur de Laffemas...

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, bas à Saverny, qui est resté pensif dans un coin.

Hâtons-nous, Saverny ! viens tout expédier
Pour ton enterrement.

Le tirant par la manche.

Çà, rêves-tu ?

SAVERNY, à part.

Didier !

Ils sortent.

SCÈNE IV

LAFFEMAS, seul.

C'est le sceau de l'état. — Oui, le grand sceau de cire
Rouge. Allons ! quelque affaire ! Ouvrons vite.

Lisant.

« Messire
« Lieutenant criminel, on vous fait ici part
« Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
« S'est échappé...» — Mon Dieu, c'est un malheur énorme !
« Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme,
« L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir. »
— Vite, des chevaux ! — Moi qui croyais le tenir !
Bon ! une affaire encor manquée, et mal conduite !
Malheur ! sur deux, pas un ! L'un est mort, l'autre en fuite.
Ah ! je le reprendrai !

Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne, hommes, femmes, enfants, en costumes de caractère. Parmi eux, Marion et Didier, vêtus à l'espagnole ; Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un manteau.

SCÈNE V

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, conduisant les comédiens à la grange.

Voici votre logis.
Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
Tenez-vous décemment et tâchez de vous taire,
Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
Surtout ne mêlez pas de chansons et de bruit
Aux chants que pour son âme on chantera la nuit.

LE GRACIEUX, petit et bossu.

Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chasse
Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe.

LE VALET.

Mais des chiens ne sont pas des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, au Gracieux.

Tais-toi ! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

Le valet sort.

LE SCARAMOUCHE, à Marion et à Didier,
qui jusque-là sont restés immobiles dans un coin.

Çà, maintenant, causons. Vous voilà de la troupe.
Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe,
Si l'on est deux époux ou deux tendres amants,
Si l'on fuit la police, ou bien les nécromans
Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
Cela ne me regarde en aucune manière.
Que jouerez-vous ? voilà tout ce que je veux voir.
— Écoute, tu feras les Chimènes, œil noir !

Marion fait une révérence.

DIDIER, indigné. — A part.

Lui voir ainsi parler par un vil saltimbanque !

LE SCARAMOUCHE, à Didier.

Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
Un matamore. — On est fendu comme un compas,
On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas,
Puis, quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
On vient tuer le Maure à la fin de la pièce.
C'est un rôle tragique. Il t'irait entre tous.

DIDIER.

Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.

Bon. Mais ne me dis plus *vous*.
Tu me manques.

Avec une profonde révérence.

Salut, matamore !

DIDIER, à part.

Ces drôles !

LE SCARAMOUCHE, aux autres comédiens.

Sur ce, faisons la soupe, et repassons nos rôles.

Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.

SCÈNE VI

MARION, DIDIER, puis LE GRACIEUX, SAVERNY, puis LAFFEMAS.

DIDIER, après un long silence et avec un rire amer.

Marie ! Eh bien, l'abîme est-il assez profond ?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond ?

Vous m'avez voulu suivre ! Hélas ! ma destinée
Marche, et brise la vôtre à sa roue enchaînée.
Eh bien, où sommes-nous ? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, tremblante et joignant les mains.

Didier ! est-ce un reproche ?

DIDIER.

Ah ! que je sois maudit,
Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes
Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,
Hélas ! si de ce cœur, dont toi seule es la foi,
Jamais il peut sortir un reproche pour toi !
Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile,
N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile ?
Qui trompa le geôlier ? Qui vint limer mes fers ?
Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers ?
Avec le prisonnier qui donc se fit captive ?
Avec le fugitif qui se fit fugitive ?
Quelle autre eût eu ce cœur, plein de ruse et d'amour,
Qui délivre, soutient, console tour à tour ?
Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,
Sauvé de mon destin, hélas ! et de mon âme ?
N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé ?
Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé ?

MARION, pleurant.

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre !

DIDIER.

Oh ! laisse de tes yeux, laisse, que je m'enivre !
Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,
Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon ;
Mais, oh ! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
Me cache le démon et me laisse voir l'ange !

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas ?

MARION, à part.

Hélas !

DIDIER.

Que de bonheur,
En quittant cette terre implacable et jalouse,
Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse !
Tu veux bien ? dis, réponds.

MARION.

Je serai votre sœur,
Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh non ! cette douceur
De t'avoir devant Dieu pour mienne, pour sacrée,
Ne la refuse pas à mon âme altérée !
Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
Car l'amant à l'époux garde ta pureté.

MARION, à part.

Hélas !

DIDIER.

Saviez-vous bien quel était mon supplice ?
Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse !
Ah ! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs !
Vous, chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes !

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu ! que j'ai combattu
Contre ma colère !... Ah ! cet homme, il vous dit : *tu !*
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose !

MARION.

Vivez bien avec eux, il y va de vos jours, —
Des miens !

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours !
Ah ! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse !
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi ?
Je ne t'offre en retour que misère et folie.
Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
Pour mériter tous deux ce partage inégal,
Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal ?

MARION.

Ah ! Dieu, tout mon bonheur me vient de vous.

DIDIER, redevenu sombre.

Écoute :
Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
Mais je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais.
J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière.
Il en est temps encor, toi, retourne en arrière.
Laisse-moi suivre seul ma sombre route ; hélas !
Après ce dur voyage, et quand je serai las,

La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t'en !

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins
Partager avec vous... — oh ! celle-là du moins !

DIDIER.

Que veux-tu donc ? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère ? insensée !
Et peut-être, entends-tu ? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs.

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah ! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié ! ton avenir m'effraie,
Va-t'en !

MARION, éclatant en sanglots.

Ah ! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi !

Sanglotant.

Mon Dieu !

DIDIER, la prenant dans ses bras.

Marie, ô mon trésor !
Tant de larmes ! j'aurais donné mon sang pour une !
Fais ce que tu voudras ! suis-moi, sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu !
Marie ! ah ! réponds-moi. Je parle, m'entends-tu ?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon.

MARION, se dégageant de ses bras.

Ah ! vous m'avez fait mal.

DIDIER, à genoux et courbé sur sa main.

Moi qui mourrais pour elle !

MARION, souriant dans ses larmes.

Vous m'avez fait pleurer, méchant !

DIDIER.

Vous êtes belle !

Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

Un seul baiser, au front, pur comme nos amours !

Il la baise au front. — Tous deux, assis, se regardent avec ivresse.

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours !

LE GRACIEUX, entrant.

On appelle doña Chimène dans la grange.

Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. — En même temps que le Gracieux, entre Saverny, qui s'arrête au fond, et considère attentivement Marion, sans voir Didier, qui est resté assis sur le banc, et qu'une broussaille lui cache.

SAVERNY, au fond, sans être vu. — A part.

Pardieu ! c'est Marion ! l'aventure est étrange !

Riant.

Chimène !

LE GRACIEUX, à Didier qui veut suivre Marion.

Restez là, vous, monsieur le jaloux.
Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-Dieu !

MARION, bas à Didier.

Contenez-vous.

Didier se rassied. Elle entre dans la grange.

SAVERNY, au fond. — A part.

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte ?
Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte
Et sauvé l'autre soir ? Son Didier ! c'est cela.

Entre Laffemas.

LAFFEMAS, en habits de voyage, saluant Saverny.

Monsieur, je prends congé de vous...

SAVERNY, saluant.

Ah ! vous voilà,
Monsieur ! vous nous quittez...

Il rit.

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire ?

SAVERNY, riant.

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.
Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,
Là, devinez un peu qui je viens de trouver !

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs ?

SAVERNY.

Oui.

Riant plus fort.

Marion de Lorme !

LAFFEMAS, tressaillant.

Marion de Lorme !

DIDIER, qui depuis leur arrivée a le regard fixé sur eux.

Hein !

Il se lève à demi sur son banc.

SAVERNY, riant toujours.

Il faut que j'en informe
Tout Paris. — Allez-vous, monsieur, de ce côté ?

LAFFEMAS.

Oui, le fait y sera fidèlement porté.
Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître ?...

SAVERNY.

Vive France ! on connaît sa Marion, peut-être !

Fouillant dans sa poche.

J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,
Qu'elle fit peindre exprès par le peintre du roi.

Il donne à Laffemas un médaillon.

Comparez.

Montrant la porte de la grange.

On la voit par cette porte ouverte... —
En espagnole, — avec une basquine verte...

LAFFEMAS, portant les yeux tour à tour sur le portrait et sur la grange.

C'est elle ! — Marion de Lorme !...

A part.

Je le tiens !

A Saverny.

A-t-elle un compagnon parmi tous ces payens ?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure. — Hé ! sans être bégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

LAFFEMAS, à part.

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien
Que je démêle après le faux comédien.
À coup sûr, il est pris.

Il sort.

SAVERNY, regardant sortir Laffemas. — A part.

J'ai fait quelque sottise.
Bah !

Prenant à part le Gracieux, qui jusque-là était resté dans un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle entre ses dents.

— Quelle est cette dame, – ici, – dans l'ombre, – assise?

Il lui montre la porte de la grange.

LE GRACIEUX.

La Chimène ?

Avec solennité.

Seigneur, je ne sais pas son nom.

Montrant Didier.

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

Il sort du côté du parc.

SCÈNE VII

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, se tournant vers Didier.

C'est monsieur? Dites-moi...—Mais c'est singulier comme
Il me regarde... Allons, mais c'est lui, c'est mon homme.

Haut à Didier.

— S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher...

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air
D'un homme... — Que son sang sur sa tête retombe ! —
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut ! — Vous êtes Didier !

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard !

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie...

Il s'approche les bras ouverts. — Didier recule.

DIDIER.

Excusez ma surprise,
Marquis, mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant ?
Que voulez-vous de moi? mon bien? mon sang? mon âme?

DIDIER.

Non, rien de tout cela. Mais ce portrait de femme.

Saverny lui donne le portrait. Amèrement, en regardant le portrait.

Oui ! voilà son beau front, son œil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide, — il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez ?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire
Ce portrait ?

SAVERNY, avec un signe affirmatif, saluant Didier.

A présent, c'est vous qu'elle préfère,
Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme !

DIDIER, avec un rire éclatant et désespéré.

Est-ce pas que je suis bien heureux !

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse on a droit d'être fier,
C'est honorable ; et puis cela donne bon air ;
C'est de bon goût; et si de vous quelqu'un s'informe
On dit tout haut : l'amant de Marion de Lorme !

Didier veut lui rendre le portrait ; il refuse de le recevoir.

Non. Gardez le portrait. Elle est à vous ; ainsi
Le portrait vous revient de droit. Gardez.

DIDIER.

Merci.

Il serre le portrait dans sa poitrine.

SAVERNY.

Mais savez-vous qu'elle est charmante en espagnole !
Donc vous me succédez ! Un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond.
Moi, ce sont les Brissac,—oui, tous les deux,—qui m'ont
Supplanté.

Riant.

Croiriez-vous ?... le cardinal lui-même.
Puis le petit d'Effiat, puis les trois Sainte-Mesme,
Puis les quatre Argenteau... — Vous êtes dans son cœur
En bonne compagnie...

Riant.

Un peu nombreuse...

DIDIER, à part.

Horreur.

SAVERNY.

Çà, vous me conterez... Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous aurez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots,
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,
N'est-ce pas ?... Ce doit être une histoire excellente !

DIDIER.

Toute une histoire !

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer ?

DIDIER, d'une voix de tonnerre.

Tête et sang ! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi ! seriez-vous jaloux ?

Riant.

Oh ! ridicule énorme !
Jaloux de qui ? jaloux de Marion de Lorme !
La pauvre enfant ! N'allez pas lui faire un sermon !

DIDIER.

Soyez tranquille !

A part.

O Dieu ! l'ange était un démon !

Entrent Laffemas et le Gracieux. — Didier sort. — Saverny le suit.

SCÈNE VIII

LAFFEMAS, LE GRACIEUX.

LE GRACIEUX, à Laffemas.

Seigneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

A part.

Humph ! Costume d'alcade et figure de sbire !
Un petit œil, orné d'un immense sourcil !
Sans doute il joue ici le rôle d'alguazil !

LAFFEMAS, tirant une bourse.

L'ami !

LE GRACIEUX, se rapprochant. — Bas à Laffemas.

Notre Chimène est ce qui vous intrigue,
Et vous voulez savoir ?...

LAFFEMAS, bas en souriant.

Oui, quel est son Rodrigue ?

LE GRACIEUX.

Son galant ?

LAFFEMAS.

Oui.

LE GRACIEUX.

Celui qui gémit sous sa loi ?

LAFFEMAS, avec impatience.

Est-il là ?

LE GRACIEUX.

Sans doute.

LAFFEMAS, s'approchant vivement de lui.

Eh ! fais-le moi voir !

LE GRACIEUX, avec une profonde révérence.

C'est moi.

J'en suis fou.

Laffemas, désappointé, s'éloigne avec dépit, puis se rapproche, faisant sonner sa bourse à l'oreille et aux yeux du Gracieux.

LAFFEMAS.

Connais-tu le son des génovines ?

LE GRACIEUX.

Ah Dieu ! cette musique a des douceurs divines !

LAFFEMAS, à part.

J'ai mon Didier !

Au Gracieux.

Vois-tu cette bourse ?

LE GRACIEUX.

Combien ?

LAFFEMAS.

Vingt génovines d'or.

LE GRACIEUX.

Humph !

LAFFEMAS, lui faisant sonner la bourse sous le nez.

Veux-tu ?

LE GRACIEUX, lui arrachant la bourse.

Je veux bien.

D'un ton théâtral, à Laffemas qui l'écoute avec anxiété.

Monseigneur ! si ton dos portait, — bien à son centre, —
Une bosse, en grosseur égale à ton gros ventre,
Si tu faisais remplir ces deux sacs de ducats,
De louis, de doublons, de sequins,... en ce cas...

LAFFEMAS, vivement.

Eh bien ! que dirais-tu ?

LE GRACIEUX, mettant la bourse dans sa poche.

J'empocherais la somme,
Et je dirais :

Avec une profonde révérence.

Merci, vous êtes un bon homme !

LAFFEMAS, à part, furieux.

Peste du jeune singe !

LE GRACIEUX, à part, riant.

Au diable le vieux chat !

LAFFEMAS, à part.

Ils se sont entendus au cas qu'on le cherchât.
C'est un complot tramé. Tous se tairont de même.
Oh ! les maudits satans d'Égypte et de Bohême !

Au Gracieux, qui s'en va.

Çà, rends la bourse au moins !

LE GRACIEUX, se retournant, d'un ton tragique.

Pour qui me prenez-vous,
Seigneur ? Et l'univers, que dirait-il de nous ?
Vous, proposer, et moi, faire la chose infâme
De vous vendre à prix d'or une tête et mon âme !

Il veut sortir.

LAFFEMAS, le retenant.

Fort bien ! mais rends l'argent.

LE GRACIEUX, toujours sur le même ton.

Je garde mon honneur,
Et je n'ai pas de compte à vous rendre, seigneur !

Il salue et rentre avec majesté dans la grange.

SCÈNE IX

LAFFEMAS, seul.

Vil baladin ! l'orgueil en des âmes si basses !
S'il se pouvait qu'un jour en mes mains tu tombasses,
Et si je ne chassais un plus noble gibier... —
Comment dans tout cela découvrir le Didier ?
Prendre toute la bande en masse, et puis la faire
Mettre à la question, on ne peut. — Quelle affaire !
C'est chercher une aiguille en tout un champ de blé.
Il faudrait un creuset d'alchimiste endiablé
Qui, rongeant cuivre et plomb, mît à nu la parcelle
D'or pur que ce lingot d'alliage recèle. —
Retourner sans ma prise auprès de monseigneur
Le cardinal !

Se frappant le front.

Mais oui... quelle idée !... O bonheur !
Il est pris !

Appelant par la porte de la grange.

Hé ! messieurs de la troupe comique,
Deux mots !

Les comédiens sortent en foule de la grange.

SCÈNE X

LES MÊMES, LES COMÉDIENS, parmi eux MARION et DIDIER, puis SAVERNY, puis LE MARQUIS DE NANGIS.

LE SCARAMOUCHE, à Laffemas.

Que nous veut-on ?

LAFFEMAS.

Sans phrase académique,
Voici : — Le cardinal m'a commis à l'effet
De trouver, pour jouer dans les pièces qu'il fait
Aux moments de loisir que lui laisse le prince,
De bons comédiens, s'il en est en province.
Car, malgré ses efforts, son théâtre est caduc
Et lui fait peu d'honneur pour un cardinal-duc.

Tous les comédiens s'approchent avec empressement. — Entre Saverny, qui observe avec curiosité ce qui se passe.

LE GRACIEUX, à part, comptant les génovines de Laffemas.

Douze ! il m'avait dit vingt ! il m'a volé ! Vieux drôle !

LAFFEMAS.

Dites-moi tour à tour chacun un bout de rôle,
Tous ! — pour que je choisisse et que je juge enfin.

A part.

S'il se tire de là, le Didier sera fin.

Haut.

Êtes-vous au complet ?

Marion s'approche furtivement de Didier, et cherche à l'entraîner. Didier recule et la repousse.

LE GRACIEUX, allant à eux.

Eh ! venez donc, vous autres !

MARION.

Juste ciel !

Didier la quitte et va se mêler aux comédiens ; elle le suit.

LE GRACIEUX.

Êtes-vous heureux d'être des nôtres !
Avoir des habits neufs, tous les jours un régal,
Et dire tous les soirs des vers de cardinal !
C'est un sort !

Tous les comédiens se rangent devant Laffemas. Marion et Didier parmi eux. Didier sans regarder Marion, l'œil fixé en terre, les bras croisés sous son manteau ; Marion attachant sur Didier des yeux pleins d'anxiété.

LE GRACIEUX, en tête de la troupe. — A part.

Eût-on cru que ce corbeau sinistre
Recrutât des farceurs au cardinal-ministre !

LAFFEMAS, au Gracieux.

Toi, d'abord. Quel es-tu ?

LE GRACIEUX, avec un grand salut et une pirouette qui fait ressortir sa bosse.

Je suis le Gracieux
De la troupe, et voici ce que je sais le mieux :

Il chante.

Des magistrats, sur des nuques
Ce sont d'énormes perruques.
De toute cette toison
On voit sortir à foison
Gênes, gibet, roue, amende,
Au moindre signe évident
D'une perruque plus grande
Qu'on nomme le président.

L'avocat, c'est un déluge
De mots tombant sur le juge,
C'est un mélange matois
De latin et de patois...

LAFFEMAS, l'interrompant.

Tu chantes faux, à rendre envieuse une orfraie !
Tais-toi !

LE GRACIEUX, riant.

Le chant est faux, mais la chanson est vraie.

LAFFEMAS, au Scaramouche.

A votre tour.

LE SCARAMOUCHE, saluant.

Je suis Scaramouche, seigneur.
J'ouvre la scène ainsi dans *La Duègne d'honneur :*

Déclamant.

« Rien n'est plus beau, disait une reine d'Espagne,
« Qu'un évêque à l'autel, un gendarme en campagne,
« Si ce n'est dame au lit et voleur au gibet... »

Laffemas l'interrompt du geste, et fait signe au Taillebras de parler. Le Taillebras salue profondément et se redresse.

LE TAILLEBRAS, avec emphase.

Moi, je suis Taillebras. J'arrive du Thibet,
J'ai puni le grand Khan, pris le Mogol rebelle...

LAFFEMAS.

Autre chose !

Bas à Saverny, qui est debout près de lui.

Vraiment, que Marion est belle !

LE TAILLEBRAS.

C'est pourtant du meilleur. — S'il vous plaît cependant,
Je serai Charlemagne, empereur d'occident.

Il déclame avec emphase.

« Quel étrange destin ! ô ciel ! je vous appelle !
« Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle ;
« Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
« Délivrer à un autre un amour qui est mien,
« En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
« M'enfiellant l'estomac d'une amère tristesse.
« Ainsi pour vous, oiseaux, aux bois vous ne nichez ;
« Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruchez ;
« Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine ;
« Ainsi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine ! »

LAFFEMAS.

Bon.

A Saverny.

— Tudieu ! les beaux vers ! c'est dans la *Bradamante*
De Garnier ! quel poëte !

A Marion.

A votre tour, charmante !
Votre nom ?

MARION, tremblante.

Moi, je suis la Chimène.

LAFFEMAS.

Vraiment !
La Chimène ? En ce cas, vous avez un amant
Qui tue en duel quelqu'un...

MARION, effrayée.

Moi !

LAFFEMAS, ricanant.

J'ai bonne mémoire,
Et qui se sauve...

MARION, à part.

Dieu !

LAFFEMAS.

Contez-nous cette histoire.

MARION, à demi tournée vers Didier.

« Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
« Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
« Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
« Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.

« Combats pour m'affranchir d'une condition
« Qui me livre à l'objet de mon aversion.
« Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
« Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
« Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
« Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix! »

Laffemas se lève avec galanterie et lui baise la main. Marion, pâle, regarde Didier, qui demeure immobile, les yeux baissés.

LAFFEMAS.

Certe, il n'est pas de voix qui, mieux que vous ne faites,
Nous prenne au fond du cœur par des fibres secrètes ;
Vous êtes adorable !

A Saverny.

On ne peut le nier,
Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.
Pourtant, il fait en vers meilleure contenance
Depuis qu'il a l'honneur d'être à son éminence.

A Marion.

Quel talent ! quels beaux yeux ! vous enterrer ainsi !
Vous n'êtes pas, madame, à votre place ici.
Asseyez-vous donc là.

Il s'assied et fait signe à Marion de venir s'asseoir près de lui. Elle recule.

MARION, bas à Didier, avec angoisse.

Grand Dieu ! restons ensemble !

LAFFEMAS, souriant.

Mais venez près de moi vous asseoir.

Didier repousse Marion, qui vient tomber effrayée sur le banc près de Laffemas.

MARION, à part.

Ah ! je tremble !

LAFFEMAS, souriant à Marion d'un air de reproche.

Enfin !...

A Didier.

Vous, votre nom ?

Didier fait un pas vers Laffemas, jette son manteau et enfonce son chapeau sur sa tête.

DIDIER, d'un ton grave.

Je suis Didier.

MARION, LAFFEMAS, SAVERNY.

Didier !

Étonnement et stupeur.

DIDIER, à Laffemas, qui ricane avec triomphe.

Vous pouvez à présent tous les congédier !
Vous avez votre proie. Elle reprend sa chaîne.
Ah ! cette joie enfin vous coûte assez de peine !

MARION, courant à lui.

Didier !

DIDIER, avec un regard glacé.

De celui-ci ne me détournez pas,
Madame !

Elle recule et vient tomber anéantie sur le banc.

A Laffemas.

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas,
Démon ! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme
De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme !

Je pouvais fuir ton piège, inutile à moitié.
Mais tant d'efforts perdus, cela m'a fait pitié !
Prends-moi, fais-toi payer ta pauvre perfidie !

LAFFEMAS, avec une colère concentrée, et s'efforçant de rire.

Donc, vous ne jouez pas, monsieur, la comédie ?

DIDIER.

C'est toi qui l'as jouée !

LAFFEMAS.

Oh ! je la jouerais mal.
Mais j'en fais une avec monsieur le cardinal ;
C'est une tragédie, — où vous aurez un rôle.

Marion pousse un cri d'effroi. Didier se détourne avec dédain.

Ne tournez pas ainsi la tête sur l'épaule,
Nous irons jusqu'au bout admirer votre jeu.
Allez ! recommandez, monsieur, votre âme à Dieu.

MARION.

Ah !...

En ce moment, le marquis de Nangis repasse au fond, toujours dans sa première attitude et avec son peloton de hallebardiers. Au cri de Marion, il s'arrête et se tourne vers les assistants, pâle, muet et immobile.

LAFFEMAS, au marquis de Nangis.

Monsieur le marquis, je réclame main-forte.
Bonne nouvelle ! mais prêtez-moi votre escorte.
L'assassin du marquis Gaspard s'était enfui,
Mais nous l'avons repris.

MARION, se jetant aux genoux de Laffemas.

Monsieur, pitié pour lui !

LAFFEMAS, avec galanterie.

Vous à mes pieds, madame! Eh! ma place est aux vôtres!

MARION, toujours à genoux et joignant les mains.

Oh ! monseigneur le juge ! ayez pitié des autres,
Si vous voulez qu'un jour un juge plus jaloux,
Prêt à punir aussi, prenne pitié de vous !

LAFFEMAS, souriant.

Mais quoi ! c'est un sermon vraiment que vous nous faites !
Ah ! madame, régnez aux bals, brillez aux fêtes,
Mais ne nous prêchez point. — Pour vous je ferais tout,
Mais cet homme a tué, c'est un meurtre...

DIDIER, à Marion.

Debout !

Marion se relève tremblante.

A Laffemas.

Tu mens ! ce n'est qu'un duel.

LAFFEMAS.

Monsieur...

DIDIER.

Tu mens, te dis-je.

LAFFEMAS.

Paix !

A Marion.

— Le sang veut du sang. Cette rigueur m'afflige.
Il a tué ! tué qui ? — Le marquis Gaspard
De Saverny, —

Montrant M. de Nangis.

Neveu de ce digne vieillard, —

Jeune seigneur parfait ! C'est la plus grande perte
Pour la France et le roi !... S'il n'était pas mort, certe,
Je ne dis pas... mon cœur n'est pas de roche... et si...

SAVERNY, faisant un pas.

Celui que l'on croit mort n'est pas mort. — Le voici !

Étonnement général.

LAFFEMAS, tressaillant.

Gaspard de Saverny ! mais à moins d'un prodige !...
Ils ont là son cercueil !

SAVERNY, arrachant ses fausses moustaches, son emplâtre et sa perruque noire.

Il n'est pas mort, vous dis-je !
Me reconnaissez-vous ?

LE MARQUIS DE NANGIS, comme réveillé d'un rêve, pousse un cri et se jette dans ses bras.

Mon Gaspard ! mon neveu !
Mon enfant !

Ils se tiennent étroitement embrassés.

MARION, tombant à genoux et les yeux au ciel.

Ah ! Didier est sauvé ! — Juste Dieu !

DIDIER, froidement à Saverny.

A quoi bon ? Je voulais mourir.

MARION, toujours prosternée.

Dieu le protège !

DIDIER, continuant sans l'écouter.

Autrement croyez-vous qu'il m'eût pris à son piège,
Et que je n'eusse pas rompu de l'éperon
Sa toile d'araignée à prendre un moucheron ?
La mort est désormais le seul bien que j'envie.
Vous me servez bien mal pour me devoir la vie.

MARION.

Que dit-il ? Vous vivrez !

LAFFEMAS.

Çà, tout n'est pas fini.
Est-il sûr que c'est là Gaspard de Saverny ?

MARION.

Oui !

LAFFEMAS.

C'est ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure.

MARION, lui montrant le marquis de Nangis
qui tient toujours Saverny embrassé.

Regardez ce vieillard qui sourit et qui pleure.

LAFFEMAS.

Est-ce bien là Gaspard de Saverny ?

MARION.

Comment
Pouvez-vous en douter à cet embrassement ?

LE MARQUIS DE NANGIS, se détournant.

Si c'est lui ! mon Gaspard ! mon fils ! mon sang ! mon âme !

A Marion.

N'a-t-il pas démandé si c'était lui, madame ?

LAFFEMAS, au marquis de Nangis.

Ainsi vous affirmez que c'est votre neveu
Gaspard de Saverny ?

LE MARQUIS DE NANGIS, avec force.

Oui !

LAFFEMAS.

D'après cet aveu,

A Saverny.

De par le roi, marquis Gaspard, je vous arrête.
— Votre épée.

Étonnement et consternation dans l'assistance.

LE MARQUIS DE NANGIS.

O mon fils !

MARION.

Ciel !

DIDIER.

Encore une tête !
Au fait, il en faut deux. Au cardinal romain
C'est le moins qu'il revienne, une dans chaque main !

LE MARQUIS DE NANGIS.

De quel droit ?...

LAFFEMAS.

Demandez compte à son éminence.
Tous survivants au duel tombent sous l'ordonnance.

A Saverny.

Donnez-moi votre épée.

DIDIER, *regardant Saverny.*

Insensé !

SAVERNY, *tirant son épée et la présentant à Laffemas.*

La voici.

LE MARQUIS DE NANGIS, *l'arrêtant.*

Un instant ! Devant moi nul n'est seigneur ici.
Seul j'ai dans ce château justice basse et haute ;
Notre sire le roi n'y serait que mon hôte.

A Saverny.

Ne remettez qu'à moi votre épée.

Saverny lui remet son épée et le serre dans ses bras.

LAFFEMAS.

En honneur,
C'est un droit féodal fort déchu, monseigneur.
Monsieur le cardinal pourra m'en faire un blâme,
Mais moi qui ne veux pas vous affliger...

DIDIER.

Infâme !

LAFFEMAS, s'inclinant devant le marquis.

J'y souscris. En revanche, à présent, pour raison,
Prêtez-moi votre garde avec votre prison.

LE MARQUIS DE NANGIS, à ses gardes.

Vos pères ont été vassaux de mes ancêtres,
Je vous défends à tous de faire un pas !

LAFFEMAS, d'une voix tonnante.

Mes maîtres !
Écoutez ! — Je suis juge au secret tribunal,
Lieutenant-criminel du seigneur cardinal.
Qu'on les mène tous deux en prison. Il importe
Que quatre d'entre vous veillent à chaque porte.
Vous en répondez tous. Or vous seriez hardis
De ne pas m'obéir ; car si, lorsque je dis
A l'un de vous qu'il aille, exécute et se taise,
Il hésite, alors c'est — que sa tête lui pèse.

Les gardes consternés entraînent en silence les deux prisonniers. Le marquis de Nangis se détourne, indigné, et cache ses yeux de sa main.

MARION.

Tout est perdu !

A Laffemas.

Monsieur, si votre cœur...

LAFFEMAS, bas à Marion.

Ce soir
Je vous dirai deux mots, si vous me venez voir.

MARION, à part.

Que me veut-il ? Il a des sourires funèbres.
C'est une âme profonde et pleine de ténèbres.

Se jetant vers Didier.

Didier !

DIDIER, froidement.

Adieu, madame !

MARION, frissonnant du son de sa voix.

Eh bien ! qu'ai-je donc fait ?
Ah ! malheureuse !

Elle tombe sur le banc.

DIDIER.

Oui. Malheureuse, en effet !

SAVERNY.

Il embrasse le marquis de Nangis, puis se tourne vers Laffemas.

Monsieur, doublera-t-on le paîment pour deux têtes ?

UN VALET, entrant, au marquis.

De monseigneur Gaspard les obsèques sont prêtes.
Pour la cérémonie on vient de votre voix
Savoir l'heure et le jour.

LAFFEMAS.

Revenez dans un mois.

Les gardes emmènent Didier et Saverny.

ACTE QUATRIÈME

LE ROI

CHAMBORD.

La salle des gardes au château de Chambord.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC DE BELLEGARDE, riche costume de cour avec toutes les broderies et toutes les dentelles, le cordon du Saint-Esprit au cou et la plaque au manteau; LE MARQUIS DE NANGIS, grand deuil, et toujours suivi de son peloton de gardes.

Ils traversent tous deux le fond de la salle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien. Mais le roi fait grâce.
C'est un droit de son trône, un devoir de sa race.
Soyez tranquille. Il est, de cœur comme de nom,
Fils d'Henri quatre.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Et moi j'en fus le compagnon.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Vive-Dieu ! nous avons pour le père avec joie
Usé plus d'un pourpoint de fer, et non de soie !
Marquis, allez au fils, montrez vos cheveux gris,
Et pour tout plaidoyer dites : Ventre-Saint-Gris !
— Que Richelieu lui donne une raison meilleure !
— Mais cachez-vous d'abord.

Il lui ouvre une porte latérale.

Il viendra tout à l'heure.
Puis, à vous parler franc, vos habits que voici
Sont coupés d'une mode à faire rire ici.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Rire de mon deuil !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah ! tous ces muguets ! — Compère,
Tenez-vous là. Le roi viendra bientôt, j'espère.
Je le disposerai contre le cardinal.
Puis, quand je frapperai du pied, à ce signal
Vous viendrez.

LE MARQUIS DE NANGIS, lui serrant la main.

Dieu vous paie !

LE DUC DE BELLEGARDE, à un mousquetaire qui se promène devant une petite porte dorée.

Eh ! monsieur de Navaille,
Que fait le roi ?

LE MOUSQUETAIRE.

Mon duc, sa majesté travaille...

Baissant la voix.

Avec un homme noir.

LE DUC DE BELLEGARDE, à part.

Je crois que justement
C'est un arrêt de mort qu'il signe en ce moment.

Au vieux marquis, en lui serrant la main.

Courage !

Il l'introduit dans la galerie voisine.

En attendant que je vous avertisse,
Regardez ces plafonds qui sont du Primatice.

Ils sortent tous deux. — Entre Marion en grand deuil par la grande porte du fond qui donne sur l'escalier.

SCÈNE II

MARION, LES GARDES.

LE HALLEBARDIER de garde, à Marion.

Madame, on n'entre pas.

MARION, avançant.

Monsieur...

LE HALLEBARDIER, mettant sa hallebarde en travers de la porte.

On n'entre point.

MARION, avec dédain.

Ici contre une dame on met la lance au poing !
Ailleurs, c'est pour.

LE MOUSQUETAIRE, riant, au hallebardier.

Attrape !

MARION, d'une voix ferme.

Il faut, monsieur le garde,
Que je parle à l'instant au duc de Bellegarde.

LE HALLEBARDIER, baissant sa hallebarde. A part.

Hum ! tous ces verts-galants !

LE MOUSQUETAIRE.

Madame, entrez.

Elle entre et s'avance d'un pas déterminé.

LE HALLEBARDIER, à part, et la regardant du coin de l'œil.

C'est clair !
Le bon vieux duc n'est pas si vieux qu'il en a l'air.
Jadis le roi l'eût fait mettre à la tour du Louvre
Pour donner rendez-vous chez lui.

LE MOUSQUETAIRE, faisant signe au hallebardier de se taire.

La porte s'ouvre.

La petite porte dorée s'ouvre. M. de Laffemas en sort tenant à la main un rouleau de parchemin auquel pend un sceau de cire rouge à des tresses de soie.

SCÈNE III

MARION, LAFFEMAS.

Geste de surprise de tous deux. — Marion se détourne avec horreur.

LAFFEMAS, s'avançant vers Marion à pas lents. Bas.

Oue faites-vous céans ?

MARION.

Et vous ?

LAFFEMAS déroule le parchemin et l'étale devant ses yeux.

Signé du roi.

MARION, après un coup d'œil, cachant son visage de ses mains.

Dieu !

LAFFEMAS, se penchant à son oreille.

Voulez-vous ?

Marion tressaille et le regarde en face. Il fixe ses yeux sur ceux de Marion. Baissant la voix.

Veux-tu ?

MARION, le repoussant.

Tentateur ! laisse-moi !

LAFFEMAS, se redressant avec un ricanement.

Donc, vous ne voulez pas ?

MARION.

Crois-tu que je te craigne ?
Le roi peut faire grâce, et c'est le roi qui règne.

LAFFEMAS.

Essayez-en. — Usez du bon vouloir du roi !

Il lui tourne le dos, puis revient tout à coup sur ses pas, croise les bras, et se penche à son oreille.

Prenez garde qu'un jour je ne veuille plus, moi !

Il sort. — Entre le duc de Bellegarde.

SCÈNE IV

MARION, LE DUC DE BELLEGARDE.

MARION, allant au duc.

Monsieur le duc, ici vous êtes capitaine.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quoi ! charmante, c'est vous !

Saluant.

Que voulez-vous, ma reine ?

MARION.

Voir le roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quand ?

MARION.

Sur l'heure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh ! l'ordre est bref !—Pourquoi?

MARION.

Pour quelque chose.

LE DUC DE BELLEGARDE, éclatant de rire.

Allons ! faites venir le roi.
Comme elle y va !

MARION.

C'est un refus ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais je suis vôtre !

En souriant.

Nous sommes-nous jamais rien refusé l'un l'autre ?

MARION.

C'est fort bien, monseigneur, mais parlerai-je au roi ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Parlez d'abord au duc. Je vous donne ma foi
Que vous verrez le roi tout à l'heure au passage.
Mais causons cependant. Çà, petite ! est-on sage ?
Vous en noir ! on dirait une dame d'honneur.
Vous aimiez tant à rire autrefois.

MARION.

Monseigneur,
Je ne ris plus.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Pardieu ! mais je crois qu'elle pleure.
Vous !

MARION, essuyant ses larmes, d'une voix ferme.

Monseigneur le duc, je veux parler sur l'heure
Au roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais dans quel but ?

MARION.

Ah ! c'est pour...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Est-ce aussi
Contre le cardinal ?

MARION.

Oui, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE, lui ouvrant la galerie.

Entrez ici.
Je mets les mécontents dans cette galerie.
Ne sortez pas avant le signal, je vous prie.

Marion entre. Il referme la porte.

J'eusse pour le marquis fait ce coup hasardeux.
Il n'en coûte pas plus de travailler pour deux.

Peu à peu la salle se remplit de courtisans qui causent entre eux. Le duc de Bellegarde va de l'un à l'autre. — Entre L'Angely.

SCÈNE V

LES COURTISANS.

LE DUC DE BELLEGARDE, au duc de Beaupréau.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Et que dit-on ?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

On parle
D'un nouveau cardinal.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Qui ? l'archevêque d'Arle ?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Non, l'évêque d'Autun. Du moins, tout Paris croit
Qu'il a le chapeau rouge.

L'ABBÉ DE GONDI.

Il lui revient de droit.
C'est lui qui commandait l'artillerie au siège
De la Rochelle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui-da !

L'ANGELY.

J'approuve le saint-siège.
Un cardinal du moins fait selon les canons.

L'ABBÉ DE GONDI, riant.

Ce fou de L'Angely !

L'ANGELY, saluant.

Monsieur sait tous mes noms.

Entre Laffemas. Tous les courtisans l'entourent à l'envi et s'empressent autour de lui. Le duc de Bellegarde les observe avec humeur.

LE DUC DE BELLEGARDE, à L'Angely.

Bouffon, quel est cet homme à fourrure d'hermine ?

L'ANGELY.

A qui de toute part on fait si bonne mine ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui. Je n'ai point encor vu cet homme céans.
Est-ce que c'est quelqu'un de monsieur d'Orléans ?

L'ANGELY.

On l'accueillerait moins.

LE DUC DE BELLEGARDE, l'œil sur Laffemas qui se pavane.

Quels airs de grand d'Espagne !

L'ANGELY, bas.

C'est le sieur Laffemas, intendant de Champagne,
Lieutenant-criminel.

LE DUC DE BELLEGARDE, bas.

Lieutenant infernal !
Celui qu'on surnommait bourreau du cardinal ?

L'ANGELY, toujours bas.

Oui.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cet homme à la cour !

L'ANGELY.

Pourquoi pas, je vous prie ?
Un chat-tigre de plus dans la ménagerie !
— Vous le présenterai-je ?

LE DUC DE BELLEGARDE, avec hauteur.

Ah ! bouffon !

L'ANGELY.

En honneur,
Je le ménagerais si j'étais grand seigneur.
Soyez de ses amis. Voyez, chacun le fête.
S'il ne vous prend la main, il vous prendra la tête !

Il va chercher Laffemas et le présente au duc, qui s'incline d'assez mauvaise grâce.

LAFFEMAS, saluant.

Monsieur le duc...

LE DUC DE BELLEGARDE, saluant.

Monsieur, je suis charmé...

A part.

Vrai Dieu !
Où sommes-nous tombés !... — Monsieur de Richelieu !...

Laffemas s'éloigne.

LE VICOMTE DE ROHAN, éclatant de rire au fond de la salle dans un groupe de courtisans.

Charmant !

L'ANGELY.

Quoi ?

LE VICOMTE DE ROHAN.

Marion, là, dans la galerie !

L'ANGELY.

Marion ?

LE VICOMTE DE ROHAN.

Je faisais cette plaisanterie :
Marion chez Louis le Chaste, c'est charmant !

L'ANGELY.

Oui-da, monsieur, c'est très spirituel, vraiment !

LE DUC DE BELLEGARDE, au comte de Charnacé.

Monsieur le louvetier, avez-vous quelque proie ?
Bonne chasse ?

LE COMTE DE CHARNACÉ.

Nulle. Hier, j'eus une fausse joie.
Les loups avaient mangé trois paysans. D'abord
J'ai cru que nous aurions force loups à Chambord.
Bah ! j'ai fouillé le bois, pas un loup, pas de trace !

A L'Angely.

Fou, que sais-tu de gai ?

L'ANGELY.

Rien de ce qui se passe.
Ah ! si fait. — On va pendre, à Beaugency, je croi,
Deux hommes pour un duel.

L'ABBÉ DE GONDI.

Bah ! pour si peu !

La petite porte dorée s'ouvre.

UN HUISSIER.

Le roi !

Entre le roi. Tout en noir, pâle, les yeux baissés, avec le Saint-Esprit au pourpoint et au manteau. Chapeau sur la tête. — Tous les courtisans se découvrent et se rangent en silence sur deux haies. — Les gardes baissent leurs piques ou présentent leurs mousquets.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

Le roi entre à pas lents, traverse, sans lever la tête, la foule des courtisans, puis s'arrête sur le devant, et reste quelques instants rêveur et silencieux. Les courtisans se retirent au fond de la salle.

LE ROI.

Tout va de mal en pis... Tout ! —

Aux courtisans, avec un signe de tête.

Messieurs, Dieu vous garde !

Il se jette dans un grand fauteuil et soupire profondément.

Ah ! j'ai bien mal dormi, monsieur de Bellegarde !

LE DUC, s'avançant avec trois profondes révérences.

Mais, sire, on ne dort plus maintenant.

LE ROI, vivement.

N'est-ce pas ?
Tant l'état marche au gouffre et se hâte à grands pas !

LE DUC.

Ah, sire ! il est guidé d'une main forte et large...

LE ROI.

Oui, le cardinal-duc porte une lourde charge !

LE DUC.

Sire !...

LE ROI.

A ses vieilles mains je devrais l'épargner.
Mais, duc, — j'ai bien assez de vivre, sans régner !

LE DUC.

Sire,... le cardinal n'est pas vieux....

LE ROI.

Bellegarde !
Franchement, — nul ici n'écoute et ne regarde, —
Que pensez-vous de lui ?

LE DUC.

De qui, sire ?

LE ROI.

De lui.

LE DUC.

De l'éminence ?

LE ROI.

Hé ! oui.

LE DUC.

Mon regard ébloui
Peut se fixer à peine...

LE ROI.

Est-ce votre franchise ?

Regardant autour de lui.

Pourtant point d'éminence ici, — rouge ni grise !
Pas d'espion ! Parlez, que craignez-vous ? Le roi
Veut votre avis tout franc sur le cardinal.

LE DUC.

Quoi !
Tout franc, sire?

LE ROI.

Tout franc.

LE DUC, *hardiment.*

Eh bien!—C'est un grand homme.

LE ROI.

Au besoin, n'est-ce pas, vous l'iriez dire à Rome?
Entendez-vous?—L'état souffre,—entendez-vous bien?
Entre lui qui fait tout, et moi qui ne suis rien.

LE DUC.

Ah!...

LE ROI.

Règle-t-il pas tout, paix, guerre, états, finances?
Fait-il pas lois, édits, mandements, ordonnances?
Il est roi, dis-je! Il a dissous par trahison
La ligue catholique; il frappe la maison
D'Autriche, qui me veut du bien, — dont est la reine.

LE DUC.

Sire! il vous laisse faire au Louvre une garenne.
Vous avez votre part!

LE ROI.

Avec le Danemark
Il intrigue!

LE DUC.

Il vous a laissé fixer le marc
De l'argent aux joailliers.

LE ROI, *dont l'humeur augmente.*

A Rome il fait la guerre!

LE DUC.

Il vous a laissé seul rendre un édit naguère
Qui défend qu'un bourgeois, quand même il le voudrait,
Mange plus d'un écu par tête au cabaret.

LE ROI.

Et tous les beaux traités qu'il arrange en cachette !

LE DUC.

Et votre rendez-vous de chasse à la Planchette ?

LE ROI.

Lui seul fait tout. Vers lui requêtes et placets
Se précipitent. Moi, je suis pour les français
Une ombre. En est-il un qui pour ce qu'il désire
Vienne à moi ?

LE DUC.

Quand on a les écrouelles, sire !

La colère du roi va croissant.

LE ROI.

Il veut donner mon ordre à monsieur de Lyon,
Son frère ; mais non pas, j'entre en rébellion !

LE DUC.

Mais...

LE ROI.

On m'a dégoûté des siens.

LE DUC.

Sire, l'envie !

LE ROI.

Sa nièce Combalet mène une belle vie !

LE DUC.

La médisance !...

LE ROI.

Il a deux cents gardes à pié.

LE DUC.

Mais il n'en a que cent à cheval.

LE ROI.

C'est pitié !

LE DUC.

Sire, il sauve la France.

LE ROI.

Oui, duc ? — Il perd mon âme !
D'un bras il fait la guerre à nos payens, — l'infâme !
De l'autre il signe un pacte aux huguenots suédois.

Bas à l'oreille de Bellegarde.

Puis, si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève ! Toutes
De mes amis ! Sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang ! et c'est lui qui m'habille de deuil !

LE DUC.

Traite-t-il mieux les siens ? Épargna-t-il Saint-Preuil ?

LE ROI.

S'il a pour ceux qu'il aime une tendresse amère,
Certe, il m'aime ardemment ! —

Brusquement, après un silence, en croisant les bras.

Il m'exile ma mère !

LE DUC.

Mais, sire, il croit toujours agir à vos souhaits,
Il est fidèle, sûr, dévoué...

LE ROI.

Je le hais !
Il me gêne, il m'opprime ! et je ne suis ni maître,
Ni libre, moi qui suis quelque chose peut-être.
A force de marcher à pas si lourds sur moi,
Craint-il pas à la fin de réveiller le roi ?
Car près de moi, chétif, si grande qu'elle brille,
Sa fortune à mon souffle incessamment vacille,
Et tout s'écroulerait si, disant un seul mot,
Ce que je veux tout bas, je le voulais tout haut !

Un silence.

Cet homme fait le bon mauvais, le mauvais pire.
Comme le roi, l'état, déjà malade, empire.
Cardinal au dehors, cardinal au dedans,
Le roi jamais ! — Il mord l'Autriche à belles dents,
Laisse prendre à qui veut mes vaisseaux dans le golfe
De Gascogne, me ligue avec Gustave-Adolphe...
Que sais-je ? Il est partout comme l'âme du roi,
Emplissant mon royaume, et ma famille, et moi !
Ah ! je suis bien à plaindre !

Allant à la fenêtre.

Et toujours de la pluie !

LE DUC.

Votre majesté donc souffre bien ?

LE ROI.

Je m'ennuie.

Un silence.

Moi, le premier de France, en être le dernier !
Je changerais mon sort au sort d'un braconnier.
Oh ! chasser tout le jour ! en vos allures franches
N'avoir rien qui vous gêne, et dormir sous les branches !
Rire des gens du roi ! chanter pendant l'éclair,
Et vivre libre aux bois, comme l'oiseau dans l'air !
Le manant est du moins maître et roi dans son bouge.
— Mais toujours sous les yeux avoir cet homme rouge,
Toujours là, grave et dur, me disant à loisir :
— « Sire ! il faut que ceci soit votre bon plaisir ! »
— Dérision ! cet homme au peuple me dérobe.
Comme on fait d'un enfant, il me met dans sa robe,
Et quand un passant dit : — Qu'est-ce donc que je voi
Dessous le cardinal ? on répond : C'est le roi !
— Puis ce sont tous les jours quelques nouvelles listes.
Hier des huguenots, aujourd'hui des duellistes,
Dont il lui faut la tête. — Un duel ! le grand forfait !
Mais des têtes toujours ! — Qu'est-ce donc qu'il en fait ?

Bellegarde frappe du pied. — Entrent le marquis de Nangis et Marion.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARION, LE MARQUIS DE NANGIS.

Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques pas du roi, et met un genou en terre. Marion tombe à genoux à la porte.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Justice !

LE ROI.

Contre qui ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Contre un tyran sinistre,
Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION.

Grâce !

LE ROI.

Pour qui ?

MARION.

Didier...

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pour le marquis Gaspard
De Saverny.

LE ROI.

J'ai vu ces deux noms quelque part.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire, grâce et justice !

LE ROI.

Et quel titre est le vôtre ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je suis oncle de l'un.

LE ROI, à Marion.

Vous ?

MARION, avec fermeté.

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI.

Or çà, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici ?

LE MARQUIS DE NANGIS, montrant tour à tour les deux mains du roi.

De cette main justice, et de l'autre merci.
Moi, Guillaume, marquis de Nangis, capitaine
De cent lances, baron du mont et de la plaine,
Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,
Requiers mes deux seigneurs, le roi de France, et Dieu.
C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.
Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, bas au marquis.

Parlez pour les deux, monseigneur !

LE MARQUIS DE NANGIS, continuant.

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur
Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.
Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens.
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI.

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire ?

LE MARQUIS DE NANGIS, se relevant.

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire ;
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale ;
Il ne la frappait point sans y fort regarder ;
Et bien gardé par elle, il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire avec des gens d'épées
Quelque chose de mieux que des têtes coupées ;

Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché.
On n'avait point alors de tête à bon marché.
Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
— Croyez un vieux, — gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas ! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux,
Soient morts depuis longtemps qui ne seraient pas vieux!
Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet !
Sire ! le sang n'est pas une bonne rosée ;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
Et le peuple des rois évite le balcon
Quand aux dépens du Louvre on peuple Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
Vous amuser, pendant que le bourreau travaille !
Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
Qu'après tout on est fils d'Henri quatre, et Bourbon,
Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
Donc, je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,

Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice,
Que ce n'est pas la joie et l'honneur des états
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats,
Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes
Qu'un prêtre qui se paie une dîme de têtes,
Et que cet homme illustre entre les inhumains
Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains !

LE ROI.

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
L'aimera !

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire !...

LE ROI.

Assez. C'est un autre moi-même.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire !...

LE ROI.

Plus de harangue à troubler nos esprits !

Montrant ses cheveux qui grisonnent.

Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pourtant, sire, un vieillard, une femme qui pleure !
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure !

LE ROI.

Que demandez-vous donc ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

La grâce de Gaspard !

MARION.

La grâce de Didier !

LE ROI.

Tout ce qu'un roi départ
En grâces, trop souvent est pris à la justice.

MARION.

Ah ! sire ! à notre deuil que le roi compatisse.
Savez-vous ce que c'est ? Deux jeunes insensés,
Par un duel jusqu'au fond de l'abîme poussés !
Mourir, grand Dieu ! mourir sur un gibet infâme !
Vous aurez pitié d'eux ! — Je ne sais pas, moi femme,
Comment on parle aux rois. Pleurer peut-être est mal ;
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal !
Pourquoi leur en veut-il ? Qu'ont-ils fait ? Il n'a même
Jamais vu mon Didier. — Hélas ! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux ! les tuer, pour un duel !
Leurs mères ! songez donc ! — Ah ! c'est horrible ! — O ciel !
Vous ne le voudrez pas !... — Ah ! femmes que nous sommes,
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes,
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des genoux
Que le regard d'un roi ploie et brise sous nous !
Ils ont eu tort, c'est vrai ! Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez ? la jeunesse !
Mon Dieu ! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font ?
Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent au fond
Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'emporte.
Les choses tous les jours se passent de la sorte ;
Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur,
Sire. — Est-ce pas, messieurs ? — Ah ! Dieu ! l'affreux malheur !
Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têtes !
Oh ! je vous aimerai, sire, si vous le faites !
Grâce ! grâce ! — Oh ! mon Dieu ! si je savais parler,
Vous verriez, vous diriez : Il faut la consoler,

C'est une pauvre enfant, son Didier, c'est son âme... —
J'étouffe. Ayez pitié !

LE ROI.

Qu'est-ce que cette dame ?

MARION.

Une sœur, majesté, qui tremble à vos genoux !
Vous vous devez au peuple.

LE ROI.

Oui, je me dois à tous.
Le duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION.

Il faut de la pitié, sire !

LE ROI.

Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Deux enfants de vingt ans, sire ! songez-y bien.
Ah ! leur âge à tous deux fait la moitié du mien !

MARION.

Majesté, vous avez une mère, une femme,
Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
Un frère, sire ! — Eh bien ! pitié pour une sœur !

LE ROI.

Un frère ? non, madame.

Il réfléchit un instant.

Ah ! si fait. J'ai MONSIEUR.

Apercevant la suite du marquis.

Çà, marquis de Nangis, quelle est cette brigade ?
Sommes-nous assiégés ? allons-nous en croisade ?
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Êtes-vous duc et pair ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Non, sire, je suis mieux
Qu'un duc et pair, créé pour des cérémonies.
Je suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, à part.

L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit !

LE ROI.

Bien. Dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur. Mais laissez-nous les nôtres sur nos terres.
Nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, frissonnant.

Sire ! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés,

Il tombe à genoux.

Et l'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.
Grâce !

Le roi fait un signe brusque de colère et de refus. Le marquis se relève lentement.

Du roi Henri, votre père et le nôtre,
Je fus le compagnon, et j'étais là quand l'autre...
—L'autre monstre,—enfonça le poignard... — Jusqu'au soir
Je gardai mon roi mort, car c'était mon devoir.
Sire ! j'ai vu mon père, hélas ! et mes six frères

Choir tour à tour au choc des factions contraires ;
La femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Maintenant, — le vieillard que vous voyez ici
Est comme un patient qu'un bourreau qui s'en joue
A pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,

Mettant la main sur sa poitrine.

Et j'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve !

Il salue profondément et sort. Marion se lève péniblement et va tomber mourante dans l'enfoncement de la porte dorée du cabinet du roi.

LE ROI, essuyant une larme et le suivant des yeux, à Bellegarde.

Pour ne pas défaillir il faut qu'un roi s'observe.
Bien faire est malaisé... Ce vieillard m'a touché...

Il rêve un moment et sort brusquement de son silence.

Aujourd'hui pas de grâce ! hier j'ai trop péché.

Se rapprochant de Bellegarde.

Pour vous, duc, avant lui vous veniez de me dire
Mainte chose hardie et qui pourra vous nuire
Quand au cardinal-duc je redirai ce soir
La conversation que nous venons d'avoir.
J'en suis fâché pour vous. Désormais prenez garde...

Bâillant.

Ah ! j'ai bien mal dormi, mon pauvre Bellegarde !

Congédiant du geste gardes et courtisans.

Messieurs, laissez-nous seul. Allez.

A L'Angely.

Demeure, toi.

Tout le monde sort, excepté Marion, que le roi ne voit pas. Le duc de Bellegarde l'aperçoit accroupie au seuil de la porte, et va à elle.

LE DUC DE BELLEGARDE, bas à Marion.

Vous ne pouvez rester à la porte du roi.
Qu'y faites-vous, collée ainsi qu'une statue ?
Ma chère, allez-vous-en.

MARION.

J'attendrai qu'on m'y tue.

L'ANGELY, bas au duc.

Laissez-la, duc.

Bas à Marion.

Restez.

Il revient auprès du roi, qui s'est assis dans le grand fauteuil et rêve profondément.

SCÈNE VIII

LE ROI, L'ANGELY.

LE ROI, avec un soupir profond.

L'Angely ! L'Angely !
Viens, j'ai le cœur malade et d'amertume empli.
Point de rire à la bouche, et dans mes yeux arides
Point de pleurs. Toi qui seul quelquefois me dérides,
Viens. — Toi qui n'as jamais peur de ma majesté,
Fais luire dans mon âme un rayon de gaîté.

Un silence.

L'ANGELY.

N'est-ce pas que la vie est une chose amère,
Sire ?

LE ROI.

Hélas !

L'ANGELY.

Et que l'homme est un souffle éphémère ?

LE ROI.

Un souffle, et rien de plus.

L'ANGELY.

N'est-ce pas, dites-moi,
Qu'on est bien malheureux d'être homme, et d'être roi,
Sire ?

LE ROI.

On a double charge.

L'ANGELY.

Et, plutôt qu'être au monde,
Que mieux vaut le tombeau, si l'ombre en est profonde ?

LE ROI.

Je l'ai toujours dit.

L'ANGELY.

Sire, être mort, ou pas né,
Voilà le seul bonheur. Mais l'homme est condamné.

LE ROI.

Que tu me fais plaisir de parler de la sorte !

Un silence.

L'ANGELY.

Une fois au tombeau, pensez-vous qu'on en sorte ?

LE ROI, dont la tristesse a été toujours croissant aux paroles du fou.

Nous le saurons plus tard. — J'en voudrais être là.

Un silence.

Fou, je suis malheureux ! — Entends-tu bien cela ?

L'ANGELY.

Je le vois. — Vos regards, votre face amaigrie,
Votre deuil...

LE ROI.

Et comment veux-tu donc que je rie ?

Se rapprochant du fou.

Car avec moi, vois-tu, — tu perds ta peine. — A quoi
Te sert de vivre donc ? Beau métier ! fou de roi !
Grelot faussé, — pantin qu'on jette et qu'on ramasse,
Dont le rire vieilli n'est plus qu'une grimace ! —
Que fais-tu sur la terre, à jouer arrêté ?
Pourquoi vis-tu ?

L'ANGELY.

Je vis par curiosité.
Mais vous,—à quoi bon vivre?—Ah ! je vous plains dans l'âme !
Comme vous êtes roi, mieux vaudrait être femme !
Je ne suis qu'un pantin dont vous tenez le fil ;
Mais votre habit royal cache un fil plus subtil
Que tient un bras plus fort ; et moi, j'aime mieux être
Pantin aux mains d'un roi, sire, qu'aux mains d'un prêtre !

Un silence.

LE ROI, rêvant et de plus en plus triste.

Tu ris, mais tu dis vrai. C'est un homme infernal.
— Satan pourrait-il pas s'être fait cardinal ?
Si c'était lui dont j'ai l'âme ainsi possédée ?
Qu'en dis-tu ?

L'ANGELY.

J'ai souvent, sire, eu la même idée.

LE ROI.

Ne parlons plus ainsi. Ce doit être un péché.
Vois comme le malheur sur moi s'est attaché.
Je viens ici ; j'avais des cormorans d'Espagne, —
Pas une goutte d'eau pour pêcher ! — La campagne !
Point d'étang assez large en ce maudit Chambord
Pour qu'un ciron s'y voie en s'y mirant du bord !
Je veux chasser ? — la mer. Je veux pêcher ? — la plaine.
Suis-je assez malheureux ?

L'ANGELY.

Oui, votre vie est pleine
D'affreux chagrins.

LE ROI.

Comment me consolerais-tu !

L'ANGELY.

Tenez, un autre encor. Vous tenez pour vertu,
Avec raison, cet art de dresser les alètes
A la chasse aux perdrix. Un bon chasseur, vous l'êtes,
Fait cas du fauconnier.

LE ROI, vivement.

Le fauconnier est dieu !

L'ANGELY.

Eh bien, il en est deux qui vont mourir sous peu.

LE ROI.

A la fois ?

L'ANGELY.

Oui.

LE ROI.

Qui donc ?

L'ANGELY.

Deux fameux !

LE ROI.

Qui, de grâce ?

L'ANGELY.

Ces jeunes gens pour qui l'on vous demandait grâce...

LE ROI.

Ce Gaspard ? ce Didier ?...

L'ANGELY.

Je crois qu'oui. Les derniers.

LE ROI.

Quelle calamité ! Vraiment, deux fauconniers !
Avec cela que l'art se perd ! Ah ! duel funeste !
Moi mort, cet art aussi s'en va, — comme le reste !
— Pourquoi ce duel ?

L'ANGELY.

Mais l'un à l'autre soutenait
Que l'alète au grand vol ne vaut pas l'alfanet.

LE ROI.

Il avait tort. — Pourtant le cas n'est pas pendable.

Un silence.

Mais, après tout, mon droit de grâce est imperdable.
Au gré du cardinal je suis toujours trop doux.

Un silence.

A L'Angely.

Richelieu veut leur mort.

L'ANGELY.

Sire, que voulez-vous ?

LE ROI, après réflexion et silence.

Ils mourront !

L'ANGELY.

C'est cela.

LE ROI.

Pauvre fauconnerie !

L'ANGELY, allant à la fenêtre.

Voyez donc, sire !

LE ROI, se détournant en sursaut.

Quoi ?

L'ANGELY.

Regardez, je vous prie.

LE ROI, se levant et allant à la fenêtre.

Qu'est-ce ?

L'ANGELY, lui montrant quelque chose au dehors.

On vient relever la sentinelle.

LE ROI.

Eh bien ?
C'est tout ?

L'ANGELY.

Quel est ce drôle aux galons jaunes ?

LE ROI.

Rien.
Le caporal.

L'ANGELY.

Il met un autre homme à la place.
Que lui dit-il ainsi tout bas ?

LE ROI.

Le mot de passe.
Bouffon, où veux-tu donc en venir ?

L'ANGELY.

A ceci :
Que les rois ici-bas font sentinelle aussi.
Au lieu de pique, ils ont un sceptre qui les charge.
Quand ils ont tout leur temps trôné de long en large,
La mort, ce caporal des rois, met en leur lieu
Un autre porte-sceptre, et de la part de Dieu
Lui donne le mot d'ordre, et ce mot, c'est : CLÉMENCE !

LE ROI.

Non. C'est : JUSTICE. – Ah ! deux fauconniers, perte immense !
— Ils mourront !

L'ANGELY.

Comme vous, comme moi. — Grand, petit,
La mort dévore tout d'un égal appétit.
Mais, tout pressés qu'ils sont, les morts dorment à l'aise.
Monsieur le cardinal vous obsède et vous pèse,

Attendez, sire ! — Un jour, un mois, l'an révolu,
Lorsque nous aurons bien, durant le temps voulu,
Fait tous trois, moi le fou, vous le roi, lui le maître,
Nous nous endormirons, et, si fier qu'on puisse être,
Si grand que soit un homme au compte de l'orgueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cercueil !
Lui, voyez déjà comme en litière on le traîne !...

LE ROI.

Oui, la vie est bien sombre et la tombe est sereine. —
Si je ne t'avais pas pour m'égayer un peu...

L'ANGELY.

Sire, précisément, je viens vous dire adieu.

LE ROI.

Que dis-tu ?

L'ANGELY.

Je vous quitte.

LE ROI.

Allons, quelle folie !
Du service des rois la mort seule délie.

L'ANGELY.

Aussi vais-je mourir !

LE ROI.

Es-tu fou pour de bon ?
Dis ?

L'ANGELY.

Condamné par vous, roi de France et Bourbon.

LE ROI.

Si tu railles, bouffon, dis-nous où nous en sommes.

L'ANGELY.

Sire, j'étais du duel de ces deux gentilshommes.
Mon épée en était, du moins, si ce n'est moi.
Je vous la rends.

Il tire son épée et la présente un genou en terre.

LE ROI, prenant l'épée et l'examinant.

Vraiment ! une épée ! oui, ma foi !
D'où te vient-elle, ami ?

L'ANGELY.

Sire, on est gentilhomme.
Vous n'avez pas fait grâce aux coupables, en somme
J'en suis.

LE ROI, grave et sombre.

Alors, bonsoir. Laisse-moi, pauvre fou,
Avant qu'il soit coupé, t'embrasser par le cou.

Il embrasse L'Angely.

L'ANGELY, à part.

Il prend terriblement au sérieux la chose !

LE ROI, après un silence.

Jamais à la justice un vrai roi ne s'oppose.
Mais, cardinal Armand, vous êtes bien cruel.
Deux fameux fauconniers et mon fou, pour un duel !

Il se promène vivement agité et la main sur le front.
Puis il se tourne vers L'Angely inquiet.

Va, va ! console-toi, la vie est bien amère,
Mieux vaut la tombe, et l'homme est un souffle éphémère.

L'ANGELY.

Diable !

Le roi continue de se promener et paraît violemment agité.

LE ROI.

Ainsi, pauvre fou, tu crois qu'ils te pendront ?

L'ANGELY, à part.

Comme il y va ! j'en ai la sueur sur le front !

Haut.

A moins d'un mot de vous...

LE ROI.

Qui donc me fera rire ?
Si l'on sort du tombeau, tu viendras me le dire.
C'est une occasion.

L'ANGELY.

Le message est charmant !

Le roi continue de se promener à grands pas, adressant çà et là la parole à L'Angely.

LE ROI.

L'Angely ! quel triomphe au cardinal Armand !

Croisant les bras.

Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître ?

L'ANGELY.

Montaigne eût dit : *Que sais-je ?* et Rabelais : *Peut-être.*

LE ROI, avec un geste de résolution.

Bouffon ! un parchemin !

L'Angely lui présente avec empressement un parchemin qui se trouve sur une table près d'une écritoire. Le roi écrit précipitamment quelques mots, puis tend le parchemin à L'Angely.

Je vous fais grâce à tous !

L'ANGELY.

A tous trois ?

LE ROI.

Oui.

L'ANGELY, courant à Marion.

Madame, arrivez ! A genoux !
Remerciez le roi !

MARION, tombant à genoux.

Nous avons notre grâce ?

L'ANGELY.

Et c'est moi...

MARION.

Quels genoux faut-il donc que j'embrasse ?
Les vôtres ou les siens ?

LE ROI, étonné, examinant Marion. — A part.

Que veut dire ceci ?
Est-ce un piège ?

L'ANGELY, donnant le parchemin à Marion.

Prenez le papier que voici.

Marion baise le parchemin, et le met dans son sein.

LE ROI, à part.

Suis-je dupe ?

A Marion.

Un instant, madame ! il faut me rendre
Cette feuille...

MARION.

Grand Dieu !

Au roi, avec hardiesse, en montrant sa gorge.

Sire, venez la prendre !
Et m'arrachez aussi le cœur !

Le roi s'arrête et recule embarrassé.

L'ANGELY, bas à Marion.

Bon ! gardez-la.
Tenez ferme ! Le roi ne met pas ses mains là.

LE ROI, à Marion.

Donnez, dis-je !

MARION.

Prenez.

LE ROI, baissant les yeux.

Quelle est cette sirène ?

L'ANGELY, bas à Marion.

Il n'oserait rien prendre au corset de la reine !

LE ROI, congédiant Marion du geste, après un moment d'hésitation, et sans lever les yeux sur elle.

Eh bien, allez !

MARION, saluant profondément le roi.

Courons sauver les prisonniers !

Elle sort.

L'ANGELY, au roi.

C'est la sœur de Didier, l'un des deux fauconniers.

LE ROI.

Elle est ce qu'elle veut. Mais c'est étrange comme
Elle m'a fait baisser les yeux, — moi qui suis homme !

Un silence.

Bouffon ! tu m'as joué. C'est un autre pardon
Qu'il faut que je t'accorde.

L'ANGELY.

Eh ! sire ! accordez donc !
Toute grâce est un poids qu'un roi du cœur s'enlève.

LE ROI.

Tu dis vrai. J'ai toujours souffert les jours de Grève.
Nangis avait raison, un mort jamais ne sert,
Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert.

Se promenant à grands pas.

C'est une trahison que de venir en face
Au fils du roi Henri rayer son droit de grâce.
Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé ?
Comme dans un sépulcre, en cet homme enfermé ?

Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent.
Non ! non ! je ne veux pas que ces deux enfants meurent.
Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau.

Après une rêverie.

Dieu qui sait où l'on va peut ouvrir un tombeau,
Un roi, non. Je les rends tous deux à leur famille.
Ils vivront. Ce vieillard et cette jeune fille
Me béniront. C'est dit. J'ai signé, moi le roi !
Le cardinal sera furieux, mais, ma foi,
Tant pis, cela fera plaisir à Bellegarde.

L'ANGELY.

On peut bien une fois être roi par mégarde !

ACTE CINQUIÈME

LE CARDINAL

BEAUGENCY.

Le donjon de Beaugency. — Un préau. Au fond, le donjon ; tout à l'entour, un grand mur. — A gauche, une haute porte en ogive. A droite, une petite porte surbaissée dans le mur. Près de la porte, une table de pierre devant un banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE

DES OUVRIERS.

Ils travaillent à démolir l'angle du mur du fond à gauche. La brèche est déjà assez avancée.

PREMIER OUVRIER, piochant.

Hum ! c'est dur !

DEUXIÈME OUVRIER, piochant.

Peste soit du gros mur qu'il nous faut
Jeter par terre !

TROISIÈME OUVRIER, piochant.

Pierre, as-tu vu l'échafaud ?

PREMIER OUVRIER.

Oui.

Il va à la grande porte et la mesure.

La porte est étroite, et jamais la litière
Du seigneur cardinal n'y passerait entière.

TROISIÈME OUVRIER.

C'est donc une maison ?

PREMIER OUVRIER, avec un geste affirmatif.

Avec de grands rideaux.
Vingt-quatre hommes à pied la portent sur leur dos.

DEUXIÈME OUVRIER.

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps sombre,
Qui marchait... On eût dit Léviathan dans l'ombre.

TROISIÈME OUVRIER.

Que vient-il ici faire avec tant de sergents ?

PREMIER OUVRIER.

Voir l'exécution de ces deux jeunes gens.
Il est malade, il a besoin de se distraire.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finissons !

Ils se remettent au travail. Le mur est presque démoli.

TROISIÈME OUVRIER.

As-tu vu l'échafaud noir, mon frère ?
Ce que c'est qu'être noble !

PREMIER OUVRIER.

Ils ont tout !

DEUXIÈME OUVRIER.

Il faut voir
Si l'on ferait pour nous un bel échafaud noir !

PREMIER OUVRIER.

Qu'ont donc fait ces seigneurs, qu'on les tue? Hein, Maurice,
Comprends-tu cela, toi ?

TROISIÈME OUVRIER.

Non. C'est de la justice.

Ils continuent à démolir le mur. Entre Laffemas. Les ouvriers se taisent. Il arrive par le fond, comme s'il venait d'une cour intérieure de la prison. Il s'arrête devant les ouvriers et paraît examiner la brèche et leur donner quelques ordres. La brèche finie, il leur fait tendre d'un côté à l'autre un grand drap noir qui la cache entièrement, puis il les congédie.

Presque en même temps paraît Marion, en blanc, voilée. Elle entre par la grande porte, traverse rapidement le préau, et court frapper au guichet de la petite porte. Laffemas se dirige du même côté à pas lents. Le guichet s'ouvre. Paraît le guichetier.

SCÈNE II

MARION, LAFFEMAS.

MARION, montrant un parchemin au guichetier.

Ordre du roi.

LE GUICHETIER.

Madame, on n'entre pas.

MARION.

Comment !

LAFFEMAS, présentant un papier au guichetier.

Signé du cardinal.

LE GUICHETIER.

Entrez.

Laffemas, au moment d'entrer, se retourne, considère un instant Marion, et revient vers elle. Le guichetier referme la porte.

LAFFEMAS, à Marion.

Mais quoi, vraiment,
C'est encor vous ! Ici ! L'endroit est équivoque.

MARION.

Oui.

Avec triomphe et montrant le parchemin.

J'ai la grâce !

LAFFEMAS, montrant le sien.

Et moi, l'ordre qui la révoque.

MARION, avec un cri d'effroi.

L'ordre est d'hier matin !

LAFFEMAS.

Le mien, de cette nuit.

MARION, les mains sur ses yeux.

Oh ! plus d'espoir !

LAFFEMAS.

L'espoir n'est qu'un éclair qui luit.
La clémence des rois est chose bien fragile.
Elle vient à pas lents, et fuit d'un pied agile.

MARION.

Pourtant le roi lui-même à les sauver s'émeut !...

LAFFEMAS.

Est-ce que le roi peut quand le cardinal veut ?

MARION.

O Didier ! la dernière espérance est éteinte !

LAFFEMAS, bas.

Pas la dernière.

MARION.

Ciel !

LAFFEMAS, se rapprochant d'elle. — Bas.

Il est — dans cette enceinte —
Un homme, — qu'un seul mot de vous — peut faire ici
Plus heureux qu'un roi même, — et plus puissant aussi !

MARION.

Oh ! va-t'en !

LAFFEMAS.

Est-ce là le dernier mot ?

MARION, avec hauteur.

De grâce !

LAFFEMAS.

Qu'un caprice de femme est chose qui me passe !
Vous étiez autrefois tendre facilement.
Aujourd'hui, — qu'il s'agit de sauver votre amant... —

MARION.

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément ! — pour croire qu'une femme,

— Oui, Marion de Lorme ! — après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous !

LAFFEMAS.

Aimez-le donc !

MARION.

Le monstre ! il va du crime au vice !
Laisse-moi pure !

LAFFEMAS.

Donc je n'ai plus qu'un service
A vous rendre à présent ?

MARION.

Quoi ?

LAFFEMAS.

Si vous voulez voir,
Je puis vous faire entrer. — Ce sera pour ce soir.

MARION, tremblant de tout son corps.

Dieu ! ce soir !

LAFFEMAS.

Oui, ce soir. — Pour voir par la portière,
Monsieur le cardinal viendra dans sa litière.

Marion est plongée dans une profonde et convulsive rêverie. Tout à coup elle passe ses deux mains sur son front et se tourne comme égarée vers Laffemas.

MARION.

Comment feriez-vous donc pour les faire évader ?

LAFFEMAS, bas.

Si... vous vouliez ?... — Alors je puis faire garder
Cette brèche, par où viendra son éminence,
Par deux hommes à moi...

Il écoute du côté de la petite porte.

Du bruit... — On vient, je pense.

MARION, se tordant les mains.

Et vous le sauveriez ?

LAFFEMAS.

Oui.

Bas.

Pour tout dire ici
Les murs ont trop d'échos... — Ailleurs...

MARION, avec désespoir.

Venez !

Laffemas se dirige vers la grande porte et lui fait signe du doigt de le suivre. — Marion tombe à genoux, tournée vers le guichet de la prison. Puis elle se lève avec un mouvement convulsif, et disparaît par la grande porte, à la suite de Laffemas. — Le petit guichet s'ouvre. Entrent, au milieu d'un groupe de gardes, Saverny et Didier.

SCÈNE III

DIDIER, SAVERNY.

Saverny, vêtu à la dernière mode, entre avec pétulance et gaîté ; Didier, tout en noir, pâle, à pas lents. Un geôlier accompagné de deux hallebardiers les conduit. Le geôlier place les deux hallebardiers en sentinelle près du rideau noir. — Didier va s'asseoir en silence sur le banc de pierre.

SAVERNY, au geôlier qui vient de lui ouvrir la porte.

Merci !

Le bon air !

LE GEÔLIER, le tirant à l'écart, bas.

Monseigneur, à vous deux mots, de grâce.

SAVERNY.

Quatre !

LE GEÔLIER, baissant de plus en plus la voix.

Voulez-vous fuir ?

SAVERNY, vivement.

Par où faut-il qu'on passe ?

LE GEÔLIER.

C'est mon affaire.

SAVERNY.

Vrai ?

Le geôlier fait un signe de tête.

Monsieur le cardinal,
Vous vouliez m'empêcher de retourner au bal !
Pardieu ! nous danserons encor ! La bonne chose
Que de vivre !

Au geôlier.

Ah çà, quand ?

LE GEÔLIER.

Ce soir, à la nuit close.

SAVERNY, se frottant les mains.

D'honneur, je suis charmé de quitter ce logis.
— D'où me vient ce secours ?

LE GEÔLIER.

Du marquis de Nangis.

SAVERNY.

Mon bon oncle !

Au geôlier.

A propos, c'est pour tous deux, je pense ?

LE GEÔLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY.

Pour double récompense ?

LE GEÔLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY, hochant la tête.

Qu'un ?

Bas au geôlier.

Alors, écoutez,

Montrant Didier.

Voilà celui qu'il faut sauver.

LE GEÔLIER.

Vous plaisantez.

SAVERNY.

Non pas. — Lui.

LE GEÔLIER.

Monseigneur, quelle idée est la vôtre !
Votre oncle fait cela pour vous, non pour un autre.

SAVERNY.

Est-ce dit ? En ce cas, préparez deux linceuls.

Il tourne le dos au geôlier, qui sort étonné. Entre un greffier.

Bon ! — on ne pourra pas rester un instant seuls !

LE GREFFIER, saluant les prisonniers.

Messieurs, un conseiller du roi près la grand'chambre
Va venir.

Il salue de nouveau et sort.

SAVERNY.

Bien. —

En riant.

Avoir vingt ans, être en septembre,
Et ne pas voir octobre ! — Est-ce pas ennuyeux ?

DIDIER, tenant le portrait à la main, immobile sur le devant, et comme absorbé dans une contemplation profonde.

Viens, viens. Regarde-moi. – Bien, – tes yeux sur mes yeux. –
Ainsi ! – Comme elle est belle ! – et quelle grâce étrange !
Dirait-on une femme ? Oh ! non, c'est un front d ange !
Dieu lui-même, en douant ce regard de candeur,
S'il y mit plus de flamme, y mit plus de pudeur.
Cette bouche d'enfant, qu'entr'ouvre un doux caprice,
Palpite d'innocence !... —

Jetant par terre le portrait avec violence.

Oh ! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
M'a-t-elle pas brisé le front sur le pavé !
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître ?
Pourquoi dans son malheur, — dans son crime peut-être,
En m'exilant du sein qui dût me réchauffer,
Fut-elle pas ma mère assez pour m'étouffer !

SAVERNY, revenant du fond du préau.

Regardez, mon ami, comme cette hirondelle
Vole bas ! Il pleuvra ce soir.

DIDIER, sans l'entendre.

Chose infidèle
Et folle qu'une femme ! être inconstant, amer,
Orageux et profond, comme l'eau de la mer !
Hélas ! à cette mer j'avais livré ma voile !
Je n'avais dans mon ciel rien qu'une seule étoile.
J'allais, j'ai fait naufrage, et j'aborde au tombeau !
— Pourtant, j'étais né bon, l'avenir m'était beau,
J'avais peut-être même une céleste flamme, —
Un esprit dans le cœur !... — O malheureuse femme !
Oh ! n'as-tu pas frémi de me mentir ainsi,
Moi qui laissais aller mon âme à ta merci !

SAVERNY.

C'est encor Marion ! — Vous avez vos idées
Là-dessus.

DIDIER, sans l'écouter, ramassant le portrait et y fixant les yeux.

Quoi ! parmi les choses dégradées
Il faut te rejeter, femme qui m'as trompé !
Démon, d'une aile d'ange aux yeux enveloppé !

Il remet le portrait sur son cœur.

Reviens là, c'est ta place ! —

Se rapprochant de Saverny.

Un bizarre prodige !
Ce portrait est vivant. — Il est vivant, te dis-je ! —
Tandis que tu dormais, en silence et sans bruit,
— Écoute, — il m'a rongé le cœur toute la nuit !

SAVERNY.

Pauvre ami ! — De la mort disons quelque parole.

A part.

Cela m'attriste un peu, mais cela le console.

DIDIER.

Que me demandiez-vous ? Je n'ai point écouté.
Car, depuis qu'on m'a dit ce nom, il m'est resté
Un étourdissement dont j'ai l'âme affaiblie.
Je ne me souviens pas, je ne sais pas, j'oublie.

SAVERNY, lui prenant le bras.

La mort ?

DIDIER, avec joie.

Ah !

SAVERNY.

Parlez-moi de la mort, mon ami.
Qu'est-ce enfin ?

DIDIER.

Cette nuit avez-vous bien dormi ?

SAVERNY.

Très mal. — Mon lit est dur, à meurtrir qui le touche !

DIDIER.

Bien. — Quand vous serez mort, mon ami, votre couche
Sera plus dure encor, mais vous dormirez bien.
Voilà tout. On a bien l'enfer, mais ce n'est rien
Près de la vie !

SAVERNY.

Allons ! ma crainte s'est enfuie.
Mais, diable ! être pendu, voilà ce qui m'ennuie !

DIDIER.

Eh ! c'est toujours la mort. N'en demandez pas tant !

SAVERNY.

A votre aise ! Mais moi, je ne suis pas content.
Je crains peu de mourir, je le dis sans jactance,
Quand la mort est la mort, et n'est pas la potence.

DIDIER.

La mort a mille aspects. Le gibet en est un.
Sans doute ce doit être un moment importun
Quand ce nœud vous éteint comme on souffle une flamme,
Et vous serre la gorge, et vous fait jaillir l'âme !
Mais après tout, qu'importe ! et, si tout est bien noir,
Pourvu que sur la terre on ne puisse rien voir, —
Qu'on soit sous un tombeau qui vous pèse et vous loue,
Ou que le vent des nuits vous tourmente, et se joue
A rouler des débris de vous, que les corbeaux
Ont du gibet de pierre arrachés par lambeaux, —
Qu'est-ce que cela fait ?

SAVERNY.

Vous êtes philosophe.

DIDIER.

Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un roi,
C'est l'affaire du corps : mais que m'importe, à moi !
Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole...

Entre un conseiller, suivi et précédé de hallebardiers en noir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN CONSEILLER A LA GRAND'-CHAMBRE, en grand costume ; GEÔLIERS, GARDES.

LE GEÔLIER, annonçant.

Monsieur le conseiller du roi.

LE CONSEILLER, saluant tour à tour Saverny et Didier.

Messieurs, mon ministère est pénible, et la loi
Est sévère...

SAVERNY.

J'entends. Il n'est plus d'espérance.
Eh bien, parlez, monsieur.

LE CONSEILLER.

Il déroule un parchemin et lit.

« Nous, Louis, roi de France
« Et de Navarre, au fond, rejetons le pourvoi
« Que lesdits condamnés ont formé près du roi ;
« Pour la forme, des leurs ayant l'âme touchée,
« Nous commuons leur peine à la tête tranchée. »

SAVERNY, avec joie.

A la bonne heure !

LE CONSEILLER, saluant de nouveau.

Ainsi, messieurs, tenez-vous prêts.
Ce doit être aujourd'hui.

Il salue et se dispose à sortir.

DIDIER, qui est resté dans son attitude rêveuse, à Saverny.

Je disais donc qu'après,
Après la mort, qu'on ait mis le cadavre en claie,
Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
Qu'on ait souillé le corps de ruisseaux en ruisseaux,
De toute cette chair, morte, sanglante, impure,
L'âme immortelle sort sans tache et sans blessure !

LE CONSEILLER, revenant sur ses pas, à Didier.

Messieurs, occupez-vous de passer ce grand pas.
Pensez-y bien.

DIDIER, avec douceur.

Monsieur, ne m'interrompez pas.

SAVERNY, gaîment à Didier.

Plus de gibet !

DIDIER.

Je sais. On a changé la fête.
Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête.
Il faut bien l'employer. La hache rouillerait.

SAVERNY.

Tiens ! vous prenez cela froidement ! L'intérêt
Est grand pourtant.

Au conseiller.

Merci de la bonne nouvelle.

LE CONSEILLER.

Monsieur, je la voudrais meilleure encor. — Mon zèle...

SAVERNY.

Ah ! pardon. A quelle heure ?

LE CONSEILLER.

A neuf heures, — ce soir.

DIDIER.

Bien. Que du moins le ciel comme mon cœur soit noir.

SAVERNY.

Où sera l'échafaud ?

LE CONSEILLER, montrant de la main la cour voisine.

Ici, — dans la cour même.
Monseigneur doit venir.

Le conseiller sort avec tout son cortège. Les deux prisonniers restent seuls. Le jour commence à baisser. On aperçoit seulement au fond briller la hallebarde des deux sentinelles qui se promènent en silence devant la brèche.

SCÈNE V

DIDIER, SAVERNY.

DIDIER, solennellement, après un silence.

A ce moment suprême,
Il convient de songer au sort qui nous attend.
Nous sommes à peu près du même âge, et pourtant
Je suis plus vieux que vous. Donc je dois faire en sorte
Que ma voix jusqu'au bout vous guide et vous exhorte.
D'autant plus que c'est moi qui vous perds ; le défi
Vint de moi ; vous viviez heureux, il m'a suffi
De toucher votre vie. hélas ! pour la corrompre.
Votre sort sous le mien a ployé jusqu'à rompre.

Or, nous entrons tous deux ensemble dans la nuit
Du tombeau. Tenons-nous par la main...

On entend des coups de marteau.

SAVERNY.

Qu'est ce bruit ?

DIDIER.

C'est l'échafaud qu'on dresse, ou nos cercueils qu'on cloue.

Saverny s'assied sur le banc de pierre.

Continuant.

— Souvent au dernier pas le cœur de l'homme échoue.
La vie encor nous tient par de secrets côtés.

L'horloge sonne un coup.

Mais je crois qu'une voix nous appelle... Écoutez !

Un nouveau coup.

SAVERNY.

Non, c'est l'heure qui sonne.

Un troisième coup.

DIDIER.

Oui, l'heure !

Un quatrième coup.

SAVERNY.

A la chapelle.

Quatre autres coups.

DIDIER.

C'est toujours une voix, frère, qui nous appelle.

SAVERNY.

Encore une heure.

Il appuie ses coudes sur la table de pierre et sa tête sur ses mains. On vient relever les hallebardiers de garde.

DIDIER.

Ami ! gardez-vous de fléchir,
De trébucher au seuil qui nous reste à franchir !
Du sépulcre sanglant qu'un bourreau nous apprête
La porte est basse, et nul n'y passe avec sa tête.
Frère ! allons d'un pas ferme au-devant de leurs coups.
Que ce soit l'échafaud qui tremble, et non pas nous.
On veut notre tête ? eh ! pour n'être pas en faute,
Au bourreau qui l'attend il faut la porter haute.

Il s'approche de Saverny immobile.

Courage !

Il lui prend le bras, et s'aperçoit qu'il dort.

Il dort. — Et moi qui lui prêchais si bien
Le courage !... Il dormait ! Qu'est le mien près du sien ?

Il s'assied.

Dors, toi qui peux dormir ! — Bientôt me viendra l'heure
De dormir à mon tour. — Oh ! pourvu que tout meure !
Pourvu que rien d'un cœur dans la tombe enfermé
Ne vive pour haïr ce qu'il a trop aimé !

La nuit est tout à fait tombée. Pendant que Didier se plonge de plus en plus dans ses pensées, entrent par la brèche du fond Marion et le geôlier. Le geôlier la précède avec une lanterne sourde et un paquet. Il dépose le paquet et la lanterne à terre. Puis il s'avance avec précaution vers Marion, qui est restée sur le seuil, pâle, immobile, comme égarée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARION, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER, à Marion.

Surtout, soyez dehors avant l'heure indiquée.

Il s'éloigne. Pendant tout le reste de la scène, il continue de se promener de long en large au fond.

MARION.

Elle s'avance en chancelant et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps, elle passe la main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose.

... Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée !

Tout à coup, dans l'ombre, elle aperçoit Didier, pousse un cri, court, se précipite, et tombe haletante à ses genoux.

Didier ! Didier ! Didier !

DIDIER, comme éveillé en sursaut.

Elle ici ! Dieu !

D'un ton froid.

— C'est vous ?

MARION.

Qui veux-tu que ce soit ? — Oh ! laisse ! à tes genoux !
Je me sens si bien là ! — Tes mains, tes mains chéries,
Donne-les-moi, tes mains ! — Comme ils les ont meurtries !
Des chaînes, n'est-ce pas ? Des fers ?... — Les malheureux !
Je suis ici, vois-tu ? c'est que... — C'est bien affreux !

Elle pleure. On l'entend sangloter.

DIDIER.

Qu'avez-vous à pleurer ?

MARION.

Non. Est-ce que je pleure ?
Non, je ris.

Elle rit.

Nous allons nous enfuir tout à l'heure.
Je ris, je suis contente, il vivra ! c'est passé !

Elle retombe sur les genoux de Didier et pleure.

Oh ! tout cela me tue, et j'ai le cœur brisé !

DIDIER.

Madame...

MARION.

Elle se lève sans l'entendre et court chercher le paquet, qu'elle apporte à Didier.

Profitons de l'instant où nous sommes.
Mets ce déguisement. J'ai gagné ces deux hommes.
On peut sans être vu sortir de Beaugency.
Nous prendrons une rue au bout de ce mur-ci.
Richelieu va venir voir comme on exécute
Ses ordres. Gardons-nous de perdre une minute.
Le canon tirera pour sa venue. Ainsi
Tout alors est perdu si nous sommes ici !

DIDIER.

C'est bien.

MARION.

Vite ! – Ah ! mon Dieu ! c'est bien lui ! c'est lui-même !
Sauvé ! Parle-moi donc. Mon Didier, je vous aime !

DIDIER.

Vous dites une rue au détour de ce mur ?

MARION.

Oui, j'en viens, j'ai tout vu. C'est un chemin très sûr.
J'ai regardé fermer la dernière fenêtre.
Nous y rencontrerons quelques femmes peut-être.
D'ailleurs, on vous prendra pour un passant. Voilà.
Quand nous serons bien loin, — mettez ces habits-là ! —
Nous rirons de vous voir déguisé de la sorte.
Vite !

DIDIER, *repoussant les habits du pied.*

Rien ne presse.

MARION.

Ah ! la mort est à la porte !
Fuyons ! Didier ! — C'est moi qui viens ici.

DIDIER.

Pourquoi ?

MARION.

Pour vous sauver ! Grand Dieu ! quelle demande, à moi !
Pourquoi ce ton glacé ?

DIDIER, *avec un sourire triste.*

Vous savez que nous sommes
Bien souvent insensés, nous autres pauvres hommes !

MARION.

Viens ! oh ! viens ! le temps presse, et les chevaux sont prêts.
Tout ce que tu voudras, tu le diras après.
Mais partons !

DIDIER.

Que fait là cet homme qui regarde ?

MARION.

C'est le geôlier. Il est gagné, comme la garde.
Doutez-vous de ces gens ? Vous avez l'air frappé...

DIDIER.

Non, rien. — C'est que souvent l'on peut être trompé.

MARION.

Oh ! viens ! — Si tu savais, chaque instant qui s'écoule,
Je meurs, je crois entendre au loin marcher la foule.
Oh ! hâtons-nous de fuir, je t'en prie à genoux !

DIDIER, montrant Saverny endormi.

Dites-moi, pour lequel de nous deux venez-vous ?

MARION, un moment interdite.

A part.

Gaspard est généreux, il ne m'a pas nommée.

Haut.

Est-ce ainsi que Didier parle à sa bien-aimée ?
Mon Didier, qu'avez-vous contre moi ?

DIDIER.

Je n'ai rien.
Voyons, levez la tête, et regardez-moi bien.

Marion, tremblante, fixe son regard sur le sien.

Oui, c'est bien ressemblant.

MARION.

Mon Didier, je t'adore,
Mais viens donc !

DIDIER.

Voulez-vous me regarder encore ?

Il la regarde fixement.

MARION, terrifiée sous le regard de Didier.

A part.

Dieu ! les baisers de l'autre ! Est-ce qu'il les verrait ?

Haut.

— Écoutez-moi, Didier, vous avez un secret.
Vous êtes mal pour moi. Vous avez quelque chose !
Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose
Souvent le mal, et puis, plus tard, on est fâché
Quand un malheur survient pour un secret caché !
Ah ! j'avais autrefois ma part dans vos pensées !
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées ?
Ne m'aimez-vous donc plus ? – Vous souvient-il de Blois ?
De la petite chambre où j'étais autrefois ?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde !
Que c'était un oubli de toute chose au monde ?
Seulement, vous, parfois vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit : — Mon Dieu ! si quelqu'un le voyait !
— C'était charmant ! — Un jour a tout perdu. — Chère âme,
Combien m'avez-vous dit de fois, en mots de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets,
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais !
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées ?
Vous savez, bien souvent j'entre dans vos idées,
Mais aujourd'hui cédez ! — Il y va de vos jours !
Ah ! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours ;
Toute chose avec vous, Didier, me sera douce,
La fuite ou l'échafaud !... — Eh bien, il me repousse !
Laissez-moi votre main, cela vous est égal,
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal !

J'ai couru pour venir, je suis bien fatiguée.
— Ah ! qu'est-ce qu'ils diraient, ceux qui m'ont vue si gaie,
Si contente autrefois, de me voir pleurer là !
— As-tu quelque grief sur moi ? dis-moi cela !
— Hélas ! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse !
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous ! — Enfin on dit ce qu'on a. — Non, plutôt
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries,
Et si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus !
— Je fis assez longtemps tout ce que tu voulus,
C'est ton tour. Dans les fers ton âme s'est aigrie.
Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi : Marie !...

DIDIER.

Marie, ou Marion ?

MARION, tombant épouvantée à terre.

Didier, soyez clément !

DIDIER, d'une voix terrible.

Madame, on n'entre pas ici facilement !
Les bastilles d'état sont nuit et jour gardées,
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées.
Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici ?

MARION.

Didier, qui vous a dit ?...

DIDIER.

Personne. Je devine.

MARION.

Didier ! J'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver !

DIDIER.

Merci !

Croisant les bras.

Ah ! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme,
C'est véritablement une honte, madame !

Il parcourt le préau à grands pas avec une explosion de cris de rage.

Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix ?
Où donc est le geôlier ? le juge ? où donc est l'homme ?
Que je le broie ici, que je l'écrase comme
Ceci !

Il va pour briser le portrait entre ses mains, mais il s'arrête,
et poursuit, éperdu.

Le juge ! — Allez ! messieurs, faites des lois
Et jugez ! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme !

A Marion.

— Allez le retrouver !

MARION.

Oh ! ne me traitez pas
Ainsi ! De vos mépris poussée à chaque pas
Je tremble ; un mot de plus, Didier, je tombe morte !
Ah ! si jamais amour fut vraie, ardente et forte,
Si jamais homme fut adoré parmi tous,
Didier ! Didier ! c'est vous par moi !

DIDIER.

Ha ! taisez-vous.
— J'aurais pu, — pour ma perte, — aussi, moi, naître femme.
J'aurais pu, — comme une autre, — être vile, être infâme,
Me donner pour de l'or, faire au premier venu
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu ; —
Mais s'il était venu vers moi, bonne et facile,
Un honnête homme, épris d'un honneur imbécile ;
Si j'avais, d'aventure, en passant rencontré
Un cœur, d'illusions encor tout pénétré ; —
Plutôt que de ne pas dire à cet homme honnête :
« Je suis cela ! » plutôt que de lui faire fête,
Plutôt que de ne pas moi-même l'avertir
Que mon œil chaste et pur ne faisait que mentir ;
Plutôt qu'être à ce point perfide, ingrate et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse !

MARION.

Oh !

DIDIER.

Que vous ririez bien si vous pouviez vous voir
Comme vous fit mon cœur, cet étrange miroir !
Que vous avez bien fait de le briser, madame !
Vous étiez là, candide, et pure, et chaste !... O femme !
Que t'avait fait cet homme, au cœur profond et doux,
Et qui t'a si longtemps aimée à deux genoux ?

LE GEÔLIER.

L'heure passe.

MARION.

Ah ! le temps marche, et l'instant s'envole !
— Didier ! je n'ai pas droit de dire une parole,
Je ne suis qu'une femme à qui l'on ne doit rien,
Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien,

Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon âme brisée
Vous bénit ; mais voici l'heure affreuse. Ah ! fuyez !
Le bourreau se souvient de vous qui l'oubliez !
Mais j'ai disposé tout. Vous pouvez fuir... — Écoute,
Ne me refuse pas, — tu sais ce qu'il m'en coûte ! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi, — mais fuis !

DIDIER.

Fuir ! qui fuir ? Il n'est rien que j'aie à fuir au monde
Hors vous, — et je vous fuis, — et la tombe est profonde.

LE GEÔLIER.

L'heure passe.

MARION.

Viens ! Fuis !

DIDIER.

Je ne veux pas !

MARION.

Pitié !...

DIDIER.

Pour qui ?

MARION.

Te voir saisi, grand Dieu ! te voir lié !
Te voir... — Non, d'y penser, j'en mourrais d'épouvante.
— Oh ! dis, viens, viens ! Veux-tu que je sois ta servante ?
Veux-tu me prendre, avec mes crimes expiés,
Pour avoir quelque chose à fouler sous tes pieds ?
Celle que tu daignas nommer aux jours d'épreuve
Épouse...

DIDIER.

Épouse !

On entend le canon dans l'éloignement.

Alors, voici qui vous fait veuve.

MARION.

Didier !...

LE GEÔLIER.

L'heure est passée.

Un roulement de tambours. — Entre le conseiller de la grand'chambre, accompagné de pénitents portant des torches, du bourreau, et suivi de soldats et de peuple.

MARION.

Ah !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE BOURREAU, PEUPLE, SOLDATS.

LE CONSEILLER.

Messieurs, je suis prêt.

MARION, à Didier.

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait !

DIDIER, au conseiller.

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme
Marquis de Saverny ?

Didier lui montre du doigt Saverny endormi.

Au bourreau.

Réveillez-le.

LE BOURREAU, le secouant.

Mais comme
Il dort ! — Hé ! monseigneur !

SAVERNY, se frottant les yeux.

Ah !... comment ont-ils pu
M'ôter mon bon sommeil ?

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, à demi éveillé, apercevant Marion et la saluant.

Tiens ! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre âme ?

SAVERNY.

Oui, monsieur.

LE CONSEILLER, lui présentant un parchemin.

Bien. — Veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, prenant le parchemin, et le parcourant des yeux.

C'est le procès-verbal. — Ce sera singulier,
Le récit de ma mort signé de mon paraphe !

Il signe, et parcourt de nouveau le papier.

Au greffier.

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

Il reprend la plume et les corrige.

Au bourreau.

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, à Didier.

Didier ?

Didier se présente. Il lui passe la plume.

Votre nom là.

MARION, se cachant les yeux.

Dieu ! cela fait frémir !

DIDIER, signant.

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie !

Les gardes font la haie et les entourent tous deux.

SAVERNY, à quelqu'un dans la foule.

Monsieur, rangez-vous donc, pour que cet enfant voie.

DIDIER, à Saverny.

Mon frère ! c'est pour moi que vous faites ce pas,
Embrassons-nous.

Il embrasse Saverny.

MARION, courant à lui.

Et moi, vous ne m'embrassez pas ?
Didier ! embrassez-moi !

DIDIER, montrant Saverny.

C'est mon ami, madame.

MARION, joignant les mains.

Oh ! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge, ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi !

DIDIER.

Il se précipite vers Marion, haletant et fondant en larmes.

Eh bien non ! Non, mon cœur se brise ! C'est horrible !
Non, je l'ai trop aimée ! Il est bien impossible
De la quitter ainsi ! — Non ! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé !
Viens ! oh ! viens dans mes bras !

Il la serre convulsivement dans ses bras.

Je vais mourir. Je t'aime !
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême !

MARION.

Didier !...

Il l'embrasse de nouveau avec emportement.

DIDIER.

Viens ! pauvre femme !—Ah ! dites-moi, vraiment,
Est-il un seul de vous qui dans un tel moment
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
Qui s'est à lui sans cesse et tout à fait donnée ?
J'avais tort ! j'avais tort !—Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon ?
— Oh ! viens, que je te dise ! — Entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,

Celle que je vénère enfin, c'est encor toi ! —
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée ! —
Écoute-moi : — Ma vie est déjà dénouée,
Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.
Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour !
— Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée ?
— Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi. — Pauvre enfant ! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence !... — Ah ! relève ton front !
— Écoutez tous : — A l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère !
— Eh bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
—Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut !—
Marie, ange du ciel que la terre à flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, —
Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne !

MARION, étouffée de larmes.

O ciel !

DIDIER.

A ton tour maintenant,

Il s'agenouille devant elle.

Pardonne-moi !

MARION.

Didier !...

DIDIER, toujours à genoux.

Pardonne-moi, te dis-je !
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie !

Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se taire. Marion écoute avec terreur. — Les neuf coups sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.

DIDIER, au peuple.

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,
Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage
Que tous deux sans pâlir nous avons écouté
Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité !

Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, entourée par vingt autres gardes portant des hallebardes et des torches. Elle est écarlate et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond. Rumeur dans la foule.

MARION, se traînant sur les genoux jusqu'à la litière, et se tordant les bras.

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce ! grâce pour eux, monseigneur !

UNE VOIX, sortant de la litière.

Pas de grâce !

Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cortège des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.

MARION, seule.

Elle se relève à demi et se traîne sur les mains, en regardant autour d'elle.

Qu'a-t-il dit ? — Où sont-ils ? — Didier ! Didier ! Plus rien.
Personne ici !... Ce peuple !... Était-ce un rêve ? ou bien
Est-ce que je suis folle ?

Rentre le peuple en désordre. La litière reparaît au fond, par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.

Il revient !

LES GARDES, écartant le peuple.

Place ! place !

MARION, debout, échevelée, et montrant la litière au peuple.

Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !

Elle tombe sur le pavé.

NOTES

1831

L'AUTEUR croit devoir prévenir ceux de MM. les directeurs de province qui jugeraient à propos de monter sa pièce qu'ils pourront y faire (seulement dans les détails de caractère et de passion, bien entendu) les coupures qu'ils voudront. Cette portion du public, à laquelle les rapides croquis de Marivaux et de son école ont fait perdre l'habitude des développements, reviendra sans doute peu à peu, et revient même déjà tous les jours, à un sentiment plus mâle et plus large de l'art. Mais il ne faut rien brusquer. Observez le spectateur, voyez ce qu'il peut supporter, *quid valeat, quid non*, et arrêtez-vous là. Faites votre œuvre comme l'art et votre conscience la veulent, entière, complète, faites-la ainsi pour vous ; mais ayez le courage de supprimer à la représentation ce que la représentation ne saurait encore admettre. On ne doit pas oublier que nous sommes dans la transition d'un goût ancien à un goût nouveau.

Le même conseil peut être adressé aux acteurs. Ceux de la Porte-Saint-Martin l'ont parfaitement compris. Cette troupe est décidément une des meil-

leures, une des plus intelligentes, une des plus lettrées de Paris. Il n'est pas de pièce qui ait été exécutée avec plus d'ensemble que *Marion de Lorme.* Tous les rôles, et entre autres ceux de L'Angely, de Saverny, du marquis de Nangis, de Laffemas, du Gracieux, ont été joués avec un rare talent ; chaque personnage a une physionomie vraie et une physionomie poétique qui ont été toutes deux saisies par l'acteur. M. Bocage, dans Didier, tour à tour grave, lyrique, sévère et passionné, à réalisé l'idéal de l'auteur. M. Gobert, dans Louis XIII, mélancolique, malade, sombre, ployé en deux sous le poids de la lourde couronne que lui a forgée Richelieu, a reproduit la réalité de l'histoire.

Quant à Madame Dorval, elle a développé, dans le rôle de Marion, toutes les qualités qui l'ont placée au rang des grandes comédiennes de ce temps ; elle a eu dans les premiers actes de la grâce charmante et de la grâce touchante. Tout le monde a remarqué de quelle façon parfaite elle dit tous ces mots qui n'ont d'autre valeur que celle qu'elle leur donne : *Serait-ce un huguenot ? — Être en retard ! déjà ! — Monseigneur, je ne ris plus,* — etc. — Au cinquième acte, elle est constamment pathétique, déchirante, sublime, et, ce qui est plus encore, naturelle. Au reste, les femmes la louent mieux que nous ne pourrions faire : elles pleurent.

1836

NOTE I

ACTE V, SCÈNE II

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément ! — pour croire qu'une femme,
— Oui, Marion de Lorme ! — après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous !

Au lieu de ces huit vers il y avait, dans le manuscrit de l'auteur, quatre vers qui ont été supprimés à la représentation, et que nous croyons devoir reproduire ici. Marion, aux odieuses propositions de Laffemas, se tournait sans lui répondre vers la prison de Didier.

Fût-ce pour te sauver, redevenir infâme,
Je ne le puis ! — Ton souffle a relevé mon âme,
Mon Didier ! près de toi rien de moi n'est resté,
Et ton amour m'a fait une virginité.

Il est fâcheux que, dans notre théâtre, l'auteur, même le plus consciencieux, le plus inflexible, soit si souvent obligé de sacrifier aux susceptibilités inqualifiables de la portion la moins respectable du public les passages parfois les plus austères de son œuvre, et qui, comme celui-ci, en contiennent même l'explication essentielle. Il en sera toujours ainsi, tant que les premières représentations d'un ouvrage serieux ne seront pas exclusivement dominées par ce

public grave, sincère, et pénétré de la pureté sereine de l'art, qui sait écouter des paroles chastes avec de chastes oreilles.

NOTE II

ACTE V, SCÈNE VI

Pour les raisons déjà exprimées dans la note précédente, à la représentation, au lieu de :

Faire au premier venu
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu,

on dit :

Vendre au premier venu
Un amour à son gré, naïf, tendre, ingénu.

Il n'y a rien qui soit plus grossier, à notre sens, que ces prétendues délicatesses du public blasé, lesquelles craignent moins la chose que le mot, et excluraient du théâtre tout Molière.

1873

REPRISE DE *MARION DE LORME*

AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

Le progrès, souhaité et prévu par l'auteur, s'est accompli, et le drame de *Marion de Lorme* est représenté en 1873 sans altération ni atténuation, et tel qu'il a été écrit en 1829. L'heure du vrai public est venue.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN